

SAN-ANTONIO

012

Le loup habillé en grand-mère



Fleuve
Noir

Boucq

SAN-ANTONIO



SAN-ANTONIO-012

Le loup habillé en grand-mère

Roman



Fleuve Noir

© 1962 Fleuve Noir

CHAPITRE PREMIER

— On peut entrer ?

Et la bouille de Pinuche passe par l'entrebâillement de la lourde.

— On peut ! fais-je, ravi de voir le cher fossile.

Il entre donc, suivi d'un petit monsieur tellement anonyme d'aspect que je suis surpris d'apprendre qu'il a un nom, et même un prénom : Gérald Fouassa.

Pinaud est le plus beau Pinaud jamais mis en circulation dans les rues de Paris.

— Dis voir, Sherlock, les affaires marchent, on dirait ! m'exclamé-je.

Il me fait les gros yeux, exercice qui lui est assez difficile étant donné la lourdeur de ses paupières. J'en déduis que le personnage falot qui l'accompagne est justement un de ses clients. Et moralement je me mords les lèvres.

Mon Pinuche porte un complet absolument neuf de haut en bas et de gauche à droite. Magnifique tissu anthracite à larges rayures blanches. On dirait que le vieux chnock est enfermé derrière des barreaux. Sa chemise blanche est propre, sa cravate noire est neuve et ses souliers craquent comme des biscuits dans la bouche d'un centenaire. Une gravure de mode ? Il tient civilement à la main un chapeau semblable à celui de M. Marcel Achard (de l'Académie française par contumace) ; c'est-à-dire que le couvre-sous-chef ressemble plus à une bouse de vache qu'à un bitos.

— Quel bon vent ! je m'exclame pour dissiper la gêne.

Pinuche dorlote son client. Il lui propose la meilleure chaise de mon burlingue, retrouvant ses habitudes d'antan.

— On vient pour une consultation d'ordre strictement confidentiel et privé, me murmure-t-il en prenant son expression Judex des années 20.

Et de me désigner le quidam.

— M. Fouassa est un des nombreux clients de mon agence. Il est venu me trouver parce qu'il n'osait pas raconter son cas... particulier à la police.

Pinuche hoche sa tête de brachycéphale montée sur ressort à boudin.

— J'ai aussitôt ouvert une enquête, mais je dois avouer que malgré ma grande expérience, ma rare conscience professionnelle et les dons que tu me connais, celle-ci a été négative.

Ouf ! Il a déballé le plus gros. Je sens mon Pinaud pinuchard mortifié par l'échec.

— Raconte ! dis-je en prenant une posture souveraine.

Mais Pinaud à qui le Seigneur a dévolu tant de dons en effet (il était digne d'un dieu !) n'a pas celui de la concision. Quand il résume une affaire, on dirait qu'il prépare des tartines pour tout un pensionnat.

— Devant l'impuissance dans laquelle je me trouve à tirer au clair cet imbroglio dont à propos duquel...

— Pose ton écheveau, je le ferai tricoter dans un ouvrage, coupé-je.

Il me virgule un regard si lamentable qu'une jeune fille de soixante-quatorze ans en pleurerait.

Puis il sort de sa poche un mégot de cigare qu'il rallume en le tétant comme un veau affamé tête la mamelle maternelle.

— Si vous voulez, propose M. Fouassa, je peux vous raconter mon aventure ?

Je le jauge d'un regard savant. C'est un petit homme d'une cinquantaine d'années, déplumé du croûton, mais qui a collé ses derniers crins à la Seccotine pour être certain de ne pas les paumer. Il a le visage allongé, le menton galochard, le nez comme une cerise, un dentier qui le gêne aux épaules, une moustache d'un autre âge, de grandes oreilles, l'œil défraîchi, l'arcade sourcilière proéminente comme celle de certains primates et une cicatrice au front qui représente un coucher de

soleil sur la mer Rouge. Je le situe socialement dans la catégorie des rentiers modestes et précoces. Il possède une intelligence qui ne lui ouvrira jamais les portes de l'Institut et il est fringué façon passe-partout.

— C'est cela, consens-je, racontez.

— Tout a commencé au début du mois dernier. Un matin, le facteur m'a apporté un paquet... J'étais intrigué parce qu'il n'y avait pas d'adresse d'expéditeur et que je n'attendais rien.

L'imaginatif San-A. vagabonde sur le territoire des suppositions. Que contenait donc le fameux-paquet pour que ces bons messieurs ressentent une pareille émotion ? Des débris humains ? Une bombe au cobalt ? Un cobra enroulé ? Un cobra déroulé ? Ou le portrait sur email de Michel Simon ?

Fouassa prenant son temps, Pinuche en profite pour prendre, lui, le relais.

— Devine un peu ce qu'il y avait dans ce colis, San-A. !

Mais avant que je commence à dévider mes hypothèses, le Fossile m'affranchit :

— Deux millions ! dit-il.

— Deux millions de quoi ?

— De francs, bête le bonhomme Fouassa.

Et il précise modestement :

— Anciens ! En billets de dix mille !

Le silence qui suit traduit ma stupeur plus sûrement qu'un interprète sourd-muet.

— Voyons, voyons, dis-je. Si j'ai bien compris, vous avez reçu deux millions de francs enveloppés dans un papier et postés à votre nom ?

— Exactement. Et c'est pas tout !

— Comment ça ?

— Toutes les semaines, je reçois deux millions de la même façon. J'en suis à quatorze millions.

Re-silence.

Elle est raide, celle-là ! comme disait une infirmière chargée de la toilette de la section des hommes.

Pinuche glougloute un rire végétarien.

— Est-ce que tu as jamais rencontré un cas plus surprenant ?

— Franchement non. Et de quelle façon avez-vous réagi, cher monsieur, au reçu du premier envoi ?

— Je me suis demandé qui m'adressait cette fortune !

— Le paquet n'était pas recommandé ?

— Pas du tout. On l'avait affranchi comme imprimé.

— Ce qui n'était qu'un demi-mensonge, les billets de banque n'étant somme toute que du papier imprimé ! Le cachet de la poste ? demandé-je à Pinuche.

— C'est là qu'on entre dans mon enquête, fait l'aimable policier privé. Précisons tout d'abord que c'est en recevant le deuxième paquet que M. Fouassa est venu me consulter. Le premier colis a été posté de Lyon, le deuxième dans le 18^e arrondissement, le troisième au Vésinet et ainsi de suite. Ça arrive tantôt de province, tantôt de Paris ou de sa banlieue.

— Est-ce toujours la même personne qui écrit l'adresse ?

Elle n'est pas écrite à la main. On l'a composée au moyen d'une petite imprimerie-jouet et c'est toujours le même tampon qui ressort.

— Vous avez conservé les emballages ?

— Naturellement.

Pinuche sort d'une serviette en veau frileux sept morceaux de papier soigneusement pliés en quatre, et comportant tous l'empreinte du fameux tampon. Sur les sept, six sont en papier kraft. Le septième est vert d'un côté, blanc de l'autre.

— Qu'as-tu fait jusqu'à présent ? demandé-je à Pinaud.

La Baderne est un excellent policier et je me doute qu'il a dû sérieusement défricher le boulot.

— J'ai questionné M. Fouassa sur ses relations. Je lui ai demandé si quelqu'un lui avait, à un moment donné de sa vie, causé un préjudice quelconque, que ce quelqu'un voudrait réparer...

— Jamais ! réaffirme Fouassa.

— Il n'a pas été contacté par qui que ce soit depuis la réception des paquets : aucun coup de fil, aucune menace ; rien !

« J'ai procédé à une enquête dans chaque bureau de poste d'où sont partis les colis, cela n'a rien donné non plus. Les préposées ne se souviennent pas des clients qui ont expédié les

paquets. Du reste, le quelqu'un dont je cause pouvait aussi bien affranchir sans faire peser et jeter dans une boîte. Pour moi, c'est l'œuvre d'un fou.

— Un fou bougrement riche, soupiré-je.

Et, changeant la conversation :

— Mon cousin Hector travaille toujours à ton agence ?

— Et comment ! Tu sais qu'il est réellement doué ! En ce moment, il fait une enquête à Lille. Il est parti hier soir avec sa Lancia Zagato.

— Hector a une Lancia ! m'étranglé-je.

— Et pourquoi non ? Nos affaires sont prospères !

Mais comme il n'est point l'heure d'amidonner le linge propre de la famille devant des tiers, je reviens à la préoccupation majeure du moment.

— En bref, conclus-je, M. Fouassa a reçu quatorze millions d'anciens francs d'un inconnu qui désire le rester et il n'a pas la plus légère idée du pourquoi du comment de ces largesses ?

— C'est cela même, admet Gérard Fouassa.

— Fort bien, je vais m'occuper de votre cas, promets-je. Laissez-moi les emballages.

La moustache navrée de Pinuche pend comme les poils d'un briard qui vient de traverser une mare. Il espérait quoi, l'Ancêtre ? Que j'allais enfiler mon armure de bataille et quitter la Maison Pouleman sur les chapeaux de roue pour m'occuper de son vieux mironton ?

— Si vous pouviez agir vite, supplie le rentier, j'ai très peur, vous savez, car je suis sûr que cette histoire cache quelque chose.

— Je vais m'y coller dès aujourd'hui, assuré-je. Votre adresse, monsieur Fouassa ?

— 18, allée des Chevreuils, à Vaucresson.

— Profession ?

— J'ai de l'asthme, commence-t-il.

Je m'apprête à me dire que c'est là un corps de métier assez surprenant quand mon interlocuteur poursuit :

— Je prends des crises terribles. J'ai donc été obligé de me retirer. J'ai vendu l'an dernier l'hôtel que j'exploitais près de la gare de l'Est et je vis de mes revenus.

— Sont-ils importants ? Je m'excuse de vous poser cette question, mais dans le cas présent, nous ne devons négliger aucun détail.

— Ils sont moyens, répond Fouassa sans se mouiller. Je vis bien, mais sans trop m'écarter...

Ce zig ne pourrait donc pas être contorsionniste puisqu'il ne peut pas s'écarter. Passons.

— Avez-vous sur vous un exemplaire des billets qui vous ont été adressés ?

Fouassa désigne Pinaud d'un signe de tête. Le débris extirpe de sa rutilante serviette sept billets de dix mille francs.

— J'en ai prélevé un au hasard dans chacun des sept envois, dit Fouassa.

— J'oubliais de te le dire, coupe Pinuche, je me suis inquiété de savoir si c'étaient des billets signalés. Hélas non. De plus ils sont vrais, rigoureusement vrais.

— Confie-moi néanmoins ceux-ci. Le dernier paquet vous a été posté quand, cher monsieur ?

— Ça fait quatre jours.

— Par conséquent, le huitième ne doit pas tarder, s'il y en a un huitième ! Les expéditions s'effectuent-elles à jour fixe ?

Non, mais c'est posté plutôt en début de semaine : le lundi ou le mardi, déclare le dear Pinuche.

M'est avis que mon ci-devant collaborateur a fait tout ce qu'un bon poultock est censé faire en pareil cas. Pour s'accrocher aux branches, ça va être duraille. C'est le genre d'enquête foireuse signée confusion dès le départ.

Je me lève afin de signifier à mes visiteurs que l'entretien est terminé. Procédé infailible, pratiqué sous toutes les latitudes et par tous les hommes d'affaires pour peu qu'ils ne soient pas cul-de-jatte.

En les escortant jusqu'à l'huis (comme dit Mariano), je susurre dans le conduit auditif du Fossile en prenant soin de choisir sa bonne oreille : « Dès que tu l'auras largué, téléphone-moi. »

Une fois seul, je reviens m'asseoir à mon burlingue. J'ai devant moi sept papiers d'emballage, sept billets de dix mille

francs, et le point d'interrogation le plus majuscule de ma carrière.

Des types qu'on fait chanter ou qu'on rackette, j'en ai connu des pleins wagons de première et de seconde classes. Mais des bonshommes qui portent plainte parce qu'un inconnu leur poste deux briques par semaine pour s'acheter des cigarettes à bout filtre, des nougats de Montélimar, ou de la moutarde de Dijon, alors là, ma parole, c'est le premier spécimen qui me soit soumis.

L'arrivée du vaillant Bérurier interrompt provisoirement des pensées que seule une équipe de spéléologues chevronnés pourrait visiter tant elles sont profondes. Il a mauvaise mine, le Gravos. Le teint couleur de papier (hygiénique) mâché, les yeux comme des œufs au plat (avec filet de vinaigre), les muqueuses ravagées, les paupières pareilles à deux sacs de linge sale, les joues barbues, les bajoues herbues, les lèvres écaillées, le râtelier à l'envers, les cils défrisés, les sourcils penauds, l'abdomen tombant, le sismographe en coquille d'escargot, le pied lourd et le geste tourné à vingt-quatre images seconde.

— Ça n'a pas l'air de carburer ? remarqué-je grâce à mon sens si aigu de l'observation.

— Parle-moi z'en pas, soupire Son Enflure en déposant sur le fauteuil Grande Maison ses deux cent et quelques livres de viande pas fraîche.

Il ajoute, comme preuve de ce qu'il avance :

— J'arrive du toubib.

— Et que t'a dit ton vétérinaire ?

Il hausse les épaules.

— D'après ce que j'ai compris, ça serait ma vésicule d'hier qui chercherait des rognés à mon duo des hommes, en plus, j'ai le pancréas qu'arrive plus à pancréer et l'estomac qui démarrerait un rétrécissement de la hotte. Brèfle, il m'a collé vingt jours de repos absolu. Quinze heures de plumard, crudités, grillades et pas d'alcool ; le régime des stars, quoi ! Si je le suis, je me chope la taille mannequin et un teint de lait que les jeunes filles m'envieront.

Je mate le naze bourgeonnant et les pommettes violacées du Gravos. Je voudrais pas décourager l'amateur, mais le teint de

lait du gars Béru, c'est pas pour tout de suite ! Y aura du Bercy qu'aura coulé sous le pont d'ici là. Son groupe sanguin c'est « Juliéna sans O », à Bérurier.

— Moi qui voulais te brancher sur une enquête captivante, dis-je.

— Fais-la mettre au frigo, je la prendrai plus tard, rigole Sa Majesté Crème de Gland I^{er} ».

Il brandit l'ordonnance de son médecin.

— Avec ce petit document, je m'engage pour les Jeux olympiques de chaise longues toutes catégories, gars. À propos, fait-il, sais-tu qui je viens d'apercevoir, prenant un bahut ?

— Pinaud, deviné-je sans mérite.

— Fectivement. Il était avec un chpountz déplumé que je suppose être un clille à lui.

— Tu supposes bien. Et il vient d'arriver un truc plutôt inouï à ce digne homme.

Je lui fais un résumé express de ce qui précède. Le Gravos m'écoute comme un mélomane évadé de prison écouterait une fugue de Bach, et il me regarde comme un pétomane regarderait décharger un cargo de haricots secs.

— En effet, admet Sa Rondeur, c'est pas banal.

Et il a la déduction inédite qui soulève un coin du voile. Une déduction tellement simple que personne ne l'avait encore faite :

— Il s'agit sûrement d'une erreur. Y a quèque part un autre pelou qui a le même blaze, d'où la contusion.

Je m'abîme séance tenante dans des réflexions à étages.

— À quoi que tu rêves, à la mort de Louis XVI ? rigole l'Enflure.

— C'était le Bérurier de la monarchie française, admets-je. Passe-moi le *Bottin*, Gros.

Mais le Gros secoue énergiquement l'énormité qui lui sert de hure.

— Des clous ! Je suis t'en congé à partir de dorénavant. Si c'est un ordre, tu peux te le carrer dans l'écrin à thermomètre ; maintenant, si c'est un service que tu me demandes, ça change tout.

Je pointe un doigt irascible en direction de la porte.

— À la niche ! clamé-je. Disparais de ma vue que tu as suffisamment souillée. Et reboutonne ta braguette, l'homme de la rue ignore que tu sors de chez le médecin !

Béru sort en haussant les épaules, reniflant, disant qu'il libère sa vessie surmenée contre ma personne, boutonnant son pantalon et claquant la porte.

*
* *

Mon index expert feuillette l'annuaire des bigophones à la lettre F. Agilité, précision, douceur sont les principales qualités dudit index qu'apprécient particulièrement le voyageur perdu auquel il désigne la bonne route, et la dame esseulée dans une salle de cinéma où l'on projette un film nouvelle vague (à l'âme).

Chose curieuse, je ne trouve pas un seul Fouassa dans le trop copieux ouvrage où se trouve résumé l'essentiel du curriculum de mes concitoyens, à savoir, leur nom, leur adresse, leur profession et leur numéro de téléphone. Je me jette after sur l'annuaire Genévoix et je me consacre particulièrement à la coquette cité de Vaucresson, dont le nom est un menu à lui tout seul. Je n'y trouve que mon Fouassa à moi. Il est décidément tiré à exemplaire unique, ce citoyen. Me voici fort embarrassé. Je sonne le rouquin du labo, et je lui demande de descendre. Voilà tout à coup que je m'emballe sur cet os, les gars. Et vous me connaissez : quand le ravissant San-A. prend feu pour un mystère, il n'a de cesse de l'avoir éclairci.

Entré de Magnin. Dans sa blouse blanche, on dirait un cierge allumé. Sa chevelure flamboie et ses taches de rousseur poudroient. Il n'y a que bibi qui merdoie.

Pour la seconde fois en dix minutes, je raconte l'histoire fouasseuse à Magnin. Il ouvre des yeux comme la grande rosace de la cathédrale de Sartre.

— For-mi-da-ble ! résume-t-il.

— Avouez que voilà du pas banal !

— Vous l'avez raconté au Vieux ?

— Non, j'ai du travail en ce moment¹ et il collerait cette affaire à un autre service.

— À la vérité, on ne peut pas appeler cela une affaire, souligne Magnin. Aucun délit n'a été commis. Après tout, il est permis de faire des dons à ses contemporains, même des dons de quatorze millions.

Nous restons un bout de moment à nous examiner le fond de l'œil comme deux oculistes se cherchant mutuellement des lésions dans la rétine, puis je pousse vers le technicien les papiers d'emballage et les biftons.

— Voici les seuls documents que je possède, Magnin. Je ne pense pas qu'ils puissent nous éclairer, pourtant examinez-les de près. On ne sait jamais.

Là-dessus, la journée touchant à sa fin et moi à ma faim², je serre la louche du rouquin et je descends.

Devant la Grande Cabane il y a un rassemblement. Des rires, des cris, des imprécations, des exclamations, des interjections, des vitupérations et des aboiements. Je fends la foule et je découvre le preux Bérur dans l'une de ces situations extravagantes dont il a le secret. Il tient en laisse un formidable saint-bernard qu'il prétend vouloir faire pénétrer dans un taxi. Mais le cabot s'y refuse et, pour bien affirmer son hostilité, il compisse soigneusement la carrosserie du bahut. Il a dû boire de la bière et stocker depuis huit jours car ça n'en finit plus. Le chauffeur, un Russe blanc pas lavé, proteste et refuse cette ahurissante clientèle.

Bérurier lui objecte en termes épicés que les chiens ont le droit de rouler en taxi. Le prince Boufzilof répond que les chiens peut-être, mais en tout cas pas les veaux. Naturellement Bérurier le traite de « veau-toi-même » ; ce qu'entendant, le chauffeur quitte son siège et vient assurer un shoot à la Kopa dans le valseur du clébard, lequel, oubliant que sa destination originelle est de sauver les hommes, s'empresse de croquer le fond de culotte de celui-ci. Le Russe réclame la police. Bérurier

1. J'étais en plein dans l'affaire de l'U.T. russe.

2. Faites pas la grimace, vous en avez sûrement sorti de pires !

lui apporte immédiatement satisfaction en lui montrant sa carte.

Le chien se remet à arroser la voiture que voilà toute proprette d'un côté. Quatorze personnes se frappent les cuisses. J'interviens alors :

— Qu'est-ce que c'est que ce circus, Gros ? Tu prépares un numéro pour le Gala de l'Union ?

— Je veux rentrer chez moi, voilà tout fulmine le Mahousse.

— Avec ce mammoth ?

— Tu le reconnais pas ?

Je considère le saint-bernard et secoue la tête.

— Non, c'est quelqu'un de ta famille ?

— C'est le sarah-bernhardt qu'on avait ramené de Suisse y a trois ans, rappelle-toi z'en !

— Mais je croyais que tu t'en étais débarrassé ?

— Je l'avais offert à mon neveu, mais il vient d'avoir un bébé, et le sarah-bernhardt cherchait des noises au mouflet. Je suis obligé de le reprendre. Seulement pour rentrer chez moi, je ne sais pas comment faire. Ce bestiau ne veut pas voyager en voiture fermée.

« Il est comme la reine d'Angleterre : il lui faut le landau découvert.

Pendant que nous discussions, le taxi s'est sauvé sans demander son reste ni le montant de la prise en charge.

— J'ai ma MG. décapotable, si tu peux le faire tenir sur tes genoux, je veux bien te rentrer.

Le Mahousse chiale de reconnaissance. Nous composons alors un équipage digne de solliciter l'intérêt. Imaginez la petite voiture découverte, avec le Gravos dedans, ce qui est déjà beaucoup, et tenant contre lui ce clébard format anormal qui ressemble à Bismarck. On se présenterait au concours de l'élégance automobile d'Enghien-les-Bains, on serait certain de décrocher la timbale.

CHAPITRE II

Comme je viens d'achever mon île flottante, je pense brusquement que le vieux Pinaud ne m'a pas rappelé ainsi que je lui avais demandé de le faire. Je décide donc de lui tubophoner moi-même personnellement en chair et en os, et tandis que Félicie, ma brave femme de mère, débarrasse la table, je compose le numéro du Fossile. C'est la voix geignarde de la mère Pinuche qui vient me chatouiller les trompes.

— Votre vieux bonhomme est-il là ? je demande après avoir décliné tour à tour mon nom et une invitation à dîner.

— Je l'attends, fait la douairière, il n'est pas encore rentré.

— Dès qu'il sera là, dites-lui qu'il m'appelle à mon domicile.

— Je n'y manquerai pas.

À l'instant où je raccroche, une petite toux catarrheuse se fait entendre et je vois radiner Pinuche. Il gravit le perron, essuie scientifiquement ses semelles au paillason décoré de mes armoiries, et ôte son bada acharien pour saluer très bas M'man.

— Je viens pour qu'on cause, m'avertit-il, j'ai pas pu téléphoner car à la suite de notre visite, Fouassa a fait une crise d'asthme carabinée et j'ai dû l'emmener au pharmacien d'abord, et à son domicile ensuite.

Félicie s'inquiète :

— Vous n'avez pas dîné, monsieur Pinaud ?

Pinaud répond que non mais qu'il peut attendre, car il a un tout petit appétit. Ils sont tous comme ça dans sa famille, de père en fils. Ils ont l'estomac délicat. D'ailleurs son grand-père est mort d'un cancer à cet endroit, et si son père n'avait pas été terrassé par la grippe espagnole, il se serait fait lui aussi un devoir de périr de l'estomac.

Il finit néanmoins par accepter un reliquat de thon en salade, une portion de blanquette de veau, un morceau de gorgonzola et le reste de l'île flottante.

Tout en prenant des calories, il me parle de son client.

Pinuchet s'est livré à une enquête discrète à propos du bonhomme et ce qu'il a appris confirme l'impression que j'avais. Fouassa a mené une existence sans histoire. Fils d'hôtelier, il a pris la succession de son père au retour de son service militaire. Il s'est marié, est devenu veuf cinq ans plus tard sans avoir fait souche et a vécu une vingtaine d'années confiné dans son établissement, culbutant quelques filles d'étage lorsque la nature l'exigeait. Puis un jour il a vendu l'hôtel et s'est retiré en gardant comme gouvernante une caissière qu'il employait depuis plusieurs années, à toutes faims utiles.

— Tu la connais ? questionné-je.

Pinaud renverse une louche de crème vanille sur son beau complet ex-neuf, la consomme à la petite cuillère avec la résignation que vous savez, et hoche la tête.

— Je l'ai vue une fois. C'est une personne bien : la cinquantaine, pas mal, le genre sérieux.

— Tu as enquêté de son côté ?

— Rien à dire ni à redire. Son mari est mort en déportation. Elle a un grand fils qui est maître d'hôtel sur la Transat.

— Elle pieute avec l'asthmatique ?

— Probablement, mais ne soyons pas mauvaise langue !

Brave Pinuche ! L'innocence vieillie !

— Depuis plusieurs semaines tu es là-dessus, tu as bien dû te faire une opinion ?

— Je m'en suis fait plusieurs, déclare le Vénérable, ce qui équivaut à ne pas s'en faire du tout.

— Bien parlé, ô sage des sages !

— Au début, dit-il, j'ai cru que Fouassa était fou. Ensuite, je me suis dit qu'un de ses parents était mort en lui laissant une grosse fortune que, pour des raisons inconnues, on lui faisait parvenir par bribes...

Il s'arrête.

— Mais rien ne tient. C'est le mystère. San-Antonio. LE MYSTÈRE !

— Si nous rendions une petite visite à Fouassa ? suggéré-je.
— Quand ?
— Tout de suite. C'est presque un voisin. Vaucresson est à huit kilomètres d'ici.
— Pour quoi faire ?
— Pour renifler. Quand dans une enquête on ne possède aucun élément positif, on essaie de fonctionner à l'atmosphère, méthode Maigret, Pinuche. Tu bois un verre de bière en regardant le dargeot de la patronne du bistrot et tu piges tout. Voilà trente ans que Simenon nous explique ça.
— Eh bien, allons-y, soupire-t-il. Moi qui en arrive justement !

*
* *

L'allée des Chevreuils est une voie résidentielle, bordée de coquettes propriétés.

— Voilà ! dit Pinuche. La maison normande, là, à droite.

Un mur bas, un portail de bois aux pentures de fer forgé, une pelouse au fond du jardin, une ravissante demeure dont la façade s'orne de poutres apparentes...

On sonne.

Une voix caverneuse retentit au bout d'un instant qui demande quoi t'est-ce. Je remarque alors la petite grille de cuivre d'un parlophone au-dessus de la sonnette.

— C'est M. Pinaud, bêle le superflu.

Un déclic ! La porte s'ouvre. Nous remontons une gentille allée semée de gravier rose qui crisse sous nos pas.

— Dis, il l'a vendue un bon prix son usine à dorme, le père Fouassa, murmuré-je. Jolie propriété !

La porte principale est ouverte et, dans le rectangle de lumière dorée, une silhouette massive nous attend. À mesure que nous en approchons, j'en délimite les contours et je finis par identifier une femme. Solide gaillarde ! Bâtie comme un grenadier, presque aussi moustachue, avec du poil aux jambes et l'air de ne pas tolérer qu'on se mouche dans ses rideaux.

— C'est la darne que je t'ai causé, annonce Pinuche. Voilà le commissaire San-Antonio, madame !

Ces présentations sommaires accomplies, la matrone me propose une main grande comme le rond-point des Champs-Élysées. J'y laisse choir la mienne avec appréhension, et j'ai raison d'appréhender car la digne ogresse me la broie. C'est le genre de personnes qu'on ne peut saluer qu'accompagné de son rebouteux. Je me masse subrepticement phalanges et phalangettes et nous pénétrons dans un living à l'ameublement plutôt rococo.

— Vous avez du nouveau ? s'inquiète l'ogresse.

— Pas z'encore, s'excuse Pinuchet. Mon ami le commissaire San-Antonio avait besoin de certaines précisions. M. Fouassa est là ?

— Il est au lit.

— Ça ne va toujours pas depuis tout à l'heure ?

— Un peu mieux, ses pulvérisations l'ont soulagé, mais quand il prend une crise il en a bien pour la journée, le pauvre. Je vais le prévenir de votre visite...

D'un geste autoritaire, elle nous désigne les sièges disponibles puis s'éclipse. Au lieu de m'asseoir je fais le tour de la pièce.

Elle est aussi morne et conventionnelle que Fouassa lui-même. C'est bien le logis d'un médiocre rentier. Je conçois que cette histoire d'argent mystérieux doit perturber l'existence de ce cher homme.

— C'est sa gouvernante ? demandé-je en montrant d'un geste vague la porte par laquelle vient de disparaître l'ogresse.

— Oui. Pas mal, hein ?

— Un peu fluette pour être une cathédrale, mais trop massive pour être une tour, décrété-je.

Pinuche hausse ses robustes épaules de cigogne frileuse.

— Tu n'as pas changé, murmure la chère relique, avec toi, si les personnes du beau sexe ne ressemblent pas à des couvertures de magazines, tu te gausses d'elles impitoyablement.

La télé fonctionne, mais à notre coup de sonnette, l'ogresse a dû baisser le son. C'est à peine si on perçoit un murmure.

Je tourne le bouton affecté à l'intensité sonore. Grâce à ce minuscule geste, la voix chaude de l'Élysée-Montmartre retentit. Sur un ring, deux gros messieurs bedonnants se font des clés d'*ut* et se balancent des manchettes tandis qu'un public discret les traite de fumiers et invite l'arbitre à se rendre d'urgence aux toilettes. Quelques agrumes passés pleuvent sur les antagonistes.

Le plus gros prend le nombril de l'autre dans ses dents pour le dévisser, mais ledit autre se tire de ce mauvais pas en martelant la calvitie de son adversaire à coups de talons. Les deux hommes se redressent. On dirait deux gorilles déguisés en catcheurs. Ils ont des physionomies susceptibles de provoquer des accouchements prématurés et de guérir le hoquet.

— On a nous aussi la télé, m'apprend Pinaud, mais depuis quelques jours elle est détraquée. Paraîtrait que c'est le tube catholique qui flanche...

Je remarque que deux fauteuils font face au téléviseur. Sur l'accoudoir de l'un d'eux se trouve un cendrier dans lequel fume une cigarette. L'ogresse se rinçait l'œil devant le petit écran. Les catcheurs, ça doit l'exciter. Je l'imagine très bien en catcheuse, d'ailleurs. Les doubles Nelson, les ciseaux, les écartèlements, les manchettes, les coups de pied à la lune, c'est son fief à cette dame. Elle a le bras musclé et le bassin aquitain. Quand, au cours d'un pique-nique, elle s'assied sur un journal, c'est la lune sur cinq colonnes !

Je commence à me gondoler tout seulâtre. Ça me prend parfois. Je me raconte des histoires que je ne connais pas et me voilà parti dans la marrade. Mais mon amusement est stoppé par l'arrivée d'un train. Un très court instant j'ai l'impression de me trouver à un passage à niveau. Je me jette en arrière et Fouassa fait son entrée. Sa crise d'asthme est loin de l'avoir quitté. Il marche, courbé en deux, en se comprimant la poitrine. Sa respiration fonctionne à toute vibure. À ce rythme-là, son palpitant va couler une bielle. Il nous salue d'un mouvement de tronche et s'abat dans un fauteuil. Puis il prend dans la poche de sa robe de chambre un petit flacon dont le bouchon s'agrémenté d'une poire en caoutchouc et il se file un coup de vaporisateur

dans le tuyau d'échappement. Peu à peu, son souffle se fait moins violent.

— C'est l'escalier, bredouille-t-il.

— Il ne fallait pas vous déranger, dis-je apitoyé. Nous aurions pu monter jusqu'à votre chambre.

Il nous sourit, esquisse un geste vague.

— Un de ces jours j'y resterai, prophétise Fouassa. Vous vouliez me parler ?

— J'aimerais jeter un coup d'œil aux autres billets, dis-je. Est-ce possible ?

— Bien sûr.

— Vous ne les avez donc pas déposés dans votre coffre à la banque ? m'étonné-je. Ce n'est pas très prudent de conserver à votre domicile une somme pareille en liquide.

— J'ai un coffre à la maison. Et puis, je m'attends à tout moment à ce qu'on vienne me réclamer cet argent.

Il prend une profonde inspiration et crie :

— Madame Renard !

Ça fait partie de la dignité de son personnage. Il s'embourbe la moustache et doit même lui demander des trucs pleins d'invention, seulement quand y a du monde at home il l'appelle Mme Renard gros comme le bras... de Mme Renard.

— Vous allez prendre quelque chose, propose aimablement Fouassa. Vous avez dîné ? Alors une petite fine champagne. Tenez, si vous voulez bien faire le service, cher monsieur Pinaud...

Il regarde en direction de la porte et appelle de nouveau, mais sur un ton chantant :

— Madame Renard !

Miss Système Pileux s'abstient de répondre. Fait-elle la gueule ou a-t-elle brusquement les ruches constipées ? Je ne sais.

— Mais qu'est-ce qu'elle fabrique ? gémit Fouassa. Elle ne voulait pas que je descende et...

Il baisse la voix :

— C'est une bonne personne, mais elle a un caractère difficile.

Comme la moustache ne radine pas, je m'avance jusqu'au vestibule et je clame fortement :

— Madame Renard !

Seul, un courant d'air me répond car la porte donnant sur le jardin est grande ouverte. Je m'avance sur le perron. Je réitère l'appel. Pourquoi, soudain, suis-je étreint par une confuse angoisse ? Pourquoi ai-je le battant qui ralentit, les oreilles qui chauffent et la pomme d'Adam qui change de sexe ? Prémonition ? Sixième sens ?

Je m'avance. Je mate les azimuts, avec l'œil d'un Belzébuth bourré de bismuth et jouant du luth³. Et qu'aperçois-je, gisant au milieu de l'allée ? L'ogresse. Je cours à elle. Oh ! la pauvre madame ! C'est pas demain qu'elle va faire la soupe du père Fouassa, ni après-demain, ni l'après-demain d'après-demain, ni jamais !

Elle est morte. Son corps baigne dans une mare de sang⁴.

Deux regards me renseignent. Elle a été assommée, puis égorgée. Les instruments du crime sont là qui en témoignent. Une bêche et un couteau. L'agresseur devait être tapi dans l'ombre, la bêche à la main. Quand elle s'est amenée, il lui en a collé un coup sur la noix. La dame Renard est allée aux pâquerettes, estourbie. Lui trancher la gargante avec le couteau n'a plus été alors qu'un jeu d'enfant turbulent !

Je pose la main sur sa poitrine : aucun doute ne subsiste, elle a touché son auréole et ses petites ailes adaptables. C'est du tout récent, car le raisin continue de glouglouter par la plaie béante. Je fonce vers la sortie. La porte donnant sur la rue est ouverte. Dans sa précipitation, l'assassin a négligé de la fermer. Je reviens vers la morte. Le vent léger de la nuit souffle des morceaux de papier dans les environs. À la clarté lunaire, je constate que lesdits papiers sont en fait des billets de dix mille balles. Il y en a une dizaine au moins qui volettent sur la pelouse comme des papiers gras dans les bois de Meudon un dimanche après-midi.

3. Pas d'inquiétude, c'est ma soupape poétique qui fonctionne.

4. Formule classique, mais qu'il est bon de conserver, car elle possède beaucoup de vigueur et frappe l'imagination.

Je retourne au living. À la télé, le match de catch s'achève par la victoire du gros méchant chauve qui se fait conspuer par la salle. Fouassa et Pinuchet considèrent l'écran avec intérêt. Le Fossile explique qu'il fut champion de lutte gréco-romaine jadis, dans la catégorie mauviette.

— Elle ne répond pas ? demande Fouassa en me voyant entrer seul.

— Non, monsieur Fouassa. Elle a une bonne raison pour ça : elle est morte !

À peine ai-je lâché cette déclaration que je la regrette. Je suis vachard quand je m'y mets. Le pauvre rentier commence à baver son damier à ventouse de trente-deux pièces sur son plastron, puis il bleuit, violit et tombe à genoux sur le plancher en se cramponnant les cerceaux à deux mains. Il suffoque. Il rue, en proie à une brutale crise d'étouffement.

— Qu'est-ce t'as fait là, malheureux ! glapit Pinaud. Dire des choses pareilles à un homme dans son état !

Il tapote les menottes du petit pote, giflote ses joues pâlottes tout en disant :

— Voyons, monsieur Fouassa, c'est pas vrai. Poisson d'avril ! Poisson d'avril !

— Va le voir, il est dans le jardin, ton poisson d'avril, rouscaillé-je. Et en fait de poisson, ce serait plutôt un cachalot !

Pinaud douta, Pinaud sortit et Pinaud crut.

Il revient en arborant un teint vert amande, que dis-je : vert amende !

— Mais qu'est-ce qui lui est arrivé, à cette pauvre personne !

— Je doute que ce soit une arête de poisson ou un tramway qui lui ait fait ça. Faut aviser... Occupe-toi de ton client.

Je pars à la recherche du téléphone et je le trouve. Épinglée au mur, au-dessus de l'appareil, il y a la liste des amis et fournisseurs attitrés de Fouassa avec leur numéro de bigophone. Je lis « Docteur Linfecté » et je compose. C'est le toubib soi-même en personne nommément en chair et en os qui me répond. Je lui dis de radiner vite fait chez Fouassa, ensuite de quoi je préviens le commissariat de Vaucresson qu'il y a eu du grabuge chez l'un de ses administrés.

La conscience apaisée, je retourne au living. C'est pour y découvrir un Fouassa qui reprend ses esprits. Sa locomotive a redémarré vaille que vaille et n'arrive pas à s'échapper de ses pauvres poumons.

— Qu'avez-vous dit ? Qu'avez-vous dit ? balbutie-t-il en pleurant. Madeleine, ma petite Madeleine, n'est pas morte. Mon biscuit adoré...

Sa Madeleine ! Son biscuit ! Un biscuit brun, oui ! Il a été pâtissier dans une vie antérieure, l'asthmatique !

— Calmez-vous ! Respirez posément, le docteur va venir.

— Où est-elle ? Je veux la voir... Que lui est-il arrivé ? Est-ce bien vrai ?

Devant cet afflux de questions, je me sens débordé. Pour cacher ma gêne je chope son vaporisateur et je lui dis d'ouvrir la bouche, ce qui est paradoxalement le meilleur moyen de la lui boucler ! Il a droit à un sulfatage en règle de son tout-à-l'égout. Le voilà qui se remet à respirer correctement. Pendant ce temps, à la télé, une dame explique la vie de Montaigne et je ne regrette qu'une chose, c'est que Montaigne ne soit pas là pour l'écouter et se fendre le pébroque.

Pinuche, qui a rencontré sur sa route la bouteille de fine champagne précédemment signalée par Fouassa, a un entretien confidentiel avec elle. Il lui fait part de son émotion et la boutanche lui déverse des paroles de réconfort.

— Ça va mieux ? demandé-je au rentier.

— Un peu, merci. Dites, je vous en supplie, racontez-moi ce qui s'est passé.

— Je serais bien en peine de le faire pour l'instant. Lorsque nous sommes arrivés, vous étiez dans votre chambre au premier étage, n'est-ce pas ?

— Oui, je somnolais. Madeleine, enfin, Mme Renard est venue m'annoncer votre visite. Pendant que je passais ma robe de chambre, elle est redescendue. Je croyais la retrouver dans cette pièce. Ne la voyant pas, j'en ai inconsciemment déduit qu'elle était allée se donner un coup de peigne. Elle a eu une attaque ?

— Une attaque, oui. Mais pas cardiaque. Un mystérieux agresseur l'a assassinée.

Il pousse un gémissement tel qu'une scie musicale n'en émit jamais de semblable.

— Assassinée ! Quelle horreur ! Une digne femme qui n'aurait pas fait de mal à une mouche !

In petto, je me dis qu'elle avait peut-être en effet le respect des mouches, la pauvre ogresse, mais à mon avis elle ne devait pas avoir celui des bonshommes qu'elle dorlotait. M'est avis en outre que j'ai eu le naze creux en venant faire un tour à Vaucresson ce soir. Et m'est avis toujours que l'affaire Fouassa est beaucoup plus compliquée encore que je ne l'imaginais.

Pinaud murmure :

— As-tu remarqué, San-A., que la pelouse est jonchée de billets de banque ?

— De billets de banque ? s'étonne le pauvre Fouassa.

— Où est le coffre dans lequel vous entreposiez les millions ? questionné-je.

— Au premier, dans mon bureau.

Je quitte le living sans mot dire et je grimpe à l'étage supérieur. Une rapide investigation me fait découvrir la chambre de Fouassa, celle de feu sa gouvernante (les deux ne sont séparées que par une salle de bains) et enfin le bureau du rentier asthmatique. Un coffre-fort s'y trouve en effet, mais sa lourde porte est aussi béante que la bouche d'un monsieur qu'on opère des amygdales. Les rayons du meuble blindé sont vides. Un bif de dix raides traîne par terre... Perplexe, San-Antonio s'assied sur le coin du bureau et fait ce que font tous les miroirs normalement constitués : il réfléchit⁵. Il cherche à comprendre, San-A., c'est normal, non ? Il se dit que la mère Renard ne devait pas avoir la blancheur « Machin ». Il se dit encore un tas d'autres choses édifiantes et redescend.

Le père Fouassa a voulu aller auprès du corps de sa bien-aimée et il chiale tant que ça peut, au point que les clébards du quartier, compatissants, hurlent à la lune.

— Ma Madeleine ! Ma Madeleine ! asthmatique-t-il.

En attendant, c'est lui qui chiale comme une Madeleine ! Il pétrit le corps tant aimé dans ses mains tremblantes et son

5. Avouez que vous ne vous attendiez pas à ça !

souffle se remet à débloquer. On a toutes les peines du monde, Pinuche et Bibi, à l'arracher de sa nana. Tandis que Lapinaud-des-champs l'entraîne vers the house, je me penche sur la dame et je lui regarde la bouche. Puis je frotte le coin de mon mouchoir sur ses lèvres, et je constate que son rouge ne tient pas, comme la plupart des rouges à lèvres d'ailleurs. Je bombe jusqu'au living et je m'empare de la cigarette posée sur le cendrier. Aucune trace ! Alors là, les gars, c'est de l'indice ou je ne m'y connais pas, hein ? Vous mordez le topo ? Non ? C'est donc que vous avez comme je m'en gaffais une diarrhée de lapin à la place du cerveau. Gambergez un chouïa, que diable ! Ou alors faites cadeau de vos cellules grises à des abeilles, elles y déposeront leur miel ! Suivez ma démonstration, et fermez la bouche, ça crée des courants d'air ! Puisque cette cigarette n'est pas maculée de rouge à lèvres, c'est que ça n'est pas Madeleine-la-moustachue qui la fumait. Ça ne pouvait pas non plus être le père Fouassa, auquel son asthme interdit ce genre de sport, hmm ? *Conclusion : il y avait une troisième personne dans l'hacienda.*

Vous êtes cloués, hein ! Attendez, la démonstration du magnifique San-A. n'est pas terminée, j'ai encore trente mètres sur le porte-bagages, mes fils. Je vais essayer d'imaginer la scène. Avant que nous n'actionnions la sonnette du père Fouassa la situation se présente de la manière suivante : papa Fouassa est au plumard, en pleine crise. En bas, sa souris regarde du catch à la télé en compagnie d'un monsieur que nous appellerons « X » pour la commodité du transport. Cet « X » est en train de traficoter quelque chose avec la dame. Et ce quelque chose, je suis prêt à vous parier une nuit de noces à Prague contre réouverture d'un compte chèque postal que c'est le kidnapping des quatorze brisques. Nous arrivons. Le copain de Mme Renard se prend par la main et va se planquer. La vioque nous accueille, nous introduit et dit qu'elle va prévenir le chpountz. Elle va le prévenir. Mais elle prévient aussi son ami « X ». Vous mordez toujours, mes petits constipés du bulbe ? Je peux continuer ? Vous êtes sûr de ne pas vous faire une hernie à la cervelle ? Vu ! Notre venue tardive affole le complice. Il se dit que c'est le moment de griffer le pognon, car icelui risque fort de

lui passer devant le nose en lui envoyant des baisers. Il le dit à la mère Renard qui monte ouvrir le coffiot et s'empare de l'artiche chaud. Seulement, une fois dans le jardin, y a turbin maison entre les deux personnages. « X » chope une bêche plantée à promiscuité et casse la soupière de sa bien-aimée. Elle n'est pas cannée. Il la finit au cure-dent parce que ça urge, ramasse les talbins en hâte et s'esbigne. Fin du chapitre premier. Ça se tient aussi bien que la poitrine de Marilyn Monroe, non ?

— Dites voir, monsieur Fouassa, votre... dame de compagnie, entre autres combinaisons, possédait aussi celle de votre coffre, je suppose ?

— Je n'avais rien de caché pour Mme Renard. C'était une femme de grand mérite...

Il sursaute.

— L'argent ! fait-il. Voudriez-vous dire...

— Oui, il s'est envolé et la porte de votre coffre bâille comme l'auditoire d'un conférencier parlant de la lutte contre l'alcool. Maintenant je voudrais vous poser une autre question : Mme Renard recevait-elle parfois des visites ?

— Oui, de temps à autre son fils venait la voir...

Je file à Pinuche mon regard 69 *bis*, celui que je n'utilise que dans les circonstances graves.

— Était-il là ce soir ?

— Non, il est venu la semaine passée. En ce moment il navigue sur le *France*.

— Personne d'autre ne visitait votre... heu... gouvernante ?

— Absolument personne.

— Ce soir vous n'avez eu aucune visite ?

— Non, monsieur le commissaire, aucune.

L'arrivée du médecin met fin à l'entretien. Le pauvre toubib est entré sans sonner et il a buté dans le cadavre de Mme Renard. Il fait un foin du tonnerre. Je le rejoins et le mets au courant de la situation.

— Vous ne pouvez plus grand-chose pour cette dame, occupez-vous plutôt de Fouassa, conseillé-je.

Mes collègues du commissariat s'annoncent aussi. Je me farcis une seconde narration. C'est bientôt le branle-bas (comme disait un cul-de-jatte) dans la volière. J'en profite pour

m'isoler avec le révérend Pinaud et pour faire le point. Il écoute gravement ma théorie, mais au lieu d'opiner (bien que ça ne soit plus de son âge) il hoche sa tête en coin de rue incendiée.

— Écoute, San-A., y a sûrement du vrai dans tes suppositions... mais...

De l'ongle il expulse un peu d'écaille qui s'est formée au coin de ses yeux, arrache un rien de jaune d'œuf bloqué dans sa moustache et continue :

— Dans l'hypothèse d'un visiteur, il serait venu comment ? Il n'y avait aucune voiture stationnée dans la rue lorsque nous sommes arrivés. Et la gare est loin d'ici...

Je me renfrogne. Il a raison. Un visiteur clandestin, car n'oublions pas que « X » se trouvait ici clandestinement, possédait fatalement un moyen de locomotion... À moins... À moins qu'il n'habite tout près !

Je le dis au Gâteux. Là encore je n'obtiens pas sa pleine approbation.

— Y a tout de même une chose qui me chiffonne, fait-il.

— Raconte !

— Tu causes d'un visiteur clandestin. Clandestin parce que Fouassa ignorait sa présence chez lui, d'accord ?

— Oui, et après ?

— Tu te vois, toi, rendant visite à une dame, en cachette du patron de la dame, et t'installant devant un poste de télévision, la cigarette au bec, tandis que le patron qu'on cause est juste dans la pièce au-dessus ?

Il a raison, Pinuchkoff, c'est invraisemblable. Je suis une crêpe dédaignée par Suzette pour ne pas avoir pensé cela tout seul. J'étais tellement excité par ma trouvaille à propos de la cigarette et du rouge à lèvres !

L'Imperturbable à son tour se livre à une démonstration confondante de logique.

— De trois choses l'une, décrète-t-il. Ou la dame fumait et c'est seulement à notre coup de sonnette qu'elle s'est mis du rouge à lèvres. Ou Fouassa fumait. Ou il y avait bien un visiteur, seulement ce visiteur n'était pas clandestin du tout.

— Magnifique vieillard ! Tu aurais le premier prix de résumé dans un concours.

Il se rengorge :

— Nous allons vérifier chacun de ces trois points, comme disait un franc-maçon de mes amis.

Je fouille l'unique poche de la morte. Elle ne contient qu'un mouchoir qui s'y tient bien tranquille car il est de batiste. Ensuite, je fouille le rez-de-chaussée à la recherche d'un tube de rouge à lèvres mais je n'en trouve pas. Or, Mme Renard n'a pas eu le temps de monter se farder entre le moment où nous avons sonné et celui où elle nous est apparue dans toute sa splendeur et dans l'encadrement de la porte. Nous devons donc nous rabattre sur les deux autres hypothèses. Je biche le toubib par une aile au moment où il vient, de faire une piqûre à Fouassa.

— Dites-moi, docteur, M. Fouassa fume-t-il ?

— Vous plaisantez ! Dans cet état !

Cette exclamation me suffit.

— Merci, docteur, c'est tout ce que je voulais savoir.

Je me rends au chevet de Fouassa qu'on a recouché et qui pleure doucement sur son oreiller, abruti par la piqûre et les événements. Je m'assieds sans façon sur son lit.

— Monsieur Fouassa, il y avait quelqu'un chez vous au moment où nous sommes arrivés, Pinaud et moi. Ce quelqu'un ne cherchait pas à se cacher de vous puisqu'il fumait et regardait la télévision dans la pièce du dessous. Je vous prie de me révéler immédiatement son identité !

Je me suis exprimé avec courtoisie, mais d'un ton net. Je serais dans la peau du bonhomme, je n'aurais pas envie de biaiser bien que je sois spécialiste. Il me regarde avec une candeur éplorée.

— Je vous assure, monsieur le commissaire, qu'il n'y avait personne. Je somnolais. J'entendais la télévision... Non, personne, je puis le jurer !

— J'espère que vous dites la vérité. N'oubliez pas qu'il s'agit d'un meurtre.

Je le quitte pour rejoindre les gars de l'Identité judiciaire qui viennent d'investir la cabane. Je leur recommande de soigner particulièrement les empreintes avoisinant le poste de télé et je me carapate, flanqué du Révérend. Je n'aime pas enquêter en

présence de mes collègues. Ces trucs-là, c'est comme l'amour ça se fait seul ou entre amis.

CHAPITRE III

Le lendemain, après une nuit de sommeil signée Super-Simmons-Elastix, je rallie mon burlingue, fringué up-to-date. Il fait un temps à mettre Bérurier dehors. Les oiseaux pépient, les souris m'épient et le moteur de ma MG. tourne rond. Je me dis néanmoins qu'un de ces quatre après-midi je casserai ma tirelire pour m'acheter une Jaguar. Toujours plus vite ! C'était la devise d'une gentille amie et je l'ai faite mienne (la devise et la gentille amie).

Magnin m'attend dans mon bureau en lisant le baveux et en mangeant un croissant. L'un et l'autre sont frais.

— Dites, monsieur le commissaire, murmure le Rouquinos, votre affaire se développe, on dirait.

Il me désigne la une de son canard. Sur deux cols, on voit la propriété vaucressonnaise de Fouassa avec, en médaillon, la terrine de la mère Renard. Le cliché a été tiré voici une dizaine d'années car là-dessus, la dame de compagnie (qui nous a faussé compagnie de si cruelle manière), a moins de bajoues, moins de moustache, et l'air béat d'un boa sous un baobab.

— C'est inouï, non ? je fais, manière de dire quelque chose qui me permette de me manifester sans pour autant engager ma responsabilité. Alors, enchaîné-je, vous avez trouvé quelque chose, vieux ?

— Ce sera à vous de décider, monsieur le commissaire, rétorque mystérieusement le cher Magnin.

Il sort d'une enveloppe les sept billets de dix mille balles que je lui ai soumis.

— De votre réponse dépend l'importance de mon observation, monsieur le commissaire. Lorsqu'on vous a remis ces billets, étaient-ils épinglés ?

— Non, dis-je. Ils se trouvaient dans une enveloppe.

— Et on les a prélevés, dites-vous, dans des envois différents ?

— C'est ce qu'a prétendu Pinuche.

Magnin se penche sur mon bureau. Sa tignasse rousse ressemble à un projecteur.

Il étale les billets comme on étale les cartes d'un jeu.

— Sur ces sept billets, trois ne comportent qu'une seule trace d'agrafage par épingle, vous voyez ?

Avec la pointe de mon coupe-papier il me désigne les deux minuscules trous résultant du passage de l'épingle.

— Et alors ? fais-je sans comprendre.

— J'ai examiné les billets au microscope : les deux perforations de ces trois billets ont été faites par la même épingle, ce qui signifie qu'ils ont été épinglés ensemble et en même temps, comprenez-vous ? Par conséquent, ils faisaient partie d'une même liasse.

J'émet un sifflement appréciateur.

— Et ce n'est pas tout, poursuit Magnin. Parmi les quatre billets restants qui eux ont de nombreuses piqûres d'épingles, on retrouve sur deux d'entre eux la même perforation que sur les trois premiers.

Il me désigne les trous mis en cause.

— Ceux-ci. Je puis vous montrer au microscope les lèvres de ces orifices : elles concordent.

— Je vous crois, vieux, je vous crois.

Le cher San-A. se masse le menton en un geste dubitatif (mis au point par Jacques Duby et Jacques Tati, d'où le mot dubitatif).

— Ainsi le vieux Fouassa aurait menti en affirmant avoir prélevé chacun de ces billets dans les sept envois espacés ?

— On peut le supposer.

Sans un mot, je décroche mon bigophone à sonnette et j'appelle Pinaud. C'est le vieux paillason en personne qui me répond. Il m'annonce qu'il vient de boire son premier muscadet de la journée et me demande quel temps il fait à Saint-Cloud. Comme le respectable habite Vincennes, on peut mesurer par là son goût de la précision.

— Dis voir, Trésor chéri, est-ce toi qui as prélevé les billets échantillons dans des liasses ?

— Non, je les ai demandés à M. Fouassa et c'est lui qui me les a apportés.

— Étaient-ils épinglés ensemble ?

— Non, ils se trouvaient dans l'enveloppe que tu as z'eue z'entre les mains.

J'ai alors la réflexion du siècle :

— *En somme, mon Pinaud occulte, ces quatorze millions, tu ne les as jamais vus ?*

Silence du rachitique qui mesure toute la profondeur de la remarque et qui en chope le vertigo.

— C'est vrai, fait-il au bout d'un moment d'intense abrutissement. C'est vrai ce que tu causes : après tout, je ne les ai jamais vus ! Il m'a montré les papiers, des billets, mais l'ensemble, pas !

— Et ça n'est pas maintenant que tu risques de les contempler, chère vieille guenille dédaignée, puisqu'on les a volés. Passe me voir dans la matinée, qu'on discute...

Je raccroche au moment où il me raconte les plaies variqueuses du cordonnier d'à côté.

Le bigophone, c'est traître. Lorsque vous commencez à vous en servir, le voilà qui se met à déconner. À peine ai-je posé l'écouteur que le mien se met à jouer *Décroche-moi, chéri, je ne puis vivre loin de ton oreille*. Je souscris à cet appel. Et une voix auvergnate m'informe qu'elle est celle du café-charbon d'en bas.

Je demande d'en bas de quoi, car il n'existe encore pas de café-charbon en bas de la Grande Taule. Et la voix, de plus en plus auvergnate, m'informe qu'elle est située au bas de l'appartement de Bérurier. Elle ajoute que l'inspecteur Principal Bérurier voudrait me voir d'urgence à propos du crime de cette nuit. Mon étonnement pourrait être turc car il va croissant. Il pourrait à la rigueur être corbeau car il va aussi croissant, et peut-être même grenouille car, sans en avoir l'« r » il va coassant. Que peut avoir à déclarer Sa Majesté Lagonfle à propos de l'affaire Renard ? Je décide que la meilleure manière d'étancher ma curiosité c'est d'aller trouver le Grivos. Je remercie Magnin pour ses bons offices et lui conseille de faire

comme le nègre, c'est-à-dire de continuer. Il m'assure qu'il va se consacrer maintenant aux papiers d'emballage.

*
* *

Valse lente chez Béru. La radio diffuse un air qui flanquerait le cafard à un fabricant de poudre hilarante. Je sonne, et c'est une guenon qui vient m'ouvrir. Une guenon avec une voix de pintade enrhumée. Imaginez un être grand comme ça, et même un peu plus petit, avec la poitrine creuse, bien que cet être appartienne au beau sexe, des cheveux Louis XIV, des pommettes en avance sur le progrès, des yeux comme deux glaves de phtisique et une bouche mal fermée sur un dentier Louis XV. Les jambes sont Louis XVI et les bras Louis XII, l'ensemble n'est donc pas sans évoquer l'image de Louis X, dit le Hutin. Je crois m'être gouré d'étage, mais le barrissement de la Baleine, off, calme mes craintes. Il est rare d'entendre barrir une baleine, j'en conviens, pourtant il n'est pas d'autre terme susceptible de qualifier la clameur qui s'échappe des poumons généreux de B.B.

— Qu'est-ce c'est ? clame la Gravosse.

— Un m'sieur, répond la guenon.

— C'est au sujet d'à propos de quoi ? demande la délicieuse Berthe.

— J'sais pas, explique la guenon.

— Demandez-y ! conseille le Cétacé.

— Je vais z'y demander, certifie la guenon.

En en effet elle me demande « au sujet d'à propos de quoi que c'est ». J'y réponds que c'est à propos de l'homme qui a vu l'homme qui a vu l'homme qui a vu l'os et j'entre en plaquant la guenon contre la cloison. Je me propulse jusqu'à la cuisine. J'y découvre Berthe Bérurier, en combinaison arachnéenne, hélas, hélas, hélas, prenant un bain de pieds de moutarde dans une bassine aussi fumante que le Vésuve en rogne. Ses jambons à l'air ne font pas vrai. On se croirait dans un cauchemar en technicolor sur écran large. La Mammouthesse écarte le nuage

de vapeur qui l'enrobe et me virgule un sourire épais comme de la gelée de groseille.

— Tiens ! C'est notre cher commissaire !

Elle me désigne à sa guenon et me présente :

— C'est lui qu'on cause toujours...

Et à moi :

— Voilà Héloïse, ma nouvelle bonne !

Une bonne ! Les Bérus ! Dans leur hhhantre !

Je m'incline devant la nouvelle Héloïse.

— Rajoutez-moi de l'eau chaude et sortez le pâté en croûte du frigo ! ordonne Mme Bérurier. Vous en prendrez bien une tranche, commissaire ?

Le commissaire objecte qu'il n'est que neuf heures du matin et allègue un croissant récemment consommé pour refuser le pâté.

B.B. se met à tortorer seulâtre. Elle m'explique, la bouche pleine, que ce bain de pieds est destiné à hâter la circulation de son sang. Je lui suggérerais bien d'utiliser plutôt un accélérateur hydraulique, mais je redoute qu'elle ne s'étouffe.

— Votre étalon est-il là ? je demande.

— Et comment ! fait-elle. En plein traitement. Figurez-vous, cet endoffé voulait descendre jusque z'au café d'en bas ce matin. J'y ai dit ma façon de voir les choses. La santé c'est comme les allumettes : faut pas jouer z'avec. Il est là pour se soigner, il se soignera ! Si vous voudrez le voir, vous n'avez qu'à z'aller dans la chambre. Je crois qu'il repose...

Je vais donc jusque z'à la chambre. Dans une pénombre propice au repos ou à la méditation, Bérus est affalé à plat ventre sur le lit. Nu. Il ne bouge pas. Il ronfle. Son impressionnant fessier, généreusement offert aux convoitises humaines, ressemble aux montagnes Rocheuses. Quelque chose de blanc est piqué dans le Grand Canyon du Colorado : un thermomètre. Je donne une chiquenaude à l'instrument, et les vibrations se communiquent jusqu'aux régions inexplorées des Rocheuses. Bérus bâille, et se retourne sur le dos. Il fait jouer ses clignotants, re-bâille, et m'identifie.

— Tiens, San-A. !

— Tu prenais ta température ? dis-je gentiment.

— Oui.

— Je te fais remarquer que tu as toujours le thermomètre en ordre de marche.

— Ah ! fait le Gravos sans s'émouvoir, je me disais aussi...

Il risque une opération de récupération, mais celle-ci n'aboutit pas⁶.

— M... ! je l'ai avalé ! tonne son Importance. Qui c'est qui m'a foutu des thermomètres z'aussi minuscules et aussi glissants ! C'est traître : ça se faufile, cette saloperie-là !

— Tu devrais te faire faire un thermomètre à crampons, conseillé-je.

Il tente un nouvel effort, essuie (en attendant mieux) un nouvel échec et appelle à la cantonade :

— Héloïse !

Apparition de la gente guenuche.

Le Gros lui explique son drame. Il demande à la soubrette de mettre tout en œuvre pour récupérer le thermomètre baladeur. Celle-ci examine le problème d'un peu près et déclare qu'elle se fait fort de le résoudre. Pour ce faire elle va quérir la pince à sucre à ressort des grands jours et commence l'opération sans anesthésier son patient. Étienne Lalou verrait ce travail, il radinerait avec ses caméras. EN DIRECT du dargif de Béru, ça paierait, non ? En Eurovision, s'il vous plaît !

La guenon pousse un cri de triomphe !

— Je l'ai ! dit-elle.

Et elle annonce :

— 36,9 ; c'était pas la peine de l'enfoncer pareillement !

— Tu as une soubrette à toute épreuve, remarqué-je.

— Tu permets, ronchonne Béru, ses huit mille francs par mois faut qu'elle les gagne tout de même, non !

— Où as-tu déniché cette perle ?

— À la cambrousse. Elle marnait chez un vieux bouseux veuf qui lui refilait quinze cents balles et qui se la cognait par-dessus le marka ! Moi, promu inspecteur principal, j'ai besoin d'une

6. Je sais que cette partie de l'ouvrage peut choquer, aussi je conseille les esprits chagrins de sauter carrément le paragraphe qui va suivre.

bonniche pour tenir mon rang, fatal ? Alors je fais des propositions à Héloïse. Ce qui la retenait c'était qu'elle aime pas la ville. Mais l'appât du gain et mon sourire enjôleur ont z'agi, quoi.

Il se penche par-dessus sa chaloupe de débarquement pour saisir le journal froissé jonchant la carpette élimée. Il se penche trop et se retrouve les quatre fers en l'air, vitupérant comme un charretier qui a paumé une roue. Je l'aide à reprendre place dans sa Super-Plumard décapotable à double pot d'échappement.

— Je suis pas fait pour la vie de régime, soupire Bérû. Si je te causais que Berthe a détracté l'état d'urgence ? Cette v...-là me fait bouffer de la légume bouillie et du riz à l'eau pendant qu'elle se tortore du mets délicat, style choucroute garnie, sous mes yeux. Je veux pas être méchant, San-A., mais elle y prendrait du plaisir à me faire tirer la menteuse que ça m'étonnerait pas.

— Tu vas devenir pin-up, Gros, promets-je pour embellir son frugal présent.

— Je serai jamais une couverture de revue pour tailleurs, renonce le Gros. Chacun son casier dans la vie. Mon rayon à moi c'est celui du Juliéna et du bœuf gros sel ; la salade au citron, c'est bon pour Miss Tringle-à-rideaux. Un inspecteur principal a besoin de calorifères. C'est pas avec du jus de carotte que tu peux te payer les deux cents kilos à l'épaulé-jeté.

Il caresse nostalgiquement ses belles épaules d'orang-outan, couvertes de poils et de cicatrices. C'est pas un frugivore, Bérû. Dans son pucier ravagé, avec son énorme bedaine où zigzaguent les vestiges de ses multiples laparotomies, avec sa barbe profuse, son œil désabusé et sa bouche en forme de ventouse-à-déboucher-les-évier, on dirait un monstrueux roi fainéant ou une vache crevée, au choix.

— Tu as demandé à me voir, ô sublime ami ?

— Ouais, passe-moi le machin froissé que je m'ai cassé la gueule en essayant de le ramasser.

— Cela s'appelle *L'Aurore*, dis-je en récupérant le journal.

Il sélectionne la première page, celle où s'étale la photo de dame Renard.

— Je voulais te dire que je connais cette rombière, fait-il. J'ai lu l'article et je m'ai dit que ça pourrait peut-être apporter de l'eau à ton moulin...

— Vas-y, je suis tout ouïe.

— C'est l'an dernier que j'ai rencontré cette mémé. Elle était caissière dans un hôtel près de la gare de l'Est.

— En effet. Et dans quelles circonstances l'as-tu connue ? Serais-tu allé grimper une sœur dans sa taule ?

Béru prend une expression terrorisée.

— Cause pas si fort ! supplie-t-il. Si Berthe qu'à l'oreille fine t'entendrait ce serait tout un drame : elle est jalmince comme une tigresse ! Non, c'est pas à titre privé que j'ai connu la bonne femme, mais en enquêtant. Tu te rappelles de l'affaire Simmon ?

— Le matelassier ?

— T'es cloche, je te jure ! Non, tu peux pas te rappeler, biscotte t'étais à l'étranger quand c'est que ça s'est produit. T'as entendu parler de Rudolf Simmon ?

— L'agent secret ?

— Yes. Il est mort l'an passé. Il s'est empoisonné à l'hôtel où que travaillait la mère Renard.

Je dresse haut l'oreille. Voilà qui commence à m'intéresser.

— Voyez-vous !

— T'as le nez qui remue, hein ? jubile le Mahousse en tressant les poils de sa poitrine. En deux mots commençant, voilà l'histoire. Rudolf Simmon descend à l'Hôtel du Danube et du Calvados Réunis. Il prend une chambre avec vue sur la gare, salle de bains, et tout. Il s'installe. C'est le matin. Puis il sort pour déjeuner. Il revient à trois heures de l'après-midi, l'air tout guilleret. Il monte dans sa piaule. Tu me suis ?

— Marche à marche, assuré-je ; after, boy ?

— Sur les choses de dix-sept heures, un coup de fil pour lui. Comme y a pas de bigophone dans les chambres, une soubrette grimpe l'appeler. Mais il répond pas et sa lourde est fermaga de l'intérieur... Au verrou ! Tu notes ?

— Dans du marbre, au ciseau à froid, poursuis !

— La bonniche appelle ! Macache ! comme dit Bonnot. Elle s'inquiète, prévient la taulière... La taulière monte itou.

Toujours pas de réponse. Alors elle alerte Police-Secours. On fait sauter la lourde et on retrouve m'sieur Simmon aussi mort qu'un maquereau dans du vin blanc. Cette patate avait avalé de l'acide bavarois...

— C'est un cocktail ?

— Attends, y a gourance : je veux dire de l'acide prussique, une ampoule qu'il avait croquée. On a retrouvé des débris de verre plein sa bouche...

— Alors ?

— Quand le commissaire de la gare de l'Est a repéré qu'il s'agissait d'un agent international, il s'est branché sur nous. Et c'est moi que j'ai été chargé de regarder l'affaire de plus près. Voilà comment que j'ai connu la mère Renard.

— Et du côté Simmon, l'enquête a donné quoi ?

— Ballepeau. Le gars s'était vraiment suicidé. Fenêtre fermée, verrou tiré, tu mords le topo ? J'ai fouillé ses bagages et je les ai même confiés au gars du labo : rien. D'ailleurs il avait juste une valtousse avec des fringues.

— Tu as dû connaître Fouassa, le patron de l'hôtel ?

— Je l'ai vu comme ça. Il n'était pas chez lui au moment où que c'est arrivé.

— C'est lui qui se trouvait avec Pinuche hier.

— Je ne l'ai pas reconnu. Faut dore que je n'ai prêté attention qu'à not' pote.

— Et l'affaire Simmon s'est arrêtée là ? questionné-je après un temps de réflexion.

— Oui. Qu'est-ce qu'il pouvait y avoir de plus, du moment que le suicide était prouvé ? Ce mec devait avoir des soucis graves. Dans son job, c'est plutôt fréquent.

— Il était client de l'hôtel ?

— Non. C'était la première fois qu'il y descendait.

— Et le coup de fil pour lui ? Il ne t'a pas fourni d'indications ?

— Il était signé anonyme. Une voix demande après M. Simmon. La taulière dit : « Quittez pas, on l'appelle. » Logique ? Là-dessus, on commence à se faire un sang d'encre à propos de ce client. La mère Renard dit à l'interlocuteur « On le trouve pas, rappelez plus tard. »

— Et on a rappelé par la suite ?

Le Mastar rougit.

— Ça, j'en sais rien.

— Tu devrais le savoir, hé ! dévitaminé ! Je ne comprends pas qu'on fasse des inspecteurs principaux avec des flics pareillement ratés.

L'homme des caves se rebiffe :

— Je te répète qu'il s'agissait d'un banal suicide, San-A. J'allais tout de même pas mettre Pantruche à cul et à sac pour essayer d'apprendre le nom de jeune fille de son arrière-grand-mère.

— Le suicide était peut-être banal, mais pas le suicidé ! souligné-je. Le rôle d'un vrai poulet, c'est justement d'essayer de découvrir les mystères qui se cachent derrière les faits divers.

Le Gros, fortement humilié, s'en tire par une question assez abrupte :

— Et mon c... ? demande-t-il d'une voix sans faiblesse.

Comme, précisément, il m'est donné d'admirer la partie de lui-même ainsi mise en cause, je formule un jugement sans appel :

— Il ferait rougir un singe, Béru !

Là-dessus, entrée de la Baleine. Elle a passé un kimono (ramené du Japon par son illustre époux⁷). Le kimono est noir avec un immense soleil par-devant et une énorme lune par-derrière (cela va de soie). Mme Bérurier mange un pilon de poulet (afin de pouvoir attendre midi, prétend-elle). Son mâle en verdit d'envie.

— Je te jure qu'un peu de blanc ne me ferait pas de mal, plaide l'Obèse.

Indignation de Berthe.

— Jamais vu un bonhomme aussi glouton ! tonitruet-elle. Ce gros sac boufferait à longueur de journée si on l'écouterait !

— Et toi, qu'est-ce t'es en train de faire pleurniche le Gros.

— Mon cas est particulier, j'ai des crampes d'estomac le matin, riposte le Cétacé.

7. Lire ou relire *Fleur de nave vinaigrette*.

Je sens que la discussion peut très vite se détériorer et je décide de disparaître après avoir apporté ma contribution au conflit.

— Je vous laisse, mes enfants. Béru, si la petite rousse qui vient te relancer au bureau chaque matin téléphone encore, qu'est-ce que je dois lui dire ?

La pauvre pomme me roule des gobilles grosses comme des boules de bowling. Sa mégère violit, avale son membre de poulet et demande d'une voix qui ressemble au tonnerre enfermé dans une lessiveuse :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Il débloque ! bavoche le Gros. Je te jure, Berthounette, qu'il a dit ça pour me faire une blague...

Je me lève.

— Voilà que j'ai encore gaffé, dis-je, je suis incorrigible. Bonne fin de cure, Gros !

Et je taille, tandis que les premières porcelaines se mettent à voltiger dans la chambre et que le saint-bernard enfermé dans les gogues commence à hurler à la mort.

CHAPITRE IV

Dire que l'Hôtel du Danube et du Calvados Réunis est un établissement de première, voire même de seconde classe, serait un mensonge que je ne me pardonnerais pas. Néanmoins, comme disait Cléopâtre, c'est une boîte proprette conçue et réalisée pour le voyageur harassé ou le touriste modeste. Un monsieur que je suppose assis, de prime abord, écrit des chiffres dans un livre fait pour ça, derrière un comptoir en faux acajou véritable. Il est jeune, mince, brun, avec une tête de belette cupide et des vêtements couleur de Français-moyen-anonyme-désireux-de-voyager-incognito. Mon arrivée éclaire sa face pâle d'un sourire ne comportant pas moins de quatre dents en or et deux en plomb.

Puis, son regard imparable constate que je suis sans bagages et le sourire se dilue lentement, comme un comprimé d'Alka-Seltzer dans un verre d'eau tiède.

— Monsieur ? me demande-t-il avec un reste d'entrain (il est près de la gare) dans tout son individu.

— Vous êtes le propriétaire de ce palace ? je demande.

Du coup, le sourire disparaît totalement.

Il me prend pour un marchand de brosses à faire reluire les étoiles (celles des képis) ou pour un représentant en bible illustrée par Siné. Je dissipe ses cruelles incertitudes, moins nobles que celle du sport, en lui déballant ma carte professionnelle des dimanches, avec tous ses accessoires. Ça le chiffonne, comme dirait Joanovici.

— J'aimerais bavarder un instant avec vous, assuré-je.

Il quitte son comptoir, ce qui me permet de constater simultanément deux choses : il n'était pas assis mais debout et il mesure un mètre cinquante-deux à tous casser. Ou bien ce type

est un peu nain sur les bords, ou bien il fait semblant et c'est bien imité.

— Passons dans mon bureau, dit-il.

C'est manœuvre aisée pour lui, vu son exigüité, mais délicate pour moi, vu mon gabarit d'athlète complet, car le burlingue en question mesure deux mètres sur un. On arrive pourtant à s'y loger à l'aide d'un chausse-pied, et la discussion commence.

— Puis-je vous demander votre nom, cher monsieur ?

— De quoi s'agit-il ? bredouille le minuscule.

— Joli patronyme, fais-je, un peu long, mais qui sonne clair.

Ça l'hébète. J'en profite pour prendre du poil de l'hébété :

— Mais peut-être n'est-ce là qu'un pseudonyme ?

— Je m'appelle Jules Aigime, annonce l'homoncule.

— Vous avez acheté cet hôtel à un certain Fouassa, n'est-ce pas ?

Sa petite figure de rat gandin s'illumine.

— Je crois comprendre, dit-il, j'ai lu le journal...

Un futé ! Merci, mon Dieu !

— Monsieur Aigime, j'aimerais savoir dans quelles circonstances vous avez acquis ce coquet établissement dispensateur de confort et d'eau chaude et froide.

Il a un tic qui fait danser son sourcil droit.

— Mais, par l'intermédiaire d'un marchand de fonds. Je tenais une hostellerie à Rondubey-Durhadâdâ, au Maroc. Vu les événements, je suis rentré et j'ai acheté cette maison.

— Vous avez connu Fouassa ?

— À vrai dire, je ne l'ai vu que deux fois lorsque j'ai visité l'hôtel et quand nous avons signé l'acte de vente chez le notaire.

— Quel effet vous a-t-il produit ?

— J'ai eu l'impression que c'était un brave homme, pas très bien portant, qui voulait profiter de ses dernières années.

— Vous a-t-il dit pourquoi il vendait ?

— Justement : à cause de sa santé.

— Vous avez connu Mme Renard ?

— La victime de cette nuit ?

— Yes.

— Je l'ai vue en même temps que Fouassa. J'ai cru comprendre qu'elle était un peu plus que sa caissière...

Il rit jaune comme sur les réclames pour les laxatifs.

— Vous avez une idée sur ce meurtre ? questionné-je avec une certaine brutalité.

Il est effaré.

— Moi !!!

— Je disais ça en l'air, le calmé-je. Maintenant, passons à un autre genre d'exercice. Avez-vous conservé une partie du personnel en fonction au moment de la vente ?

— Bien sûr. J'ai encore Firmin, le valet de chambre et Blanche, la lingère.

— J'aimerais bavarder avec Firmin, possible ?

— Ben voyons. Tout de suite ?

— Tout de suite !

— Il est en train de faire les chambres du deuxième, je vais l'appeler, annonce à regret le taulier.

Je sens que ça lui fend le cœur, cette récréation accordée à son larbin.

— Ne le dérangez pas, m'empressé-je, je monte lui parler là-haut.

Ayant dit, je fonce dans l'escalier de bois aux marches recouvertes d'une moquette rouge.

Je trouve le gars Firmin au 69. Il est appuyé sur son plumeau et il regarde les ébats de deux mouches occupées à se reproduire. C'est un grand type, aussi long que le général Glotemuche, avec un nez à deux places, une bouille revue et corrigée à Hiroshima, les cheveux gris, longs et gras, et un regard fait avec deux coquilles de noix évidées. Pour pouvoir le mater dans les yeux, faut cracher dans les trous.

— C'est vous, Firmin ? je demande, certain à l'avance de sa réponse affirmative.

Elle l'est.

Je lui déballe ma carte. Il passe le doigt dessus comme pour s'assurer qu'elle n'est pas imprimée en braille, puis me la rend honnêtement en m'affirmant que ma photo n'est pas très ressemblante.

— Vous avez vu ce qui est arrivé cette nuit à la mère Renard ? j'attaque, bille en tronche.

Il a un soupir pareil au décollage d'un avion à réaction.

— C'est pas moi qui la pleurerai, affirme le décapeur de bidets.

Voilà qui en dit long comme le faux col d'une girafe sur le caractère de la défunte moustachue.

— Vraiment ?

— Une peau de vache pareille !

Voilà au moins un larbin que la police n'intimide pas et qui n'a pas peur de prendre ses responsabilités.

— Elle vous faisait tartir ?

— Et un peu plus. Cette g...-là. Je l'ai vue rentrer dans la maison. Comme caissière. Au début elle était tout miel. Elle m'appelait monsieur Firmin gros comme ses cuisses. C'était l'œil de velours avec tout le monde, surtout avec le patron. Un jour, le père Fouassa se l'est payée dans la lingerie. Il croyait que ça allait passer inaperçu, mais tout le personnel était dans le couloir, plié en deux. Le cinéma porno, quoi ! Elle lui jouait le grand jeu. Il a dû se prendre pour Casanova. Et pourtant, j'sais pas si vous connaissez le spécimen, mais c'est pas Valentino...

Il hausse les épaules.

— À dater de cet instant, la vieille morue à changé du tout au tout. Je suis devenu « ce fainéant de Firmin » !

Nouveau soupir, aussi considérable que le premier. Il s'assied sur le lit et époussette ses souliers.

— Aussi, poursuit le retourneur de matelas, quand le vieux a vendu on a poussé un soupir de soulagement.

Il en pousse un troisième. Si les autres ont exhalé le même, les gars du quartier ont dû croire que le mistral venait faire une virée à Paris avec son pote le sirocco.

— Mon cher Firmin, dis-je, j'aimerais avoir des tuyaux à propos d'un suicide qui se produisit dans cet hôtel l'an dernier.

Il acquiesce.

— Vous voulez parler de ce Simmon qui s'est emprisonné au cyanure ?

— Exactement. Vous étiez de service ici lorsque la chose s'est produite ?

— Bien sûr...

— Vous pouvez me raconter ?

Il sort un mégot de la poche kangourou de son tablier, regarde vers le couloir pour s'assurer que Jules Aigime ne drague pas dans le secteur, et accepte la flamme de mon briquet.

— Vous savez, y a pas grand-chose à dire. Ce type-là était descendu chez nous un matin. Il est sorti pour déjeuner et l'après-midi il est revenu tout guilleret. Je faisais les cache-pots de cuivre du couloir... Il m'est passé à côté en chantonnant. Si je me doutais que ce bonhomme allait en finir ! Ah ! je vous jure...

J'ai en moi la cristalline sonnerie qui me signale les trucs captivants.

— Et après, mon enfant ? susurré-je d'un ton engageant de confesseur recueillant les délicats péchés d'une jolie dame polissonne.

— Au bout d'un moment qu'il a été dans sa chambre, Marthe, la femme de chambre, est montée lui dire qu'on l'appelait au téléphone. Il n'a pas répondu. C'était fermé du dedans. Mme Renard s'est inquiétée et a prévenu la police...

Je note en passant que la déclaration du larbinoskoff est fidèle au récit du diététique Béro.

— Les bourres...

Il se reprend :

— Les flics sont arrivés. Ils ont enfoncé la porte, et on a retrouvé Simmon mort sur son matelas. Voilà toute l'affaire.

Il entend un pas dans l'escadrin et se dépêche de retirer sa cigarette de ses muqueuses. Mais ça n'est qu'un client.

— J'aimerais voir la piaule en question, possible ?

— Pourquoi pas ! dit le gars.

Cézigue, du moment qu'il a l'occase de se mettre en veilleuse côté plumeau, il est partant pour les conférences de presse avec projections.

Il me guide à travers les couloirs, s'arrête devant une porte, sort son passe et ouvre. La pièce n'est pas vide. On peut même dire qu'elle est occupée par des gens occupés. Y a une dame qui gigote coincée entre un matelas et un monsieur. Elle arrive pas à se dégager. Elle crie comme un putois des trucs qui feraient dérailler un fourgon de queue. Son partenaire, qui a posé son sonotone sur la table de nuit, ne les entend pas plus qu'il

n'entend notre arrivée et reste à l'établi. Firmin, mon mentor, entre sans s'émouvoir. Il en a vu d'autres depuis trente ans qu'il change les draps de l'Humanité.

— Voyez, fait-il, c'était ici.

Je regarde la piaule. Le lavabo est fixé au mur. Il n'y a même pas de paravent. La fenêtre donne sur le boulevard et le lit est haut sur pattes. Bref, il est évident que personne ne peut se dissimuler dans cette belle petite pièce. Conclusion, Simmon s'est bel et bien suicidé. Marrant que, tout à coup, j'oublie la mort singulière de Mme Renard, les envois de millions au père Fouassa et tout, pour m'intéresser à cette affaire vieille d'un an.

Sur le plumard, la dame recommande l'accélération. Le monsieur est d'accord, mais le sommier proteste que c'est de la démenche et affirme qu'il va déclarer forfait. Nous ressortons pudiquement, sans que ni l'un ni l'autre des partenaires n'ait eu conscience de notre rapide visite.

— Cher Firmin, fais-je alors, vous allez rappeler vos souvenirs dans le cas où ceux-ci seraient partis en permission. J'ai d'importantes questions à vous poser...

— À vos ordres, mon commissaire !

— Ce qui a fait découvrir le suicide, c'est un appel téléphonique en somme ?

— On l'aurait découvert quand même, objecte le champion du plumeau catégorie poids... plume.

— Certes, mais pas aussi vite. Voyons, que pouvez-vous me dire de cette communication ?

— Rien ! affirme Firmin, catégoriquement. C'est pas moi qui l'ai prise.

— Mme Renard aurait paraît-il répondu que son client était absent. Le correspondant a dû rappeler un peu plus tard, je suppose ?

— Oui. Et c'est moi qui l'ai eu cette fois, assure Firmin.

Brave Firmin ! Cher Firmin ! Merveilleux Firmin !

— Voilà, voilà ce que je voulais savoir ! exulté-je. C'était un homme ou une femme ?

— Une femme.

— Qu'a-t-elle dit ?

— Ben, elle a redemandé après Simmon.

- Et qu'avez-vous répondu ?
- La vérité : que Simmon s'était suicidé.
- Alors ?

— Elle a paru incrédule. Puis comme j'affirmais que c'était vrai, elle a raccroché sans ajouter un mot.

M'est avis qu'il m'a fait une fausse joie, ce diable de Firmin ! Ce sacré Firmin ! Cet ahuri de Firmin ! Plutôt maigrelet le tuyau, non ? Un silence ouaté succède à la déclaration.

- Et cette dame n'a plus jamais téléphoné ?

— Non, mais elle est venue !

— Que ne le disiez-vous, adorable Firmin ! Miraculeux Firmin ! Captivant Firmin ! Et quand est-elle venue ?

Il écrase son minuscule mégot. Je lui propose une cigarette toute neuve, emballée dans du papier blanc. Il l'accepte, il dit merci, je la lui allume, il la tête, j'éteins mon briquet.

— Je ne voudrais pas vous induire en erreur, fait-il précautionneusement. Quand je vous dis que la dame est venue, c'est une impression. Au téléphone, la personne qui m'a parlé avait un accent étranger. Très vague, mais j'ai l'oreille, vous pensez, avec tous les touristes qui défilent ici. Or, sur le soir, une belle personne est arrivée. Manteau de fourrure, sac de croco et tout... Pas de bagages. C'est ce qui m'a fait tiquer. Elle a demandé à parier au patron. Justement M. Fouassa était là. Ils se sont enfermés dans le bureau. Ensuite ils sont montés à la chambre. On venait d'embarquer le corps à la morgue. Puis la dame est repartie. À peine elle a eu tourné les talons, le père Fouassa a appelé sa morue, et ils ont eu un entretien qui n'en finissait pas...

Alors là je peux pas résister. Je prélève mille balles sur mes fonds secrets et je les catapulte dans la poche de l'intéressant Firmin, du précieux Firmin, du providentiel Firmin.

Il se défend :

— Mais non, mon commissaire. Vous avez bien besoin de ce que vous gagnez ! Je sais bien que vous faites un métier à la con et qu'il est plutôt mal payé...

— J'ai une grosse fortune impersonnelle qui me vient du Père Noël, assuré-je pour calmer ses valeureux scrupules.

Il masturbe du chef.

— Je vois, fait-il sombrement. Des revenus occultes, hein !
S'il continue, lui va avoir un pied occulte.

Félicie, ma brave femme de mère, dit toujours : « Faites du bien à un vilain et il vous fait dans la main. » Elle a des proverbes commak plein sa conversation.

— Firmin, décrivez-moi la dame élégante.

Il lisse ses cheveux tristes en fermant à demi les yeux. Recueilli, qu'il est, Firmin. On dirait qu'il veut battre de vitesse une machine à calculer.

— Elle était grande, mince, extrêmement bien faite. Elle avait une trentaine d'années à peine. Très brune. Des yeux bleu clair. Le teint bistre. Elle portait un drôle de bijou autour du cou. Ça représentait une petite main en or. Pas une main de Fatma : une vraie main modèle réduit. Cette main tenait une pierre précieuse. Je pense qu'il s'agissait d'un rubis. Son accent ressemblait un peu à l'accent espagnol, mais ça n'était pas l'accent espagnol. Elle avait une toute petite cicatrice à la mâchoire, du côté gauche, me semble-t-il. Une cicatrice à peine plus grosse qu'un grain de café. Je dis un grain de café parce que ça avait cette forme-là.

Il se tait, réfléchit, secoue sa portion d'intelligence et soupire :

— C'est tout.

— Confidentiellement, mon vieux, fais-je en lui administrant la bourrade grand siècle, vous devriez entrer dans la poule. Vous avez un appareil photographique avec cellule incorporée à la place du cerveau.

— Oui, reconnaît l'estimable Firmin ! l'infailible Firmin ! le minutieux Firmin ! je possède une mémoire extrêmement fidèle... Mémoire visuelle, mémoire auditive, mémoire olfactive, mémoire tactile, et je dirais mieux encore mémoire gustative.

En plein délire, qu'il vagabonde. C'est l'inconvénient. Dès que vous faites un compliment à un minable, le voilà qui se vide pour vous montrer la qualité de son matériel.

Je lui dis un gros bravo et je le descends en flammes au beau mitan de son lyrisme :

— Vous n'avez plus jamais revu cette aimable personne par la suite ?

— Plus jamais !
— Et personne d'autre n'est venu à propos de ce décès ?
— Personne, sauf bien entendu les poulets... Je veux dire les flics ! Yen avait un, entre autres, sauf le respect que je vous dois, pas piqué des vers ! Un gros, qui ressemblait à une poubelle un lendemain de réveillon. Si je vous disais qu'il m'a mangé mon casse-croûte, là sous mes yeux, et presque sans m'avoir demandé la permission !

À cette description imagée je reconnais le vaillant Béro.

— Dans la police, continue le videur-de-récipients-sanitaires, tout le monde n'a pas votre éducation et votre prestance !

S'il espère se faire voter un nouveau crédit de mille balles c'est raté, San-Antonio étant imperméable à la flatterie.

Je quitte l'Hôtel du Danube et du Calvados Réunis avec le réconfortant sentiment d'avoir fait quelque chose d'utile, de noble et de grand.

CHAPITRE V

Un spectacle en Pinaurama-couleurs m'attend au burlingue.

Le Déchet est assis dans mon propre fauteuil et pleure sur sa moustache brûlée par les mégots fumés économiquement. Aujourd'hui il porte un costume en soie tout ce qu'il y a de sauvage, tellement sauvage qu'on n'ose l'approcher. Gris perle ! Avec des points noirs. La cravate tricotée est belle. Les souliers de daim ne manquent pas d'allure et la chemise pervenche rajeunit mon vieux camarade d'une bonne dizaine de jours.

— Pourquoi chiales-tu, Vieillard ? demandé-je en m'approchant de son émotion.

Il torche ses yeux tristes d'un revers de main.

— C'est de revenir ici, de me retrouver dans ce burlingue... Le passé me saute à la gorge, San-A., tu comprends ?

Il se racle le gosier.

— J'ai reçu naguère le bulletin des anciens inspecteurs principaux retraités, et j'y ai lu que si j'avais fait six mois de plus, ma retraite serait plus importante de huit nouveaux francs zéro quinze par trimestre. C'est appréciable, non ?

— Si j'en crois ton élégance, c'est là une somme insignifiante pour toi désormais.

Il secoue la tête.

— Oui, mais une retraite, c'est sûr, tu comprends ? C'est à vie ! Ai-je bien le droit de me priver de ce supplément de revenus ?

— Qu'entends-tu par là, ma vieille Relique ?

— Ben voilà. Je me suis dis que si je parvenais à me faire réintégrer dans les cadres, je ferais les six mois nécessaires pour l'obtention de cette augmentation de retraite. Je passerais dès lors dans une catégorie supérieure et...

Je lui enfonce son bitos d'un coup de main.

— Bref, tu veux revenir ici ?

— Oui, voilà, fait-il simplement en repleurant. L'argent c'est bien, mais y a pas que ça dans la vie. Ton cousin Hector qui se défend comme un lion tiendrait l'agence avec Mme Pinaud.

— Mais, le café de ta femme ?

— On le vendrait. Mme Pinaud resterait au bureau de l'agence. Ça nous ferait l'économie d'une secrétaire. Elle ne sait pas taper à la machine mais elle tricote aussi bien que n'importe quelle dactylo...

« Dis, San-A., tu pourrais pas en toucher deux mots au Vieux ?

Comme je m'apprête à répondre, mon tubophone intérieur carillonne. Croyez-moi, ou allez-vous faire ramoner les voies respiratoires inférieures par les Hellènes, mais c'est précisément the big boss qui réclame son San-Antonio bien-aimé.

— Attends-moi là, nous avons à causer, dis-je au Pinaud. Je grimpe voir le Tondu.

*

* *

L'homme à la colline déboisée me toise depuis son bureau sinistre. Il a l'air cordial du monsieur dont vous avez étranglé la femme, violé la fille, cabossé la voiture, dérobé la fortune et à qui vous avez laissé sa belle-mère. Six journaux sont étalés devant lui. Il pianote leurs premières pages avec énervement.

— Eh bien ! San-Antonio ! s'exclame le Dévasté-du-Dessus. J'en apprends de belles. Que signifie ? On tue les gens auxquels vous rendez visite, maintenant ?

— Je me proposais de vous en parler, monsieur le directeur.

— Vous vous proposiez ! tonne-t-il, comme un tonton étonnant recevant de Thonon un tonnage de thon (à l'huile)⁸.

— Si vous voulez bien m'écouter, coupé-je si sèchement qu'il faudrait le mouiller si on voulait le repasser.

Il va pour exploser, mais la mèche s'éteint en route.

8. C'est bête, mais j'aime.

— Eh bien ! je vous écoute, San-Antonio !

En termes mesurés je lui narre tout ce qui précède. Il m'écoute sans écarter un seul instant les sourcils qui lui tiennent lieu de coiffure. De temps à autre il les lisse d'un doigt agacé. Lorsque j'ai achevé, il abat son poing sur les journaux.

— Quelle sotte idée a eue Pinaud d'ouvrir une agence !

— À ce propos, patron, il sollicite sa réintégration.

Le Vieux réprime un éclair de triomphe.

— Vraiment !

— Il pleure. Il a la nostalgie de la maison. Il n'aspire plus qu'à retravailler sous votre haute autorité.

Rien ne peut flatter davantage le patron.

— Nous verrons. J'étudierai sa requête dès que cette affaire sera réglée. Car vous allez la régler séance tenante, San-Antonio. Je n'aime pas qu'on tue les gens au nez et à la barbe de mes collaborateurs.

— Je m'y colle illico, patron. Je n'attendais que votre feu vert.

Dans la vie, les gars, faut toujours assurer son ventral avant de sauter. Maintenant que je marne pour le boss, je suis bien décidé à employer les grands moyens. Avant de rejoindre le futur réintégré, je passe au labo voir le rouquin. Il marne à une longue table de faïence. Il a un formidable microscope à pancréas multiple devant lui. Les papiers d'emballage sont étalés autour de l'appareil. Quatre petites fioles à goulot évanescents se trouvent à portée de sa main. L'une contient vraisemblablement du péninsulaire convergent : l'autre du magmatique préhensif (ça se reconnaît à la couleur) ; la troisième du fréquentatif frisé et la quatrième du bractéal filiforme (mais je peux me tromper).

— Du nouveau ? m'enquiers-je sans le moindre espoir.

Il arrache son z'œil de l'alvéole en sifflant justement cet hymne fameux des salles de garde : *Nous sommes unis par l'alvéole*. Il a l'air tout joyce, ce qui est de bon augure.

— Oui, monsieur le commissaire, du nouveau !

Il prend son temps. Sa chevelure nimbée de soleil ressemble à un feu de broussailles.

— Ces sept emballages ont été tamponnés en même temps.
— Qu’entendez-vous par là, vieux ?
— Je veux dire que l’adresse composée au moyen de caractères de caoutchouc a été imprimée sept fois de suite.

Je me gratte le crâne en considérant les adresses.

— Écoutez, Magnin, fais-je, ou vous êtes Sherlock, ou vous êtes le diable. Comment diantre pouvez-vous affirmer une chose pareille !

— Il suffit d’examiner soigneusement chaque adresse au microscope et de les confronter ! La personne qui a fait ces envois a préparé les emballages à l’avance. C’est tellement vrai que trois papiers s’ajustent entre eux pour ne composer qu’une seule grande feuille... Voyez...

J’en conviens. Les trois papelards en question concordent bord à bord.

— Mais passons, continue le Rouillé, l’expéditeur avait donc ses emballages prêts. Il a encre son tampon et a composté trois fois avant de l’encre de nouveau. Regardez, l’intensité des encrages est décroissante. Un indice en outre corrobore mes dires : il y avait un petit poil de pinceau sur le tampon encreur, provenant de l’appareil à réencre. Le poil a adhéré au cachet. Voyez, par trois fois il a laissé sa trace sur le premier S de Fouassa. Puis l’expéditeur a rechargé les caractères de son cachet. Ce faisant, le poil a dévié et il s’est mis en travers de l’S, mordant un peu sur le suivant. Trois fois encore on retrouve son empreinte au même endroit. La septième fois, il a disparu. Sans doute est-il à nouveau resté collé au tampon quand, pour la troisième fois, notre homme a puisé de l’encre.

— Ce septième paquet a peut-être été imprimé plus tard ? suggéré-je.

— Je ne pense pas, sourit Magnin, car il fait partie des trois coupés dans la même feuille de papier.

Je lui tapote l’épaule. En v’là un qui n’a pas un grain de courge à la place du cerveau. Je voudrais pas entreprendre avec sa pomme le jeu des sept erreurs, ce serait risquer le K.-O. bêtement.

— Eh bien ! mon brave petit camarade, lui dis-je, voilà de la belle ouvrage ! Vous ne volez pas l'argent de l'État, vous au moins.

S'il n'était pas déjà incandescent, il en rougirait d'émotion.

— Ce n'est pas tout, dit-il.

— Auriez-vous découvert encore autre chose ?

— Oui, monsieur le commissaire. Je suis à peu près certain qu'aucun de ces papiers n'a servi à emballer deux millions de francs en coupures de dix mille.

— Racontez...

— Je suis allé à ma banque. J'ai fait constituer une liasse de deux millions d'anciens francs, et j'ai mesuré minutieusement le volume ainsi obtenu. Ensuite, grâce aux pliures des papiers, j'ai recomposé les paquets tels qu'ils furent expédiés. Ça ne concorde pas exactement. L'expéditeur a surestimé l'épaisseur de deux millions.

— Peut-être avait-il enveloppé le fric dans plusieurs papiers ?

— En ce cas c'est la surface qui ne correspondrait plus ! Or elle correspond. Votre gars, monsieur le commissaire, a mis un billet de dix sur son papier pour en délimiter la surface. L'ayant obtenue, il a établi l'épaisseur au jugé... et il s'est trompé.

Nouvelle bourrade enthousiaste dans le dossard de mon petit camarade.

— Je n'aurai qu'un seul mot pour exprimer mon admiration, Magnin : bravo !

Je le quitte pour retrouver l'ineffable.

En entrant dans mon bureau, je suis surpris par un bruit d'aspirateur. On dirait qu'on a branché un Electrolux équipé pour le 220 volts dans une prise de 110. Ça ronronne mou, quoi ! Explication : Pinaud dort. Je l'éveille délicatement en lui chatouillant les trous de nez avec le bout de sa cravate. Il sursaute.

— Déjà Rambouillet ! dit-il.

— Presque, fais-je.

Il astique son regard chassieux et bavoche.

— Je rêvais que j'étais dans le train. Si on allait manger ?

— Tu aimes le veau ?

— Oui.

- Tu aimes le cresson ?
- Beaucoup.
- Alors filons à Vaucresson, décidé-je.
- Qu’entends-tu par là ?
- Que je vais alpagner le père Fouassa, aussi vrai qu’il y a cent centilitres de liquide dans un litre de vin !
- Mais pou pou, mais pourquoi ? bête Zébu.
- Parce que ce vieux rigolo devait être armateur plutôt qu’hôtelier, du moins si j’en juge à la façon dont il nous a menés en bateau toi et moi.

CHAPITRE VI

— Tu roules trop vite, affirme Pinaud. C'est pas que je craigne la vitesse, mais je me dis qu'il y a rien de plus bête dans la vie qu'un pneu éclaté.

Pour calmer ses angoisses, j'appuie un peu plus sur le champignon, icelui commence à devenir vénéneux car l'aiguille du compteur avoisine le cent septante (c'est un compteur suisse). Du coup, l'Anxieux se raidit comme une forme à chaussure dans l'exercice de ses fonctions. Il attache la partie supérieure de son râtelier à la partie inférieure pour s'empêcher de claquer des chailles.

En moins de temps qu'il n'en faut à un confiseur pour pondre un œuf de Pâques nous sommes à Vaucresson, devant la gente demeure du pauvre Fouassa.

The lourde is open et un monstrueux saint-bernard est en train de compisser un massif d'anakarina à fleurs intermittentes. L'animal me fait tiquer. Rien ne ressemble plus à un saint-bernard qu'un autre saint-bernard, à condition qu'on ne l'ait pas peint au minium, pourtant je crois reconnaître celui de Bérurier.

Je fais « mff mff » au dog et le bestiau s'approche d'un air maussade. Il hume nos bas de pantalon et choisit celui de la Guenille pour achever de se soulager. C'est pas au collier qu'on reconnaît le toutou à Béro, c'est à sa vessie. Il doit avoir une citerne à mazout (d'autres ont un poil à leur zoute) à la place des rognons.

Nous remontons l'allée cavalièrement tous les trois. Moi en fredonnant, Pinuche en protestant, et le saint-bernard sur trois pattes car il réussit l'exploit peu commun d'arroser en marchant.

Nous entrons sans frapper. À quoi cela servirait-il, grand Dieu ! Le tohu est bohu à ne plus en pouvoir. La voix de Bérurier emplît de son noble fracas toute la demeure. Elle accapare les ondes, mobilise les échos, martyrise les tympanes, fait exploser les sonotones et tressaillir les sourds, fêle les vitres et libère les chasses d'eau dans les ouatères.

Je me bouche les oreilles pour mieux entendre, car, sans filtre, ce tonnerre paroxysmique est inaudible, incolore, sans saveur et invisible à l'œil nu.

— Je te promets que tu vas l'ouvrir grand comme les arènes de Nîmes, mon pote ! Je voudrais que tu susses une chose ; quand l'inspecteur principal Alexandre-Benoît Bérurier se dérange, c'est pas pour compter combien qu'y a de grammes de pommes de terre dans un kilo de patates, t'entends, derrière de rat ? À l'heure que je te cause je devrais z'être au lit à soigner mon anémie. Tel que tu me contemples, j'ai les globules rouges qui battent de l'aile, pourtant y m'en reste assez suffisamment pour t'arracher la pomme d'Adam et te la faire bouffer sans sucre. Me fisse-je bien comprendre ?

— Ne me molestez pas, supplie la voix évanescence du père Fouassa.

— T'as des varices que t'as peur pour tes mollets ? rigole le Gros.

Je file un regard scrutateur à Pinaud. Sa stupeur n'a d'égale que la mienne. Par quel miracle le Gros Béru que j'ai laissé quelques heures auparavant à loilpé dans son lit se trouve-t-il ici ?

Fouassa bégaie :

— Si vous me touchez, je porterai plainte ! Je suis malade !

— Si je te touche, t'auras plus la force de porter quoi que ça soye, même pas une plainte, hé ! concombre ! Je peux déjà t'annoncer que ta dernière molaire va faire naufrage ! Et tes étiquettes, pour les recoller faudra une drôle de Seccotine, je te le dis. Quant à ce qui concerne ton renifleur, c'est pas la chirurgie hystérique qui pourra y redonner de l'apparence. Tu veux que je te dise à quoi qu'il ressemblera ? Tu le veux ? À une tomate mûre que moi, Bérurier, je me serais z'assis dessus. Textuel !

Pinaud me tire par le bras, mais je lui fais signe de la boucler. Mon usine à distiller Bergson fonctionne comme une aciérie en temps de guerre. Je continue à me poser des questions à propos de la conduite de Bérurier et je continue à ne pas leur trouver de réponses.

Je connais bien mon Gros Béru. S'il fait ce numéro de terreur, c'est qu'il a découvert brusquement quelque chose d'important à propos de Fouassa. Quoi ? *That is the question*, comme disent les Espagnols quand ils parlent couramment l'allemand. La suite nous l'indiquera peut-être. En attendant, le mieux est de ne pas se manifester. Le saint-bernard arrose toujours le futsal impec de Pinuche. Ça fait déjà deux minutes trente que ça dure. Mon aimable ami a beau danser d'un pied sur l'autre, il n'arrive pas à se soustraire au jet impétueux de l'animal.

Le duo Béru-Fouassa continue. On se croirait à l'opéra de Chicago.

— Mais je n'ai rien fait, larmoie de plus belle le rentier.

— D'ac, t'as rien fait, concède brusquement le Gravos. Alors je vais aller dire à mes supérieurs rachitiques ce que t'as pas fait. Et je leur fournirai la preuve de ce que t'as pas fait, vieille noisette creuse !

— Mais, mais, bête Fouassa.

— Laisse ta mémé tranquille, brame Béru⁹. Et essaie plutôt de piger ce qui se passe, mon pote !

Sa Majesté le Monstrueux prend son temps, son souffle et son courage à deux mains. Puis il baisse la voix pour susurrer, si bas que je n'ai plus besoin de me boucher les oreilles pour entendre :

— C'te nuit, Pépère, je suis venu avec le commissaire San-Antonio et Pinaud. Ils m'avaient laissé dans la bagnole dehors. Mais moi, j'ai pas le genre sédimentaire : faut que je remue. Pour me dégourdir les cannes j'ai marché en bordure de la grille. Et j'ai tout vu, t'entends, Espoir-de-bourreau ? TOUT !!!

Re-silence. Je n'ai pas besoin d'assister à la scène pour voir la frime de Fouassa. À l'oreille je me l'imagine. Y a confusion

9. Et vous, aimez-vous bramer ?

des sens parfois. L'ouïe sert à voir, le nez à entendre, la vue à goûter, les doigts à sentir et les muqueuses à tâter.

Pinuche approche sa moustache en poils de noix de coco de mon éventail à libellule et chuchote :

— Quel jeu joue-t-il ?

— Faut voir ! coupé-je.

C'est Fouassa qui raccroche les wagons en premier :

— Mais, qu'est-ce que vous avez vu ?

— Des choses qui passionneraient mes supérieurs que je te dis, crème d'anchois tournée !

J'entends un claquement suivi très immédiatement d'un cri. Si mon esprit de déduction fonctionne un peu mieux que la robinetterie d'un hôtel de passe, doit s'agir d'une mandale du Gros.

Encore un silence.

Et puis, la voix brisée de Fouassa :

— Mais qu'est-ce que vous attendez de moi ?

— Un morceau de gâteau, répond Bérurier.

J'en ai les trompes d'Eustache qui se mettent en berne.

— Comment voulez-vous...

— C'est pas comment qu'il faut dire, c'est « combien », mon pote.

La voix de l'Énorme a pris des inflexions canailles :

— Selon moi, mon silence vaut du blé, comprends, mec : si je me rappelle que je suis flic tu passes à la casserole, si je l'oublie tu te la coules douce. Ça mérite une botte, non ? Allons, aboule un paquet de pognon et on se quitte à l'amiable.

— C'est du chantage, balbutie Fouassa.

Une seconde giroflée à cinq feuilles lui fait éternuer une plainte.

— Soye poli, enjoint Bérurier. Alors tu carmes ? J'ai une femme à nourrir, moi, m'sieur Fouassa, et un chien, et puis une bonne ; sans parler de mes globules qu'ont besoin d'une révision complète. Et les médicaments, dis, Gérard, ça coûte chérot. Les pharmagos passent leur vie à décoller les étiquettes des prix pour en mettre des plus salées. Au jour d'aujourd'hui, si t'as le malheur de t'éloigner de l'aspirine, t'as le budget qui tombe en chute libre.

« Alors, tu annonces combien ?
 — Un million ? propose Fouassa.
 — Je te demande pas de quoi acheter des cigarettes ! Si tu veux pas causer sérieusement on va s'exprimer par gestes !
 — Trois ?
 — Disons cinq briques et topons là !
 — C'est beaucoup !
 — Pour ta pauv'peau, oui. Mais du moment que t'as que celle-là et que tu y tiens... Alors, O.K., tu me lâches l'auber ?
 — Puisqu'il le faut. Mais qui me prouve que vous ne reviendrez pas à la charge ? Qui me prouve que vous vous tairez ?
 J'attends des protestations de mon collaborateur félon, mais je n'obtiens qu'un énorme – que dis-je : un hénaurme – éclat de rire qui laisse l'autre baba.
 — Pauvre cloche, gronde Bérurier, tu as cru à mes salades ? J'ai l'air de becter de ce pain-là, dis ?
 — Mais, mais, recommence à bredouiller le rentier.
 — C'était un piège, déclare le fin Bérurier. J'étais pas là, c'te noye et j'ai donc rien vu. Mais je voulais obtenir un naveu.
 — Je n'ai rien avoué du tout ! proteste Fouassa, affolé.
 — Non, mais tu étais prêt à me cracher cinquante mille éneffs pour me faire taire.
 — C'est faux !
 — Proteste pas. Tu vois cette valise que j'ai sous le bras ? Y a un mégaphone dedans. J'ai enregistré tout not' bavardage et t'es plus marron que cent vingt kilos de marrons !
 Rire de Bérurier, suivi d'un cri de douleur du même Bérurier. Il est temps d'intervenir. Nous fonçons. Pinaud, le sahara-bernard et moi-même jusqu'au livinge. C'est pour y découvrir Bérurier affalé sur la moquette avec une plaie à la tête. Devant lui, le père Fouassa lève pour la seconde fois l'énorme paire de pincettes de fonte qu'il a cueillie contre la grille de la cheminée.
 — Posez votre pince à sucre, Fouassa ! hurlé-je en le braquant avec mon instrument de travail.
 Il a un cri de surprise effrayée et laisse retomber son bras.
 L'instant est aussi capital que Paris, Rome, Londres, Madrid, Moscou, Washington, Bucarest, Athènes, Berne, Mexico,

Canberra et Varsovie, c'est vous dire. Nous avons devant nous un père Fouassa qui ne ressemble plus du tout à l'aimable petit rentier frileux qui débarqua la veille dans mon bureau. Un rictus déforme son visage. Son regard lance des éclairs qui ne sont ni à la vanille ni au chocolat.

Mon Bérù dont la thèière est barbouillée de raisin se relève en se massant le cigare. Il fait catastrophe ferroviaire à grand rendement. Le mufle fouisseur, l'œil en bouchon de champagne, il fonce sur Fouassa, le débarrasse de sa paire de pincettes et se met à lui balanstiquer la rouste des grandes occases. Primo, le bourre-pif moldave avec extension du cartilage de conjugaison, deuxio la patate Parmentier, tro시오 le coup de boule caucasien avec moderato cantabile. Fouassa devient très rapidement une loque. Il achève par-un triple saut périlleux en arrière, sans appui, qui le propage à travers la pièce. Le rentier finit dans la cheminée. K.-O., comme un apprenti boxeur qui recevrait une locomotive dans la boîte à ragoût.

Je colmate le Gros. Il a des brèches dans la coquille. Pinuche les étanche avec un mouchoir qui servirait de pavillon noir à un bâtiment hébergeant une épidémie de peste.

— Par quel surprenant hasard te trouves-tu céans, Gros Homme ? m'enquiers-je lorsque notre bon Seigneur Bérù est réparé.

— Par l'hasard que toi, espèce d'espèce de ce que j'ose pas te traiter, tu m'as brouillé avec ma Berthe, rétorque-t-il.

— Je t'ai brouillé avec ton aimable cétacé à moustaches ?

— Faitement ! Tes vannes au sujet d'à propos de la souris dont tu as causé devant mon épouse, eh bien Berthe les a morflées argent content. J'ai z'eu beau lui jurer que tu charriais, elle a pas voulu me croire et elle m'a chassé de chez nous. En plein régime ! Tu te rends compte ? J'étais alité, j'ai eu beau parier, elle a rien voulu z'entendre. Elle m'a fait ma valoché, et elle m'a collé sur le palier avec mon sahara-bernard.

Comme preuve de ses dires, il ouvre sa valise qui était censée contenir un mégaphone et en extirpe : trois chaussettes trouées, deux calbars sans manches, un tricot de corps à grille, une chemise-noire-qui-fut-blanche, une chemise blanche-qui-fut-bleue, deux semelles de pantoufle, un manche de brosse à

dents, un rasoir à manche sans manche, un blaireau sans poils, un disque 78 tours plié en quatre et recelant *La Marseillaise*, paroles et musique de Rouget de Lisle, une feuille d'impôt de couleur rose, la photographie du père de Bérurier (Céleste Anatole de ses prénoms), un plan de Suresnes, un numéro de *La Petite Illustration* datant de 1919 et consacré au général Franchet d'Esperey, un mètre de charpentier auquel manquent vingt centimètres, l'horaire des trains de la ligne Lyon-Saint-Genix-sur-Guiers (ligne retirée de la circulation depuis une quinzaine d'années), un tube de mayonnaise vide, un soulier jaune, une cravate de smoking, le catalogue de la Manufacture Française d'Armes et Cycles de Saint-Étienne (vainqueur de la coupe de France 62), une recette de bœuf en daube, une corne à chaussures en Celluloïd véritable, un gant de boxe (main gauche), un thermomètre cassé, une pompe à bicyclette, un crayon-bille vide, un couteau Opinel ébréché, quatre molaires dans une boîte d'allumettes ; une boîte de sardines entamée, une extrémité de cervelas truffé, le portrait en couleur de Monseigneur Feltin, un autre du clown Pipo, un recueil des bonnes histoires de Roger Nicolas, une chanson d'Harold Nicholas, une bouteille de vin Nicolas, la page 1008 du *Bottin*, une clé à molette, une serviette nids-d'abeille (pleine de miel), un chapeau de gendarme confectionné avec le numéro du 30 février dernier du *Parisien Libéré*, un os à moelle sans moelle, la statuette en pied d'une femme-tronc, une carte postale représentant le monument aux morts de Savigny-sur-Orge, et une tirelire de plâtre qui représente un cochon rose dont on pourrait croire qu'il est le buste de Bérurier.

J'opine.

— Navré de t'avoir joué ce mauvais tour, gros. Mais pourquoi diantre es-tu venu ici ? Comptais-tu refaire ta vie avec l'honorable Fouassa ?

— C'est pas ça, explique le Mastar, mais tes sargasses à propos de mon enquête à son hôtel m'étaient z'allés à la gamberge. J'ai bien réfléchi et je m'ai rappelé d'un truc. Lors de ma visite chez sa pomme, quand c'est qu'il s'est pointé il fumait. Or, toi, tu m'as causé de cette histoire de la cigarette d'hier que c't'enviandé pouvait pas avoir fumaga biscotte son asthme.

— Il pouvait fort bien fumer il y a un an et avoir stoppé vu l'aggravation de sa maladie ? objecté-je, car j'aime bien jouer les avocats du diable le cas échéant.

— Tu vas laisser finir de causer le bonhomme, oui ! tonne Bérurier.

— Soit.

— Je m'amène donc avec ma valise et mon sarah-bernhardt, bien décidé d'avoir une conversation, je veux dire conversion, avec Fouassa. Je m'annonce : y était pas. J'attends un moment devant la grille, mais v'là qu'un chat traverse la rue et que mon caniche nain lui file le train. Le greffier fonce à travers les barreaux de la porte du jardin ? Mon cadoret. La porte qu'était pas fermée à clé s'ouvre. J'entre pour récupérer le toutou. Tu me suis, essence de commissaire ?

— Je te suis, mais garde tes distances, gros.

— Visse à visse d'un type qu'a brisé mon ménage, y a pas de distance à respecter ! affirme le Grivos.

Il continue :

— Je finis ma chasse à courre derrière la maison. J'alpague mon médor. Je vais pour ressortir. Et quand c'est que je me ramène sur le devant de la house, qu'est-ce que j'asperge ? C't'apôtre qui rentrait chez lui avec une cigarette dans le clappoir. Mon raisin ne fait qu'un tour. Je m'avance. À son regard espressif je réalise qu'il me reconnaît. Alors moi, ça se voit p't-être pas, mais quand je m'y mets je suis un vrai médiéval. Je me mets à lui bourrer la tasse comme quoi j'sus venu z'avec vous cette noye et que...

— Fais escale, Gros, j'ai entendu la suite !

Pinaud en est comme deux ronds de flanc blanc sur pneus « X ».

— Un client à moi que j'estimais beaucoup, bête le débris.

— T'as l'estime qui est déconnectée, voilà tout, tranché-je.

Je m'approche de la cheminée où le père Fouassa est en train de reprendre doucement ses esprits.

— Alors, Gérard, fais-je, on pourrait peut-être bavarder ?

— Cet homme a menti ! trépigne le rentier. Je ne sais rien de rien ! Tout est faux, archifaux !

— Alors vous frappez un inspecteur principal à coup de tisonnier parce que sa physionomie ne vous revient pas ?

Il bafouille je ne sais quoi d'inaudible.

— Et vous étiez disposé, poursuis-je, à lui verser la coquette somme de cinq unités pour prix de son silence ?

— Non !

— Nous avons entendu, M. Pinaud et moi-même. Un enregistrement au magnétophone n'aurait eu aucune valeur légale, par contre trois témoignages dont deux de flics assermentés, c'est du cousu main !

Pinaud me tire par la manche.

— Tu pourrais aussi bien dire trois flics assermentés, balbutie-t-il, puisque ma réintégration...

Je l'écarte du geste pour me consacrer au père Fouassa.

— Je vais vous dire la vérité, mon vieux, poursuis-je. Hier soir, au moment où nous avons sonné, vous regardiez la télé en compagnie de votre souris. Vous fumiez. Vous avez regardé en direction de la grille, vous nous avez reconnus et vous êtes monté dare-dare dans votre chambre car vous étiez censé être en crise...

— Mais !

Un ramponneau à injection directe, tiré par Béro, le fait taire.

— Votre souris qui était au parfum de-vos combines a eu les jetons et vous, vous avez eu peur qu'elle s'allonge. Elle est montée vous chercher. Vous lui avez alors conseillé de filer. Vous l'avez accompagnée jusqu'au jardin et là, vous l'avez assassinée.

— Non !

— Si ! Mais auparavant vous aviez ouvert votre coffre et dispersé quelques billets de banque dans la maison et dans le jardin. La raison de cette mise en scène, je crois la deviner : vous n'avez jamais reçu ces fameux millions, Fouassa, jamais !

« Vous avez voulu nous faire croire que la mère Renard, assistée d'un complice, se faisait la malle avec le magot, que ledit complice l'avait butée afin de sucrer la totalité du paxon.

« Votre forfait accompli, vous êtes entré au salon, où à notre tour nous regardions la télé et vous avez réussi à nous faire avaler vos bobards !

— Je jure que non ! crie Fouassa. Voyons, monsieur le commissaire, réfléchissez ! Pourquoi serais-je allé consulter un détective privé si je n'avais pas effectivement reçu ces millions ? Pourquoi aurais-je confié ensuite l'affaire à la police officielle, en l'occurrence à vous ?

Je souris.

— C'est justement la question que je m'apprêtais à vous poser, mon bon monsieur. Et c'est à cette question que vous allez répondre.

Il se fait un grand silence.

— M'sieur le commissaire t'a causé, objecte Bérurier en lui décochant un coup de savate japonaise dans les estampes. Réponds, sinon je te fais passer par le trou de l'évier.

Mais l'ancien hôtelier paraît n'avoir pas entendu l'exhortation. Les yeux béants, il fixe quelque chose qui se trouve derrière nous. Je me retourne, et j'aperçois trois messieurs dont deux tiennent une mitraillette dans les pattes. L'un des mitrailleurs est asiatique : teint cuivre, regard en code. L'autre appartient à l'espèce gorille, nez camard (à l'orange), poils aux oreilles. Le troisième par contre est un ravissant jeune homme blond, frêle comme de la porcelaine de Sèvres-Babylone, nippé à la scène comme à la ville par Ted Lapsus et qui ne se parfume pas au sirop d'étable. Il a la mâchoire carrée, la peau légèrement rosée, le regard d'un bleu suave et il sourit gentiment. Il n'a pas plus de 25 ans.

— Veuillez tous lever les bras ! ordonne-t-il d'une voix très douce fleurie d'un accent étranger qui peut être d'Europe centrale.

Et comme nous hésitons un chouïa, il ajoute :

— Je vous prie de considérer que les mitraillettes de ces messieurs sont munies de silencieux. En quelques secondes, vous pouvez être morts tous les quatre sans que les voisins immédiats en soient le moins du monde importunés.

Nous nous empressons d'attraper les nuages.

— Dis, Béru, bougonné-je, ton saint-bernard, comme chien de garde, c'est pas la qualité molosse. T'es sûr qu'il ne s'agit pas d'un chat angora qui aurait trop grandi ?

Le Gros n'a pas la faculté de me répondre par l'une de ces saillies dont, comme les taureaux, il est familier. Le beau jeune homme blond s'est approché de lui. Il a sorti une espèce de revolver de sa poche. L'engin ressemblerait plutôt à une lampe à souder miniature. Mais il s'agit d'une lampe à dessouder car il presse une détente. Un jet vaporeux part dans les naseaux du Gros, lequel Gros part à dame. Je vais pour faire je ne sais pas quoi, mais quelque chose de désagréable au jeune homme. Alors c'est sur moi qu'il file une nouvelle giclée de son Fly-Tox. Je renifle un truc pas désagréable du tout. C'est acidulé, c'est frais, c'est champêtre. Je me vois brusquement sur les rives enchanteresses du lac de Côme au printemps, avec les macaroniers en fleurs. Un aimable clapotis emplit mes oreilles. J'ai presque envie de me marrer. Et puis je sens mon corps devenir bulle de savon. Et tout s'effrite autour de moi.

Je pars dans les vapes avec un ticket de première.

CHAPITRE VII

— Écoute, Berthounette, je te jure sur la vie d'Alfred, notre ami le coiffeur, donc par conséquent ton amant, que San-A. est une vraie pomme et qu'il a parlé de cette rouquine pour me faire renauder. Tu le connais, San-A. ? C'est pas le mauvais cheval. Seulement faut toujours qu'il se fende le parapluie au détritrus de quelqu'un. Si qu'on le prendrait z'au sérieux on serait z'assuré de devenir siphonné en moins de rien. T'entends, Berthe ? Ben réponds-moi, ma colombe. Nous deux, ça peut pas finir comme des coquilles de moules dans une poubelle ! On s'aime depuis trop longtemps. Souviens-z'en-toi, Berthounette, de cette époque où ce que t'étais quasiment pour ainsi dire jeune fille. Tu pesais à peine quatre-vingt-quinze kilos à c't'époque. T'avais la taille mannequin et tu chaussais du quarante-quatre seulement. Qu'est-ce que tu veux que je devinsse sans toi, ma Colombine ? Tu sais, les honneurs, la gloire, la montée en grade, c'est ballepeau à côté de l'amour. Sans tes caresses je dépéris, Berthounette. Je vais prendre la silhouette Philippe Clay, déjà avec mes globules qui chahutent... La douceur du foyer, Berthe, c'est la vie de l'homme.

Sanglots !

Je ne faisais qu'entendre. Je lève un store et j'aperçois.

C'est la cervelle de mon Bérus qui fait roue libre. Il délire.

Je constate alors que nous sommes tous quatre (mes collègues, Fouassa et moi) dans un cul-de-basse-fosse, enchaînés à des anneaux fixés dans une rébarbative muraille. Exactement comme jadis les forçats à bord du *La Martinière* !

Le Gros se tait pour pleurer peinard. Pinaud prend la relève.

Lui il fait des multiplications et il déclare que trois fois sept font vingt-deux, ce qui dénote de sa part certaines dispositions pour les mathématiques. Quant au scélérat Fouassa, il ne dit

rien, mais fixe ses chaînes avec déplaisir, tant il est vrai que là où il y a de la chaîne y a pas de plaisir.

En ce qui concerne le fils bien-aimé de Félicie, laquelle est mon unique mère comme je suis son unique fils, R.A.S. Je me sens normal. Pas la moindre migraine ! L'anesthésique du jeune type blond est une petite merveille. Faudra que je lui en commande une bonbonne avec robinet pour mes amis insomniaques.

— Hello, Fouassa ! fais-je, ce sont des amis à vous, les messieurs de tout à l'heure ?

Il ne répond que par un chétif haussement d'épaules.

— M'est avis, poursuis-je, que vous vous êtes collé dans un sacré pétrin, mon vieux.

Un silence aussi meuble que celui des Galeries Barbès s'étale majestueusement dans la cave, comme une couverture sur les jambes d'un paralytique.

Le Gros et Pinaud reviennent à nous, doucement, sans casse. Des minutes s'écoulent. On se met à les grouper par paquets de soixante pour en faire des heures. Lorsqu'on en a une botte de douze, on commence à se dire que nos surprenants kidnappeurs vont peut-être nous laisser mourir de faim. Cette perspective émeut le Gros. Il raconte son appétit et dit qu'il mangerait tout ce qu'il y a de volontiers : une choucroute (garnie ou pas), six andouillettes, une entrecôte marchand de vin, un plat de pâtes, un poulet rôti, un civet de lièvre (ou de lapin le cas échéant), un roquefort, une tarte à la fraise et quelques douzaines d'huîtres pour faire glisser le tout. Il se contenterait d'un vin unique, en l'occurrence du beaujolais.

Pinaud, lui, ne parle que de sa réintégration. Il se voit reprenant le collier, accédant au grade de commissaire, accomplissant des prouesses, écrivant ses mémoires – bien que la comtesse de Ségur (née Sophie Rostopchine 1799-1874) l'ait devancé dans ce domaine – et terminant sa vie dans un cercueil à grand spectacle devant lequel le ministre de l'Extérieur prononcerait un discours long comme la facture d'un garagiste.

Fouassa continue de se taire et le commissaire San-Antonio à se demander à quoi rime tout cela, et si on joue un film de Constantine ou *Le comte de Monte-Cristo*. Nous voilà enchaînés

comme dans n'importe quel château d'If de la Paramount. Seulement les murs sont construits en solide et les chaînes ne sont pas faites avec du coton à reprendre, moi je vous le dis. D'ailleurs Béro se plaint de ce que les siennes sont trop serrées.

— Y m'ont cassé quelque chose ! annonce-t-il en se massant la jambe.

— Quoi ? s'intéresse Pinaud qui, même dans les situations les plus dramatiques, compatit toujours aux misères de son prochain.

— Je crois que c'est l'orémus, pleurniche Béro.

— Le quoi ? demande la Guenille.

— L'orémus, c't'os, là au-dessous du genou. Y veux pas te vexer, Pinuche, mais t'as l'air moins calé que mes fesses en ce dont qui concerne l'esquelette humain.

— Tu t'y connais, toi ? s'étonne considérablement le vieux Fromage oublié.

— Espère ! N'oublie pas que je prépare l'examen pour passer commissaire. Y faut vachement se documenter, mon petit père ! La géographie, l'histoire, le calcul, la grand-mère, la natomie, tout, quoi. Question ossure j'en crains moins. Depuis la moelle pépinière jusqu'au fœtus, en passant par le métacarpe, la contrescarpe, l'utérus, etc., etc.

Impressionné par tant de savoir, le Démodé hoche sa tête apocalyptique.

— J'aurais pas cru, fait-il simplement.

— Ce qu'il y a de mignon chez vous, mes bons messieurs, fais-je abruptement (on me traite souvent d'abrupt) c'est que vous ne semblez point réaliser la situation. Vous discutez paisiblement comme si vous étiez dans le salon de la baronne.

— Quoi t'est-ce qu'on peut faire d'autre ? oppose l'Énorme. T'as vu ces chaînes ? C'est pas la taille gourmète pour première communiant, mon fils.

Il a raison. Force nous est donc d'attendre !

Et nous attendons donc.

Cette geôle est éclairée par une petite ampoule fixée au plaftard et protégée par une grille. La lumière qui en tombe creuse nos traits déjà tirés par l'anxiété et l'angoisse. Nous ressemblons à quatre statues de cire du musée des horreurs.

Pourquoi nous avoir enchaînés ainsi ? Pour se débarrasser de nous ? Il était tellement plus simple de nous abattre ! Vraiment je ne pige pas. L'estomac vide du Gros mugit comme une vache en train de vêler.

Je me dis que le temps travaille pour nous. Nos multiples disparitions vont attirer l'attention et mettre la Maison Viens-Poupoule en émoi. J'espère que le Vieux collera sur nos chaudes pistes ses plus fins limiers. Fouassa continue à ne pas moufter. Je mesure à quel point ce type nous a possédés. On le prenait pour un brave citoyen moins que moyen et c'était un rusé renard. Ou plutôt un loup ! Un loup déguisé en grand-mère ! C'est Pinuche qui a tenu brillamment le rôle du Chaperon Rouge et je me suis distingué dans celui de la tarte aux pommes. Quant à Béru, il a tenu avec son brio coutumier celui du pot de beurre ! Je médis ! Dans l'affaire, c'est lui qui a déployé le plus de perspicacité puisque aussi bien il est parvenu à confondre Fouassa.

Nous roupillons, épuisés par l'inertie. Peu à peu on commence à perdre la notion du temps. D'accord, nous avons nos montres, et nous les remontons, mais le cadran n'indique pas s'il fait jour ou nuit. C'est pourquoi, brusquement, une violente discussion éclate entre mes deux mandarins.

— Sept heures, dit Pinaud en consultant son horloge individuelle.

— Le soir tombe, poétise Béru. Les restaurants font la mise en place pour le dîner.

— Tu es fou, c'est sept heures du matin ! Le jour se lève.

Il se lève comme mon... et comme mes... décrète Bérurier. Ma pauvre Pinuchette, t'as vraiment le disjoncteur qui fait relâche !

Mais Pinaud me prend à témoin :

— Il est sept heures de quoi ? À ton avis, San-A. ?

— Je pencherais pour le soir, dis-je.

— Ah ! exulte le Gravos, qu'est-ce que j'annonçais à l'extérieur !

Et de rêvasser...

— Dans les wagons-restaurants le premier service commence. Sur le Paris-Nice il doit y avoir des champignons à

la grecque, du veau avec des épinards en branches, du fromage, et la bombe glacée SNCF vanille-pralinée. Croyez-moi si vous voudrez, mais quand je croque chez Cook, au moment où qu'on me sert la glace, y reste que du praliné et j'aime pas le praliné.

Il rêve un instant.

— Notez que je m'en farcirais bien une coupe Pompadour à l'heure que je vous cause.

Un temps.

— Dis voir, San-A., reprend l'obèse-en-cure, on est donc positivement sept heures du soir, banco ! Mais c'est sept heures du soir de demain ou d'après-demain ?

— Par rapport au moment de notre claustration ? m'enquiers-je.

— Oui.

— Eh bien, nous sommes sept heures du soir de demain, estimé-je.

Pinaud la ramène.

— Je persiste à croire que nous sommes sept heures du matin, mais sept heures du matin d'après-demain.

Du coup, Bérû en est ébranlé.

— C'est peut-être possible, admet l'Enflure. Je dirais même mieux : c'est peut-être vrai.

Nous en arrivons à ce point aigu de la discussion lorsque la porte s'ouvre enfin. Le jeune homme frêle qui nous vaporisa de si belle manière fait son entrée, toujours flanqué de ses deux sbires. Sans un mot, ces bons messieurs nous contournent afin de se tenir hors de notre zone d'influence et vont à Fouassa.

— Dites, cher ami, lancé-je au blondinet, est-ce que vous envisagez de m'accorder trois minutes d'entretien un de ces jours ?

— Un de ces jours en effet, dit-il sans s'émouvoir.

Tandis que nous échangeons ces brèves répliques, les deux autres ont ôté les chaînes de Fouassa. L'ankylose pèse durement dans les guibolles de l'ancien hôtelier qui ne peut se tenir sans aide sur ses cannes. Mais les assistants du jeune homme distingué le soutiennent. Le cortège gagne la sortie. J'espère apercevoir quelque chose par l'entrebâillement of the lourde,

mais ballepeau : il ne me découvre qu'un couloir aux pierres moussues.

— Y a un buffet au château ? demande Bérurier au jeune homme.

Pas de réponse. La porte claque lourdement, comme une porte de coffre.

— J'ai beau faire des hypothèses, déclare Sa Majesté, j'arrive pas à entraver où qu'ils veulent en venir. Tu trouves pas ça un peu fort de caoua, San-A. ? Avec ça qu'ils nous font le coup du mépris !

Très honnêtement, je commence à ne pas en mener plus large qu'une limande dans un carton à dessin. Ce micmac ne me dit rien qui vaille.

D'autant plus qu'une dizaine de minutes après le départ de Fouassa, nous percevons à travers des épaisseurs de murailles un long cri assez terrific. Un cri comme dans les films d'épouvante.

— Qu'est-ce que c'est ? bredouille Pinuchet qui s'était pris à somnoler.

Le cri se répète, plus long, plus fort, plus insoutenable.

— J'ai dans l'idée qu'on est en train de faire du boulot artistique sur ton client, dis-je. Il doit savoir des trucs que d'autres gens veulent connaître.

— Tu penses que c'est lié au suicide de Simmon à l'Hôtel du Danube et du Calvados ? demande l'Éminent proéminent.

— Je le pense, oui.

La faim n'ôte rien à ses qualités intrinsèques de fin limier. Toujours la jugeote branchée sur la logique, ma Grosse Pomme.

Beaucoup d'autres cris retentissent encore. Et puis plus rien. Au bout d'un bout de moment la porte s'ouvre et les deux assistants du blondinet, en bras de chemise cette fois et le visage emperlé de sueur, ramènent le père Fouassa. L'un le tient par les brandillons, l'autre par les guitares. Le bonhomme est inconscient. Ces messieurs le jettent à terre et lui rajustent les bracelets d'acier terminant ses chaînes.

C'est alors que le Gravos accomplit son numéro 89 bis qui lui valut la médaille du Cep Vermeil et les félicitations des lutteurs de la Haute-Marne. Comme c'est lui qui est enchaîné le plus

près de Fouassa, lorsque l'un des tortionnaires de l'hôtelier passe à sa portée, il s'élance et saisit les chevilles du gars. Le Chintoque s'écroule, déséquilibré. Le Gros le tire à lui. L'idée est fumante et je fais des vœux tout ce qu'il y a d'extrêmement sincères pour la réussite de ses projets. Le hic c'est que je ne peux rien pour lui, me trouvant éloigné du lieu du drame. Je me contente d'encourager mon compère de la voix :

— Tire bon, Bérù. Fais-lui la cravate bulgare !

Mais la tentative est aussi stérile qu'un chaton de huit mois auquel on a fait l'ablation des amygdales postérieures. Le copain du Chinois radine à la rescousse et se met à savater la physionomie de mon valeureux écuyer. Et il n'y va pas avec le dos de l'écuyère, non plus qu'avec la plante des pieds ! On dirait Camberabero en train de tenter un drop-goal ! Seulement ce n'est pas un drop-goal mais une transformation. La frite du pauvre Gravos se transforme en tartare. Il lâche prise pour se voiler la face à deux mains.

Un dernier coup de pompe et les deux méchants se retirent.

— Ça t'a fait mal ? risque timidement le compatissant Pinaud.

Le Mahousse retire ses mains. Son naze s'est dilaté d'un demi-mètre cube environ. Il a un œil gros comme une poire, et ses lèvres fendues ressemblent à deux chouettes rosbifs servant d'écrin à un râtelier cassé.

— Ve l'aurai la vrochaine vois ! éructe Bérù auquel certaines consonnes sont, pour un temps, interdites.

Quelque peu rassuré sur le compte de mon subordonné (si peu), je m'intéresse au cas de Fouassa. Le doux Musset prétend que les plus désespérés sont les chants les plus beaux. Moi, j'ajouterai que les cas désespérés sont eux aussi les plus beaux. Celui de Fouassa, s'il n'est pas tout à fait désespéré, incite à la pitié. Imaginez, mes bons amis, que ces vaches-là lui ont coupé tous les doigts de la main gauche. La quintuple intervention a été faite au ras de la main et dans des conditions que désapprouverait sans aucun doute la faculté de médecine si elle avait celle de le faire. Du sale boulot. Le sang ruisselle vilain, des bouts d'os pointent, les chairs violettes composent d'horribles

pétales en dents de scie. Dans son demi-coma, Fouassa geint doucement.

— Juste ciel ! s'exclame Pinaud dont le regard a suivi le mien.

Béru, dominant ses propres avaries, examine celles de notre compagnon d'infortune.

— Mais ils lui ont sélectionné les salsifis ! s'écrie-t-il.

— Ça m'en a tout l'air, approuvé-je, à moins que dans son énervement, il se soit rongé les ongles d'un peu trop près !

J'ai beau avoir un légitime ressentiment contre Fouassa, je suis navré de ne pouvoir secourir. Cette pauvre main mutilée est épouvantable.

— C'est qu'il est pâle ! note Pinaud.

— Tu sais, fait le Gros, quand on veut choper des couleurs, la montagne c'est mieux.

Nous nous taisons soudain car, à la suite d'une plainte un peu plus forte, Gérard, à défaut de couleurs, reprend connaissance. Il considère sa main sans doigts et a un hoquet.

— Repartez pas à dame ! fait Béru. Du cran, Pépère !

Fouassa halète :

— Je ne sais rien ! Je ne sais rien !

Puis il s'évanouit de nouveau.

— Il est juste venu faire un tour en passant, gouaille l'Enflure, le v'là déjà rebarré !

Le spectacle m'est insupportable. Voilà au moins quarante-huit plombes que nous n'avons pas tortoré et il est mauvais de prendre mal au cœur dans de telles conditions. J'essaie de réagir en noyant mes yeux horrifiés dans la lumière de la lampe.

Et c'est en essayant de fixer celle-ci que j'aperçois...¹⁰.

10. Ça c'est de la fin de chapitre, les gars ! C'est à ces détails-là qu'on reconnaît le romancier de talent, le prosateur de métier et le littéraire de classe.

CHAPITRE VIII

Que j'aperçois quoi ? Hein ? Ça vous démange de l'apprendre. Vous donneriez le slip de votre crémière contre une cuillerée à soupe de sloptzbik acidulé pour le savoir. Avouez ? Qu'est-ce qu'il a aperçu, le San-A. chéri ? Le dargif en Gévacolor de miss B.B. ? Une pipistrelle empaillée ? Une clé des champs en or massif ? Une *Kermesse héroïque* ? Un avant-centre de rugby ? Un compas dans l'œil ? Un coup de l'étrier ? Une dose d'optimisme ? Un fin gourmet ? Une chaîne d'arpenteur ? Une vue de Capri ? Un triste sire ? Un roi mage ? Un enfant de chœur ? Un enfant adultérin ? Un enfant de Pétain ? Un chef de gare ? Un fils de Garches ? Ou bien a-t-il vu, plutôt : une nagaïka ? Un nabi ? Un traité de mystagogie ? Un gallicisme ? À moins que ce ne soit peut-être : une aubade ? Un badaud ? Un Daumier ? Un mielleux ? Un leucocyte ? Une cité radieuse ?

Eh bien, je ne veux pas abuser de votre patience, mes amis. Je n'ai pas l'intention de mettre vos nerfs à l'épreuve. Je connais l'exiguïté de votre esprit, le ramolli de votre bulbe, la rareté de vos cellules grises.

Loin de moi l'idée de vous faire attendre. À quoi cela rimerait-il d'ailleurs ? Les choses étant ce qu'elles sont et l'époque ce que vous savez, il serait malvenu de vous tenir sur des charbons ardents ! Dieu merci, je n'appartiens pas à cette louche catégorie de littérateurs qui ménagent leurs effets. Des effets, mes chéries, j'en ai une pleine garde-robe ! San-Antonio, vous le savez, c'est le superman du style direct. Pas de faux-fuyants ! Droit au but ! J'appelle un chat un chat ! Même quand il ne fait pas miaou. À quoi bon vous le souligner puisque vous le savez. N'est-ce pas, mes belles ?

Donc ce que j'ai aperçu, par-delà l'ampoule, c'est un micro. Dans une pièce dont le seul mobilier se réduit à quelques

grosses chaînes scellées dans une muraille riche en salpêtre, avouez que cela paraît incongru ?

Il ne me faut pas douze mille années-lumière pour piger. Les messieurs qui nous ont enlevés écoutent tout ce que nous disons. Pourquoi ? Parce que Fouassa sait une chose capitale que les autres veulent absolument lui faire avouer. Je comprends maintenant pourquoi ils nous gardent en vie : *c'est pour que nous soyons les confidents de l'hôtelier !* You see ? Ils se disaient que, ce que le bonhomme n'avouerait pas par la torture, il le confierait peut-être à des compagnons d'infortune. Je réfléchis à toute pompe. Fouassa, dans son délire a murmuré : « Je ne sais rien ! Je ne sais rien. » Donc il n'a rien avoué. Je poursuis mon exercice de cervelle-voltige, et je me dis qu'après tout, le triste sire ignore peut-être ce que les autres veulent savoir. Voilà qui est moche, mes frères ! Car s'ils arrivent à se convaincre que Fouassa ne peut pas leur livrer de secret, nous sommes fichus tous les quatre, O.K. ? Excusez-moi de vous poser cette question, mais je connais vos limites intellectuelles et je ne voudrais pas que vous répondiez par l'affirmative au cas où vous n'entraveriez pas très bien le topo. Faut pas hésiter, mes agneaux, si vous ne pigez pas, levez le doigt. Personne ? Bon, je continue.

Nous sommes fichus parce que ces gens ne peuvent pas remettre en circulation trois policiers dont l'un est particulièrement éminent¹¹, après leur avoir fait subir un pareil traitement. Conclusion, s'ils obtiennent satisfaction ou au contraire s'ils savent ne pas pouvoir arriver à leurs fins, notre fin à nous sera arrivée. Pas marrant. Pour durer, il convient d'entretenir le doute. Vu ?

Je mets au point un savant petit programme dans ma savante petite tête de San-Antonio chéri. Je me racle le gosier, car il convient d'avoir les voies respiratoires en ordre de marche pour attaquer un discours d'importance.

— Il est toujours évanoui ? lancé-je d'une voix tellement claironnante qu'elle réveillerait une caserne.

11. Si vous ne voyez pas auquel je fais allusion, téléphonez-moi un matin avant dix heures.

— Toujours, fait le Gros. (En fait, il a dit « toujours », mais pour la commodité de la lecture nous continuerons de transcrire en clair les paroles béruriennes.)

— Je me demande s'il leur a raconté tout ce qu'il sait ! reprends-je.

— Raconté quoi ? s'étonne Pinaud.

Mon index placé perpendiculairement devant mes lèvres lui enjoint de la fermer à double tour. Il s'étonne, mais en silence, et je ne lui demande rien de plus.

— Raconté ce qu'il allait nous expliquer de fort mauvaise grâce d'ailleurs, au moment où ces messieurs nous ont endormis, reprends-je. Ah ! c'est un coriace ce père Fouassa. À le voir on ne l'imagine pas aussi duraille ! Je me demande s'il tiendra le coup encore longtemps...

— Si je le tiendrais, moi, fait Bérû, je peux vous dire une chose, les gars : c'est que je lui ferais déballer sa salade à plein cageots ! Et j'aurais pas besoin d'y couper les pinces pour ça... Boulot de gestapiste, est-ce que nos joailliers ne seraient pas allemands, par hasard ?

— C'est possible, dit Pinaud. Le plus jeune me fait penser à un correspondant que le neveu de notre cousin d'en dessus recevait d'Allemagne.

Période de silence. J'ai semé la bonne graine, mes chéries, en accréditant dans l'esprit de nos « joailliers » l'idée que Fouassa sait ce qu'ils ; cherchent à connaître. C'est moche pour le vioque car il pourrait avoir droit à de nouvelles séances, mais après tout quand on ne suit pas le droit chemin, il faut s'attendre à des avatars de cette sorte.

— Il refait surface ! annonce Bérû après un moment de mutisme qu'il a occupé à téter goulûment le sang ruisselant de ses lèvres ; c'est de l'auto-alimentation en somme !

Effectivement, Fouassa a repris connaissance. Il regarde avec terreur sa main aux doigts sectionnés.

— Vous souffrez beaucoup ? je demande.

— C'est abominable, murmure-t-il. Ces misérables m'ont fait ça avec des tenailles.

— Vous n'avez pas parlé ?

— Comment le pourrais-je, puisque je ne sais rien...

— Vous faites bien d'adopter cette attitude. Restez courageux. Tant que vous ne parlerez pas, ils vous garderont en vie...

— Mais...

D'un signe impératif je lui ordonne de se taire. Le malheureux obéit. J'arrache un pan de ma chemise et je lui lance.

— Entortillez-vous la main là-dedans ! conseillé-je.

Son sang coule moins fort. Je me dis que si on ne fait rien pour lui, la gangrène se mettre de la fiesta. Il paraît faiblard comme une chique molle, le pauvre bonhomme. Ça a beau être un meurtrier et un sale combinard, la pitié m'envahit. On devient sensible quand on a le ventre vide depuis bientôt deux jours !

Je me dis qu'il devient urgent de prévenir mes copains que nos paroles sont ouïes des autres. Mais comment ? Le leur désigner constituerait un gros risque car je vous parie une balle de ping-pong contre une balle de coton que le Gros ne manquerait pas de bramer :

— Qu'est-ce que c'est-y que tu nous montres au platfard ?

Je me fouille en vain : on m'a tout enlevé sauf mon honneur et allez donc écrire un message avec votre honneur en guise de pointe Bic, tas d'émasculés !

C'est alors qu'il me vient une idée. Une bonne, natürlich, puisqu'elle est de moi !

Les murs sont couverts d'une épaisse couche de salpêtre, je vous l'ai déjà dit. Avec mon doigt je commence à tracer une barre. Oh ! joie : ça marque ! J'écris donc en caractères d'imprimerie grands commak : « Attention ! il y a un micro. »

Ensuite j'attire l'attention de ces messieurs et je leur désigne tour à tour l'inscription et le microphone. Pinuche me cligne de l'œil. Béru ne peut retenir un « Ah ! les tantes » qui doit meurtrir les trompes d'Eustaches du type préposé à l'écoute. Fouassa met plus de temps à piger car il est dans un état de prostration très avancé pour son âge.

Lorsqu'il est au parfum, de la main, je racle mon inscription. Ensuite j'adresse un clin d'œil au bonhomme.

— Alors, comme ça, vous ne voulez même pas vous confier à nous, Fouassa ? je murmure.

Ayant dit je lui fais signe de répondre « non ».

— Non ! bredouille le mutilé.

J'approuve avec véhémence.

— Les choses vont mal pour vous. Moi, à votre place, je soulagerais ma conscience. Nous sommes des flics, d'accord, mais des flics français, Fouassa !

Il ne sait ce qu'il faut répondre et se tait. Je n'en demande pas plus. Son mutisme fait partie de mon plan.

— D'accord, obstinez-vous... Espèce de vieux salingue !

Un temps. On se croirait dans un studio d'enregistrement où toutes les directives sont données par signes et par mimiques, car le bruit appartient aux auditeurs !

— Mais il s'évanouit encore ! m'écrié-je.

Et j'enjoins au pote Béro de renchérir !

— Il est groggy ! confirme le Mahousse.

— Dans un sale état, renchérit Pinuche de sa voix de plus en plus blafarde.

— Je me demande si on peut mourir d'une telle mutilation ! fais-je.

— Oh ! sûrement, braille le Gros. Tiens : j'ai un arrière-petit-cousin qui est clamsé d'un truc de ce genre. Et pourtant il s'était juste coupé le bout du petit doigt avec un taille-crayon.

— On dirait qu'il agonise ! fait Pinuche.

Fouassa nous considère de son regard hébété. Sa souffrance est atroce. Et par-dessus le marka il doit jouer la comédie !

— Il risque de passer sans avoir parlé, fais-je. Je suis certain qu'il aurait fini par se confier à nous avant de canner !

— Et à quoi cela nous aurait-il avancés ? demande le Gros.

— Simple curiosité professionnelle. J'aime pas mourir puceau, gros !

La porte s'agite. Je fais signe à Fouassa de tomber en syncope et il m'obéit. Entrée des trois individus que vous connaissez déjà. Le blond marche à Fouassa en prenant grand soin de nous contourner. Il lui palpe le front, lui tâte le pouls et fait signe aux autres de l'embarquer. M'est avis qu'il doit avoir les jetons. Si Fouassa meurt avec ce que l'autre croit être son

secret, il aura fait tout ce circus et pris tous ces risques pour des clopinettes cintrées.

Le cortège se trisse sans un mot.

Mes coéquipiers me virgulent des regards en forme de points d'interrogation renforcés.

Pas besoin de savoir lire l'andouille dans le texte pour comprendre ce qu'ils expriment.

— Où que tu veux en venir ? me demandent mutuellement les deux fameux archers de la Maison Pouleman.

J'attends un petit paquet de minutes et puis, les ayants alertés d'un geste, je démarre la séance :

— Qu'est-ce que c'est que ce petit bout de papier pelure à la place de Fouassa ?

Béru regarde, il va pour me dire qu'il ne le voit pas, et vite je prends les devants.

— Puisque tu peux l'attraper, passe-le-moi, Gros.

Un léger temps. Les deux pompiers s'entre-dévisagent en se demandant si cette histoire de micro ne me cognerait pas un chouïa sur la coupole.

— Merci ! dis-je, comme si je venais d'attraper ce papier illusoire.

Puis j'émets un léger sifflement.

— Bon Dieu, les gars ! C'est ce que nous cherchions !

Je leur cligne de l'œil. Le Gros comprend in extremis :

— Planque-le ! fait-il, s'ils le trouvent sur toi !

— Ta gueule, fais-je, je l'apprends par cœur et je l'avale !

Quarante-deux secondes trois dixièmes s'écoulent encore et la porte se rouvre à la volée. Mon type blond est là, escorté du Chintoque. Je fais mine d'avaler ma salive avec difficulté et je leur décroche un sourire radieux. Sans un mot les deux gars s'approchent de moi et le jaune ôte mon bracelet de ferraille.

— Qu'y a-t-il ? demandé-je. On m'appelle au téléphone ?

Ils sont avares de mots. Le blond sort son pétard et me l'appuie sur la nuque.

— Avancez ! dit-il seulement.

Le plus-dur, c'est pour me mettre d'aplomb. Ensuite je réussis à faire un pas et nous sortons.

— Si tu reviendrais pas, écris-nous ! lance sinistrement Béro.
Et si tu reviens, n'oublie pas d'apporter un gigot !

CHAPITRE IX

Je vais enfin savoir ce qu'il y a, hors de cette cave. Je marche enfin ! C'est bon. Mon raisin reconnaissant coule allégrement dans mes veines. Mes muscles grincent un peu, mais fonctionnent néanmoins. Brusquement j'ai une petite bouffée de confiance en la vie. C'est un hymne confus qui monte de tout mon être, pareil à une prière.

Un couloir bas, voûté comme Quasimodo, sinistre, plus suintant et salpêtré que la cave où nous croupissons. Il se termine par un escalier aux marches limoneuses et étroites, creusées en leur mitan par l'usure. M'est avis, mes adorées, que nous nous trouvons dans une vachement vieille baraque !

Nous escaladons l'escalier. Il tourne comme celui d'un clocher. Il n'en finit pas. C'est sinistre, cette cahute.

Nous débouchons dans un vaste couloir dont le carrelage part en brioche. Ce couloir mène à un hall, lequel hall distribue plusieurs pièces aux portes à deux battants. Un vrai petit château, les gars, mais un château becté aux mites. Le crépi des murs n'est plus qu'un triste souvenir. Certains vitraux des fenêtres gothiques manquent à l'appel et ça chlingue copieusement le moisi.

On me pousse dans une immense pièce dont une cheminée monumentale occupe presque tout un panneau. Sur une vieille bergère de style baroque, aux pieds en forme de pattes de lion, Fouassa gît. Il chique toujours au zig inanimé. On lui a tombé le grim pant pour lui faire une piquouze remontante et ses fesses en goutte d'huile pendent tristement. Outre la bergère, il y a d'autres sièges et une table. On me propulse dans un fauteuil. Je tombe en charpie. J'ai la viande qui s'effiloche. Mes jambes font bravo tant est grande ma faiblesse.

Les trois hommes me regardent un moment avec une fixité qui me flanque mal au cœur. Le gorille a sa mitrailleuse en pogne. C'est décidément son instrument de travail number one. Le blondinet, par contre, a remisé son appareil à sucrer les gaufres et, les mains aux poches, siffle doucement en me contemplant.

— Si c'est pour un portrait d'art, lui dis-je, vous avez intérêt à me peindre de trois quarts, c'est mon meilleur angle.

Il ne sourcille pas. Jamais vu un zigoto si peu bavard.

— Monsieur, fait-il brusquement de son timbre métallique, je vous serais reconnaissant de me donner la formule que vous venez de trouver.

Votre San-Antonio tant aimé, mes toutes chéries, rassemble la totalité de ses forces pour jouer sa grande scène of the two.

— La formule ? Du diable si je comprends ce que vous voulez dire !

Il me désigne un petit haut-parleur posé sur la table. Un fil zigzague sur le tapis mité et va se perdre dans une fissure du plancher.

— Inutile de bluffer, il y a un microphone dans la cave et nous avons entendu toutes vos conversations.

Je chope l'air emprunté du gars qui travaille pour le compte d'un usurier.

— Mais... Vraiment, je ne vois pas du tout de quoi il est question.

— Vous avez appris la formule avant de l'avaler.

Du coup je la ferme. C'est ce que je ferais si tout ça était exact, non ?

— Ou bien vous nous la recopiez, me dit-il, *ou bien nous essayons de la récupérer avant que la digestion ait fait son travail !*

Vous avez entendu comme moi, mes z'amis ? Et vous avez, toujours comme moi, pigé ce que cette menace implique ? Une récupération comme celle que se propose d'effectuer le blondinet, y a guère qu'à Beaujon qu'on peut la réussir en laissant sa chance au patient.

Je me prends à part pour une conférence privée à l'issue de laquelle je vote à l'unanimité la motion suivante : « Faut faire quelque chose ».

Et vite !

Sinon il va y avoir plein de courants d'air dans la carcasse de ce cher, de ce mignon, de ce délectable San-Antonio. Ces gens, c'est aussi visible qu'une éclipse de soleil sur une plage à midi, n'hésiteront pas à m'ouvrir le gésier jusqu'à la boîte à ragoût pour tenter de récupérer ce que j'ai soi-disant avalé.

Mais faire quoi ? J'ai une mitraillette à quatre-vingts centimètres de la souprière, je flageole d'être resté en geôle sans flageolets, et ils sont trois à ne pas me perdre des yeux.

Y a des instants dans la vie, je vous jure, qui ne devraient pas figurer sur votre agenda. C'est la pensée de ma brave Félicie qui me file le coup de doping. Je la vois dans sa cuisine, préparant des délicatesses en m'attendant. Guettant la porte du jardin et la sonnerie du téléphone en se demandant ce que devient son grand. Brave m'man, va ! Je peux quand même pas lui jouer ce tour-là. Vous me voyez, rentrer à la maison les pieds en avant et les tripes entortillées autour du cou ? Ça ferait pas sérieux.

— C'est bon, soupiré-je, je vois que vous êtes très fort. Puis-je vous demander ce qu'il adviendra de mes compagnons et de moi-même une fois que je vous aurai remis cette formule ?

Le jeune homme blond reste pensif, puis il murmure :

— Nous vous réenchaînerons dans la cave et nous disparaîtrons après vous avoir laissé quelques nourritures.

— Et qui viendra nous délivrer ? Le gardien de la propriété ou le Père Noël ?

— Plutôt le Père Noël, dit le blondin, c'est une question de chance ou de malchance pour vous.

Je me demande s'il dit vrai. Je ne suis pas loin de le croire. Pourquoi ? Je l'ignore. Mais quelque chose me dit confusément que si j'étais en mesure de lui fournir sa putain de formule, c'est ainsi en effet qu'il agirait.

Seulement, la formule, vous le savez comme moi, elle est peinte en blanc sur un nuage qui dérive en ce moment au-dessus du cap Horn !

— Je vous crois, fais-je avec le maxi de sobriété. Donnez-moi de quoi écrire...

Le blondinet va prendre sur une desserte un bloc correspondance en vélin supérieur du marais pontin avec buvard incorporé, filigrane en bronze, roue de secours amovible et glaçage au blanc d'œuf. Il le jette devant moi sur la table, puis il sort de sa poche un élégant stylo en jonc véritable, le décapuchonne et le pose sur le bloc.

— Nous attendons, me dit-il.

Et c'est vrai qu'ils attendent, ces pingouins ! Leurs six yeux me clouent littéralement à mon fauteuil. Je chope le stylo tout en considérant avec une feinte indifférence le canon luisant de la mitrailleuse qui me dévisage.

Je commence à écrire, puisqu'il le faut, et au bidon.

Pyréthrum 69 ; glycérine de base à vitesse circonflexe 88 ; activité biconvexe des polyvalents nobles 1 ; librium épithélium convergeant 22...

Je m'interromps comme si je cherchais la suite. Le silence est d'une cruauté fantasmagorique. L'immobilité de mes trois compères itou. Mon petit lutin intime me chuchote dans l'intérieur du conduit auditif : « C'est maintenant une question de secondes, San-A. Tu as réussi à te faire déchaîner. Tu dois risquer le paquet maintenant ! Sinon, ensuite tu pourras toujours te coller un plumeau dans le dargif et faire coin-coin pour amadouer la basse-cour, il sera trop tard.

Mais faire quoi ? Je mate le stylo.

— Un trou de mémoire ? demande le garçon blond d'une voix inquiétante.

— Taisez-vous, ça va me revenir, fais-je en prenant la voix importunée du monsieur à qui on demande l'heure alors qu'il achevait de multiplier mentalement douze milliards six cent vingt-neuf millions huit cent quatorze nouveaux francs vingt-cinq, par seize millions six cent treize mille cinq cent huit anciens francs.

Et si ça ne me « revient » pas, ça me vient !

Je pense que j'ai été l'heureux gagnant d'un concours de fléchettes à Londres l'an dernier. Je devais même concourir pour le titre de vice-champion du monde, mais une enquête urgente m'avait obligé à déclarer forfait. J'élève lentement le stylo, je l'assure bien in my hand, tout en faisant semblant de me gratter la tempe avec l'instrument. J'ai de plus en plus l'air rêveur, mais en réalité je vise l'œil du gorille-mitrailleur. Et vlan ! C'est parti ! Les premiers demandeurs seront les premiers servis ! Le stylo pénètre dans l'œil du type qui s'écroule immédiatement, comme je n'ai jamais vu un mec s'écrouler, pas même dans les films de bagarre à trois balles, pleins de pépées à loilpé ! Je bondis du fauteuil et je saute sur la mitrailleuse. Je la tiens. Une balle me chuchote les trucs à l'oreille, une autre me caresse le lobe, une troisième m'entaille le menton. Et puis ça cesse. Ça cesse car le père Fouassa, sortant de sa léthargie comme par enchantement a, d'un coup de pied, propulsé une chaise dans les cannes du blondinet. Le siège a déséquilibré le jeune homme et il en a paumé sa seringue. Moi je me redresse avec la mienne. Je pare au plus pressé, c'est-à-dire que je commence par le Chintoque qui s'apprête à défourailler et j'arrose en demi-cercle.

Descendez, on vous demande ! Pour les dégâts, prière de se mettre en rapport avec l'Urbaine et la Seine !

Le Jaune se prend un billet pour Gazonville et va vérifier les lames du parquet. Le blondinet idem. Dans ma précipitation j'ai brodé un arc de cercle un peu trop copieux et c'est le gars Fouassa qui a dégusté le rab de rab. Je m'approche de tout ce gentil monde pour un recensement express. La revue des troupes se solde par deux viandes froides et deux agonisants. Le Chinois est aussi mort que le gars qui fonda la dynastie des Ming, le blond l'a suivi de près. L'homme que j'ai stylodé est dans un coma plus épais que le fog londonien. Je n'y suis pas allé avec retenue, mes amours ! Le stylo d'or a pénétré jusqu'au capuchon dans l'orbite du gorille. Manque de bol, en s'écroulant il est parti bille en tête et c'est son propre poids qui a achevé d'enfoncer la flèche en dix-huit carats garantis. Mon père Fouassa, quant à sa hure, se démène avec le bagagiste de l'Hôtel Saint-Pierre. L'une des pralines lui a transpercé la gargante et il

rôle que ça arracherait le cœur à un huissier. Une deuxième bastos a perforé sa poitrine. Voilà un monsieur qui termine sa vie fort lamentablement, et pas du tout dans le style rentier ! Je me penche sur lui et j'appelle doucement.

— Fouassa !

Il ne bronche pas.

— Vous m'entendez ? C'est San-Antonio. Fouassa, essayez de répondre !

Il a – est-ce une illusion ? – un très léger battement de cils.

Ses lèvres essaient de remuer, mais rien d'autre que son atroce rôle n'en sort.

— Il faut que vous me répondiez, Fouassa. Je vous en conjure : faites un effort ! Un battement de cils suffira.

« Dites, c'est le suicide de Simmon chez vous qui a tout déclenché, hein ?

Battement de cils. Puis Fouassa ouvre grands les yeux et rend le dernier soupir comme une bonniche désinvolte rend son tablier à la patronne qui vient de la surprendre en train de rouler une galoche ancillaire à Monsieur. Et de trois !

Je regarde une fois de plus the gorille. K.-O. aussi.

Et de quatre !

La situation, comme vous le voyez, s'est radicalement transformée. Je fouille ces messieurs, je m'empare de leurs papiers, de leurs armes et de leurs clés. J'ai la surprise de constater que tous ont les poches bourrées de fric allemand. J'en conclus que la patrie du pépé Adenauer constitue leur résidence principale ou du moins qu'ils s'apprêtaient à y foncer. Précieuse indication. Je remets l'examen des papiers à un peu plus tard et je redescends au sous-sol pour délivrer mes compères.

Dès l'entrée du couloir, je perçois des gémissements, des sanglots, des paroles bredouillées. Je tends mon radar et j'enregistre les lamentations du Grivos :

— Pas d'erreur, Pinaud, c'était bien notre San-Antonio qu'on vient de dessouder.

Un long sanglot pinuchard lui répond.

— Tu vois, poursuit l'Enflure, quand c'est que j'ai entendu critiquer les balles, j'ai eu de l'espoir. Il me semblait que c'était

lui. Son style, quoi, comme qui dirait pour ainsi dire... Mais si ce serait lui qu'avait tiré, il serait déjà là à nous déverrouiller, tu penses.

— Maintenant y a plus d'espoir, larmoie le Lamentable.

— C'est les meilleurs qui s'en vont, soupire le Gros.

— On est peu de chose, renchérit le Pinuchette.

— Aujourd'hui t'es là et demain t'es mort ! surenchérit le Gravos. San-Antonio, je peux te dire une chose : c'était quelqu'un, tu sais.

— Je sais.

— Intelligent, spirituel, racé...

— Formidable !

— Et comme capacités, j'en cause pas. Le meilleur poulet qu'y ait jamais z'eu à la Grande Taule.

— Eh oui.

Je trouve opportun de faire mon apparition. À quoi bon se baigner dans la confusion ? On en ressort d'un beau rouge homard et ensuite c'est la croix et la bannière pour reprendre son teint de pêche habituel !

En m'apercevant, les bras chargés d'armes, mes deux compères ouvrent des gobilles façon pommes d'escadrins. Le Mastar devient violet, le Pinuche devient vert soufre et ils bavent l'un et l'autre comme deux boxers assis devant la vitrine d'un charcutier.

— Je rêve ou dors-je ? balbutie l'Anéanti.

— Excusez-moi de ne pas vous ramener de gigot, fais-je calmement, mais la boucherie était fermée !

Tout en les débarrassant de leurs chaînes je les mets au courant de ma petite révolution de palais.

— Alors tout le monde sont cannés ? demande Bérurier.

— Oui : j'avais pas le temps de leur faire des fleurs.

— Qu'est-ce que je te disais, Pinuche ! Tu vois que c'est San-Antonio qui a défouraillé ! Je reconnais sa tactique et aussi son tic-tac ! assure ma Globule en se pâmant devant son propre humour. Quand il envoie la purée ça fait « Rran-rran ! » Toujours double giclée.

« Si t'auras remarqué, San-Antonio, il tire à la mitrailleuse sur deux niveaux. C'est un aller-retour avec modification de l'angle de visée...

— Écoute, Gros, je tranche, tes cours de balistique, remets-les dans la valise et amène ta maigreur.

— Parle-moi z'en pas de cette maigreur, j'ai fondu. Vise mon calbar : il faudrait des rivets pour qu'il tienne maintenant ! Si c'est pas malheureux, une brioche que tout le monde m'enviait ! Entièrement taillée dans la masse !

En clopinant, nous remontons au rez-de-chaussée. Pinaud et Bérurier jettent un regard rapide aux quatre messieurs étalés dans le salon et font la grimace.

— Il avait pas fini de me payer mes honoraires, lamente le Navré.

— Tu les lui réclamera lorsque tu participeras au concours de la plus belle auréole du Club Saint-Pierre, le calmé-je.

— C'est de l'argent qui dort ! blague Bérurier que la mort n'impressionne jamais. Et qui dort d'un sommeil éternel.

— C'est pas tout ça, fais-je, on va prévenir le Vieux. J'ai comme dans l'idée qu'on nous a portés disparus !

Ce disant, je m'approche d'une table basse supportant un appareil téléphonique. Ce n'est pas un appareil à cadran. J'en conclus que ces messieurs nous ont conduits à une certaine distance de Pantruche. Je décroche et j'ai droit, primo à une tonalité en parfait état de marche, deuxio à une tonalité féminine, troismo à un charabia du tonnerre of Zeus. On dirait que c'est de l'allemand. En tout cas il s'agit d'une langue germanique. Je me démerde de raccrocher.

— Et alors ? demande Pinaud, surpris par ma promptitude.

— C'est une ligne privée ! dis-je. Et je suis tombé sur une de leurs complices. Va falloir décaniller, les gars, sinon il risque de débouler des renforts imposants et ça m'embêterait de jouer à Fort Alamo avec l'estomac vide.

Je n'ai plus qu'un interlocuteur, le Gros ayant quitté le salon et les autres assistants ayant quitté la vie.

— Où est le Mammouth ? je rouscaille.

— Il doit chercher à bouffer ! prophétise Pinaud.

Effectivement, à peine vient-il d'émettre cette suggestion à intérêt progressif et remboursement anticipé que le Gros radine prompto.

— Par ici, pour le buffet ! dit-il. Madame la baronne de Maideux est servie.

C'est la ruée. Nous radinons dans une cuisine en haillons, et nous avons la joie d'y trouver des mets incomparables : jambon et cervelas, petits pains, bouteilles de bière, chocolat, gâteaux !

Du délire. Faut voir le Mahousse à l'œuvre ! Typhon sur la Jamaïque ! Il croque une demi-douzaine de cervelas comme vous croqueriez des dragées, puis il attaque les petits pains après avoir pris la sage précaution de les envelopper dans plusieurs tranches de jambon pour qu'ils ne s'enrhument pas ! Pinaud déguste du bout des chailles. Ça a toujours été un chipoteur en ce qui concerne les manières car sur le plan quantité il peut concurrencer n'importe quel boa qu'il soit constrictor ou pas. Tout en jouant également un rôle de tout premier plan dans ces agapes, j'examine le papelard dans quoi était enveloppée la charcutaille. Et c'est alors que j'ai un soubresaut terrible. La raison sociale du charcutier est imprimée sur le papier. Qu'y lis-je ? Des trucs en écriture gothique.

C'est de l'allemand, les gars !

— Qu'est-ce qui te prend ? mâchonne Bêru.

— Il me prend que je crois piger un truc plutôt inouï, mon fils.

— Quoi t'est-ce ?

— Nous ne sommes plus en France !

Sa Majesté l'Amaigri éclate d'un rire qui lui fait postillonner son jambon, entre ses fausses dents cassées. Un aimable mouchetis agrémenté le mur qui a grand besoin de ravatement.

— Plus en France !

— Non, Gros. Nous nous trouverions en Allemagne que ça ne me surprendrait pas !

— C'est la sédention prolongée qui te détraque le bulbe, hé, San-Antonio !

— Je dis vrai ! Notre sommeil artificiel fut beaucoup plus long et plus profond que nous ne l'avions supposé. Ils nous ont transportés dans les environs de Francfort.

— Hein ?

— Regarde le papier du charcutier.

Il regarde et hausse ses magnifiques épaules non désossées.

— D'accord, mais qu'est-ce ça prouve ? Ils ont reçu un copain qui leur a amené ça d'Allemagne. Tu crois qu'on peut pas transbahuter de la charcuterie, Tonio ? Écoute, je vois, moi, chaque fois que je passe par Lyon, j'achète des andouillettes. Et pourtant, l'andouillette c'est de l'objet délicat qu'aime pas les croisières.

Mais je le stoppe, comme on stoppe un vêtement troué.

— Visez un peu, les gars : la bière est allemande aussi ! Le chocolat ! Et le pain ne ressemble pas à celui qu'on becté à Paris !

« Et puis il y a le coup de fil que j'ai essayé de passer tout à l'heure. C'est bien la standardiste de la poste qui m'a répondu, mais elle n'habite pas Vaucresson, je vous en fous mon billet ! Autre chose encore : nos geôliers n'avaient que de l'argent allemand dans leurs vagues. Ça m'a surpris d'ailleurs ! Tous les trois ! Rien d'autre que des deutschmarks, marrant, non ? Et puis les meubles de cette baraque, dites, vous les trouvez françaises, vous autres ?

Cette fois ils sont ébranlés et le Gros mastique au ralenti. Il se dresse et va à la fenêtre. Nous sommes dans un parc. On ne peut en dire plus pour l'instant. Les arbres sont des sapins ; ce qui n'a rien de très surprenant.

— On va z'en avoir le cœur net ! décide Béro.

Il met une tablette de chocolat dans sa poche, une autre dans sa bouche et il sort.

Je décide de l'escorter.

*

* *

La propriété dans laquelle nous nous trouvons est immense. Elle couvre au moins trois hectares de forêt. Une vaste

esplanade envahie par la mauvaise herbe s'étend devant la façade principale. Une fois franchie, on s'engage dans une allée qui fut cavalière mais qui est devenue, avec le débordement de la végétation, un sentier de jungle. Nous parcourons deux cents mètres environ et parvenons devant une immense grille rouillée. Une vieille cloche dont la chaîne est brisée tinte doucement dans le vent.

Au-delà de la grille il y a une route secondaire. Comme nous allons ouvrir la grille, je perçois un petit bruit de moteur et nous nous jetons derrière un buisson. Il s'agit d'un facteur. Il passe, fier comme Bar-Tabac, sur une pétrolette noire. Il porte un uniforme allemand. Je pousse Béro du coude.

— T'es convaincu, maintenant, saint Thomas ?

— Quelle histoire ! rouspète Son Ignominie ! De quel droit, je vous demande, ces salopards nous ont-ils expropriés ? Ils ont de la chance d'être morts parce que c'est le genre de plaisanterie que moi, Béro, je supporte pas ! Alors, qu'est-ce qu'on va fiche maintenant ?

Je le considère. Il n'est pas jojo, l'Affreux. Le Gros, convenons-en, n'a jamais fait la fortune des bains-douches municipaux, mais il lui arrivait de s'humecter la frime de temps à autre, et de se raser deux fois par semaine. Il trimbale un piège à macaroni qui n'est pas dans une sacoche de vélo ! Et il est aussi propre qu'un tombereau d'immondices. Je marche sur ses brisées ! Notre « sédition » à la cave n'a rien fait pour le standing de la police française.

— On va se nettoyer un peu, décidé-je, et mettre les bouts. Je ne tiens pas à déclencher un patacasse en Allemagne avec cette histoire. Quatre viandes froides sur le carreau c'est un peu beaucoup et ça ferait un vrai turbin si les collègues découvraient que ce tableau de chasse est à moi !

— Qu'est-ce t'appelles se nettoyer un peu ? demande le Mahousse.

— Se raser et se doucher le cas échéant si l'on trouve de quoi !

— Me raser, d'accord, mais pour la douche tu peux te l'arrondir à la râpe à fromage, bonhomme ! Quand il pleut et

qu'on peut pas faire autrement, la flotte, faut s'y résigner, mais de là à se fabriquer des averses personnelles !

*
* *

L'ancienne gentilhommière comporte une salle de bains. Mes deux équipiers ne tolérant l'eau que dans leur pastis, je n'ai pas de peine à les convaincre de m'en laisser la priorité. Je me fais la coque depuis le bastingage jusqu'à la ligne de flottaison, ensuite je chope un rasoir électrique et je me tonds la pelouse avec application.

J'achève cette délicate opération quand des coups violents sont frappés à la porte. C'est Pinuche très excité qui fait ce ramdam. J'arrête le moteur du rasoir et je vais m'enquérir.

— Figure-toi qu'il y a un hélicoptère qu'a l'air de vouloir atterrir sur l'esplanade de la propriété ! me dit-il.

Je cavale à la fenêtre et, effectivement, j'avise le cocoptère à deux cents mètres de hauteur.

Pas de doute : ce sont les petits amis de mes défunts qui rappliquent. Que faire ? Se tailler ? Il est trop tard. Nous sommes en terre étrangère. Ils vont découvrir les cadavres et prévenir la rousse locale. Ma décision est prise en un clin d'œil. Je suis l'homme qui remplace le cerveau électronique lorsqu'il y a panne d'électricité, les enfants.

— Déblayons les cadavres en vitesse ! hurlé-je.

— Où veux-tu qu'on les mette ?

— Descendez-les à la cave, ils seront au frais.

Je passe une chemise propre que j'ai eu la bonne fortune de trouver dans une chambre voisine et je vais donner un coup de main à mes boy-scouts, tandis que l'appareil se pose sur le gazon. L'opération est délicate, because les ronces car, comme me le faisait remarquer Bérù : la végétation est luxurieuse ici.

On se prend chacun un bonhomme par les cannes et on emporte les pétrifiés à la cave. Bérù se paie deux voyages puisqu'il en restait un. On fourre ces gentlemen dans un réduit à charbon que je prends la sage précaution de fermer à clé.

Je perçois des appels, venant d'en haut.

— On est dans des patates ! chuchote le Gros. On s'est occupé des macchabes, mais pas des armes. On a même pas un cure-dent pour se défendre.

Je regarde autour de nous. Coincés ! comme des rats dans la cave. Les bouilles cradingues et barbues de mes compagnons me donnent une idée. Il s'agit de jouer le tout pour le tout.

— Venez ! leur enjoins-je.

Et je les pousse dans la cave où nous fûmes prisonniers.

— Quoi t'est-ce que tu comptes faire ? s'inquiète le Gros.

— À partir de maintenant la ferme ! Allongez-vous !

Ils obéissent. Déjà des pas retentissent dans l'escalier moussu de la cave. Rapidos je leur remets leurs fers. Clic-clac ! Si vous pouviez voir leur frimes vous éclateriez de rire !

J'entends des pas se rapprocher. Alors je me mets à cogner Béru, du moins à faire semblant !

Quelqu'un me dit quelque chose, en allemand !

Je me retourne et j'avise deux personnes : un homme et une dame. L'homme a la cinquantaine, il est brun, très bronzé, il porte un imperméable clair. Il a le nez pointu et le regard en coups de serpe. La femme est grande, mince, très brune. Elle a le teint bistre, des yeux très pâles. Elle a une petite cicatrice en forme de grain de café au menton et porte à son cou un étrange bijou qui représente une main d'or crispée sur un rubis de bonne taille. C'est la gonzesse qui se rendit à l'hôtel de Fouassa et dont le larbin du Danube et du Calvados Réunis me fit un portrait si vivant naguère.

Je chique au gars surpris. Et je leur souris.

— Je ne vous avais pas entendus venir ! murmuré-je.

— Qui êtes-vous ? demande la souris.

Quelque chose me dit qu'elle ne doit pas être commode. Il va falloir jouer serré. En me rasant j'ai examiné les fafs du blondinet. Je sais donc ses noms âge et qualités. (Pour l'instant sa principale est d'être mort !)

— Un ami d'Erik, fais-je de ma voix la plus naturelle. C'est moi qui ai fait le nécessaire pour amener ces types ici !

Elle traduit à son compagnon. L'autre hoche la tête.

La fille dit en fronçant les sourcils :

— Où sont les autres ?

Je hausse les épaules.

— Les autres amis ou les autres prisonniers ? J'aime autant vous prévenir tout de suite : les premiers courent après les seconds...

— Expliquez-vous !

— Il y a eu du grabuge. Erik a voulu interroger le commissaire San-Antonio car il pensait que Fouassa lui avait fait des confidences... Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais ce diable de flic leur a joué un tour de sa façon... Je crois qu'il a réussi à s'emparer de la mitraillette de Rudolf. Il a délivré Fouassa et l'a embarqué... En ce moment ils galopent tous dans la nature...

— Et ceux-ci ? demande-t-elle.

— Ce sont deux inspecteurs qui accompagnaient San-Antonio. Ce sale Gros a une façon de vous narguer qui vous fait perdre le contrôle de vos nerfs...

Et j'administre un coup de tatane dans le portrait de Béro.

— Grand lâche ! hurle icelui. Défaïs-moi seulement mes bracelets et tu vas voir ta bouille comment que je la déguise en portion de camembert-trop-fait !

Je hausse les épaules et nous quittons la cave. Le silence des arrivants me fait mal aux portugaises. C'est un silence de mort. Ont-ils coupé dans mes salades ! Est-il plausible qu'Erik ait fait appel à de la main-d'œuvre extérieure sans les en aviser ? Je fabrique du point d'interrogation à la même cadence qu'une usine d'armements fabrique des mitrailleuses en temps de guerre.

Une fois en haut, la fille me désigne le plancher du salon.

— Il y a du sang partout...

— Fouassa, fais-je avec un clin d'œil. Vous ne pouvez pas savoir ce que ce vieux crabe était coriace. Comme je suis français, Erik m'avait chargé de l'interrogatoire mais les séances ont été rudes.

— Il n'a rien dit ?

— Rien ! Une vraie carpe... Pourvu qu'ils arrivent à leur remettre la main dessus !

Je vais jusqu'à la porte et je fais mine d'écouter. L'hélicoptère est immobile devant la maison. Le pilote est occupé à bricoler le moteur.

— On n'entend rien, soupiré-je.

— Le patron a donné de ses nouvelles ? demande la belle fille (car elle est belle à ne plus en pouvoir, cette mousmé).

— Je crois, fais-je. C'est Erik qui a pris la communication.

Sa question me met du baume sur le palpitant, car elle indiquerait que la gosse me croit.

— Eh bien ! attendons-les ! décide-t-elle.

Elle s'assied et sort une cigarette de sa poche. Je me hâte de choper une boîte d'alloufs sur la table pour lui donner du feu. Elle libère un petit nuage bleuté et me regarde à travers la fumaga. Je crois comprendre que je ne lui déplaît pas foncièrement.

— Vous êtes au courant de l'affaire ? me demande-t-elle, lorsque l'homme à l'imperméable est sorti de la pièce pour aller parler au pilote.

— Pratiquement pas, vous connaissez Erik ? C'est pas un bavard.

C'est le genre de réflexion qui accrédite un mensonge, si vous voyez ce que je veux dire ? Elle sourit et hoche la tête.

— Il ne m'avait même pas dit que vous étiez aussi jolie, fais-je. Autrement j'aurais mis mon costume des dimanches pour vous accueillir.

Alors, là, les gars, j'ai droit à l'œillade 389 *bis*, celle qui met les cœurs en émoi et les falzars au beau fixe.

Elle se lève, sort sans un mot, et va à l'hélicoptère. Je la vois parlementer avec le gars à l'imperméable blanc. Ça ressemble plus à un conseil de guerre qu'à un congrès du syndicat des farces et attrapes. Je me sens de plus en plus dubitatif. Je louche sur les armes. Elles sont là, sur la table, preuve qu'au fond la confiance règne.

Je me dis « Et si tu te rechapais la grosse seringue, San-A. ? Tu irais la mettre sous le nez de ces messieurs-dames. Tu obligerais le pilote à te piloter jusqu'à Paris sur Seine (France) et à la Grande Taule, choyé par les tiens, par les tiennes, et par l'Étienne, tu procédera à un interrogatoire minutieux de cette

belle demoiselle. Mais au fond, c'est du Tintin comme projet. Le cocoptère ne peut balader plus de quatre personnes et rien ne prouve que le coup de main réussirait.

La fille revient. À ma grande surprise je vois l'homme à l'imper remonter dans le zoizeau en compagnie du pilote. Les pales de l'appareil se remettent à brasser l'air...

— Ils repartent ? m'exclamé-je.

— Ils vont survoler la région pour voir s'ils aperçoivent les fugitifs. Il y a longtemps qu'ils sont partis ?

— Une heure à peine...

Elle hoche la tête.

— Voilà qui est fâcheux... Enfin espérons que nous aboutirons. C'est la première fois que vous venez en Allemagne orientale ? me demande-t-elle.

Je manque m'étrangler. Nous serions au-delà du rideau de fer ? Mais, sur le papier du charcutier il y avait écrit « Frankfurt ». Mes souvenirs géographiques répondent à mon appel et je réalise qu'il existe deux Francfort : Francfort-sur-le-Main, tout près de la frontière française, et Francfort-sur-l'Oder, très à l'est de Berlin. Je pensais que nous nous trouvions à promiscuité du premier. En fait nous sommes dans la zone orientale. Pour un coup dur c'en est un. Cette fois je nous vois mal partis. Il faut vraiment que le truc recherché soit d'importance pour qu'on nous ait charriés si loin, tous...

— Oui, c'est la première fois, assuré-je.

Je souris tendrement.

— Et je ne regrette pas le voyage.

Elle cille légèrement. Ou je me trompe, comme disait un adepte du cocufiage qui mettait une fausse barbe pour honorer son épouse, ou cette gosse s'en ressent terriblement pour ce qui est de l'adhésif moldave à génuflexion opposée. Quand vous voyez flamber cette petite lueur dans les yeux d'une nana, au cours d'un tête-à-tête, vous pouvez parier le livret de famille du soldat inconnu contre un Flaminiaire que la donzelle a une puissante de transformer le tête-à-tête en bête à bête.

Moi, vous me connaissez depuis un bout de temps déjà ! Vous savez qu'il n'y a pas besoin de m'envoyer une convocation

huit jours à l'avance avec accusé de déception pour me pousser dans les bras d'une frangine en bon état de marche.

Je m'approche de son fauteuil et, sans la moindre façon, je lui grume les muqueuses. Elle ne dit pas qu'elle est consentante parce qu'on ne doit pas parler la bouche pleine, mais elle me fait comprendre, par signes, qu'elle est contre...

Contre moi, bien sûr.

Tandis que le ronron du cocoptère disparaît au-dessus et que les Béro-Pinuche brothers se morfondent au-dessous, je donne à la madame un aperçu de mes conceptions amoureuses. Je ne vous en fournirai pas la nomenclature détaillée afin de ne pas vous coller de complexes, sachez cependant que je lui réussis admirablement le Bottin Mondain, la Souricière astringente et l'Appareil-à-cacheter-les-enveloppes.

Comme elle ne s'en lasse pas, je lui vote une tournée supplémentaire en la complétant par le Chevalier-tétonique, exercice périlleux avec dérapage avant sur les glandes mammaires. Elle aime.

La séance l'a complètement lessivée. Elle me dit que ça, plus les fatigues du voyage (elle doit venir de très loin à ce que je devine) c'est beaucoup et qu'elle veut se délasser dans un bain tiède. Je l'escorte jusqu'à la salle de bains. Prudent, je mate par le trou de la serrure. Je la vois se déloquer complet et enjamber la baignoire. Pour un peu je remettrais le couvert. Mais j'ai d'autres chats à caresser !

Car maintenant que j'ai la preuve de sa confiance en moi. (Et quelle preuve ! Une preuve qui n'est pas par 9 mais par 69 !) je décide d'oser et d'aller au fond de l'aventure. Tant pis si ça craque. Dans un style tornade digne du plus impétueux des westerns, je bombe jusqu'à la cave et je déchaîne mes deux comiques troupiers. Ils vont pour me faire part de leurs griefs mais je leur fais signe de la boucler.

Je vais ouvrir le réduit où nous avons entassé nos chers défunts.

— Un vrai frigo pour cannibale ! marmonne Béro.

Je leur désigne le cadavre du blondinet.

— Choquez le gentilhomme et allez le larguer dans la forêt.

« Ensuite revenez. Vous n'avez que cinq minutes pour accomplir ce petit boulot. Moi je surveille les abords. Dès que c'est fini vous radinez et vous vous remettez vous-même les chaînes. S'il y a danger je mettrai un linge blanc à la fenêtre du salon et vous vous planquerez dans les fourrés jusqu'à ce que je vous prévienne. Vu ?

— Vu !

Ils savent se taire dans les cas graves.

C'en est un.

Je retombe dans les étages. Ma souris continue ses ablutions en chantant un lied allemand. Je m'avise que j'ai omis de lui réclamer son nom à l'entrée. C'est pas la première nana qui a droit à mes faveurs spéciales dont j'ignore le blaze. Comme quoi, dans la vie, la raison sociale importe peu, mes amours. C'est pas avec un prénom qu'on s'envoie en l'air, mais avec celle (ou celui) qui le porte. Le préblaze, c'est du luxe, pour la chose du souvenir et de la roucoulade. Il n'a pas plus d'importance dans un lit que sur une pierre tombale. Le pageot, c'est un peu le vestiaire du conformisme. On y dépose sa panoplie d'hypocrite : ses titres, ses grades, ses bandages herniaires, ses passeports, ses fringues, ses bijoux, ses imparfaits du subjonctif, ses accords de participes, ses prétentions, ses ambitions, ses croyances, ses projets, quelquefois son dentier ou sa jambe de bois, sa patrie, son patron, son pétrin, ses prébendes... Il nivelle l'échelle sociale, la transforme en plancher de bal sur lequel tout un chacun valse, twiste, tangote, charlestons à sa guise ou à son goût. Il est le socle de l'humanité, mes chéries, comme le nombril du porte-drapeau est le socle du défilé militaire.

Je mate par la croisée et j'aperçois mes deux tartes à la crème-pas-fraîche qui disparaissent sous les frondaisons en coltinant leur fardeau. Dans la salle de bains, ma conquête chante toujours sa joie de vivre et de m'avoir connu.

Dix minutes s'écoulent et mes compères ne reviennent pas, bien que je ne leur aie accordé que la moitié de ces temps pour accomplir cette macabre mission. Je commence à me faire un sang d'encre. Ma gosse d'amour sort de la salle de bains, une serviette nouée sur ses cheveux, une autre autour de ses

hanches. D'un geste pudique (les frangines le sont toujours à retardement) elle cache ses seins impeccables.

Je lui dis que c'est un crime et elle pouffe. Elle s'apprête à redescendre au salon pour se reloger. Ce faisant elle va couper à mes archers toute, possibilité de regagner leur base. Un seul moyen de la neutraliser pour un moment, recommencer mes cours de figéné à manche. Faut savoir être à la hauteur des circonstances dans la vie. Je la chope dans mes bras et je la drive vers une piaule proche. Un lit s'y trouve, accueillant. Il est dépourvu de draps et de couvertures, mais j'ai l'habitude de concourir sur piste cendrée. La gosseline proteste pour la forme. Elle dit que c'est déraisonnable, que je vais la faire mourir, etc., etc. Elle ajoute encore qu'elle n'a jamais rencontré de gars comme moi. Je suis un pionnier de l'amour, un défricheur, un explorateur, le Vasco de Gama du pucier, le Bernard Palissy de la jambe en l'air, le Fleming du faire-reluire, le Montaigne de l'extase, le Jean Cocteau de la fantaisie ! Elle dit que c'est le gars Moi-même qui sait le mieux utiliser le noir depuis les frères Lumière et le silence depuis le préfet Dubois.

Paraîtrait que ma tour de contrôle serait la plus perfectionnée d'Europe et qu'aucun syndicat ne pourrait rivaliser avec mes initiatives. J'ai droit à un vote de confiance de l'assemblée, avec mention spéciale du jury de Cannes. Faut reconnaître, car je suis profondément épris de justice, que cette personne possède tout ce qu'il faut pour inspirer le bonhomme doté de grosses intentions : des roberts affûtés au taille-crayon, des hanches en vase de Soisson, des cuisses qui doivent provoquer des raz de marée lorsqu'on les met à bronzer sur une plage, une peau ambrée et satinée, un parfum qui vous titille le subconscient et une bouche préhensile et compréhensive faite pour dire « oui » et aspirer des « h » et des tas d'autres trucs. Vous dire que je lui place coup sur coup (si nous osons ainsi nous exprimer) : Ma-révérende-paire, Le Collier-d'émail, et Le Sac-de-noix-rotatif est superflu car vous l'avez déjà deviné. J'y ajoute pour faire le bon poids La Toilette-du-tunnel, Le Paquet-de-pieds-paquets, La Douane-en-folie, Le Service-central, La Cuisine-des-anges, Le Petit-trou-pas-cher, L'Âne-de-Buridan, La Tête-de-mule, Le Cheval-de-Troie, Le Bidet-de-Sancho, et

surtout, conclusion suprême, nectar des délices, et délice des nectars. Le Stroudubitz-itinérant (recette importée de Pologne par un moine capucin).

Avec cette nana, aimer est un délassement.

— À propos, susurré-je, comment vous appelez-vous, chez cœur ?

— Elsa ! répond-elle cavalièrement.

Nous nous en dirions sûrement plus, après nous en être fait davantage encore si le ronron caractéristique du gros moustique ne retentissait. Je me dis qu'il faut faire fissa pour aller m'assurer du retour des deux vaillants guerriers, mais la même Elsa n'est pas le genre de personne qui laisse filer son partenaire à la sauvette. Les descentes à la cave, elle est pour à condition de faire partie du convoi. Pas mèche de s'en débarrasser. Force m'est donc de surseoir à ma visite des catacombes.

Le zig à l'imperméable blanc s'annonce d'un pas rapide, suivi du pilote : un grand mastar format garde du corps présidentiel ! Le voilà qui jaspine en chleuh. Ça fait froncer les sourcils de ma belle amie. Notre séance l'a un peu fatiguée. Elle a ses bagages sous les yeux et son regard ressemble à la grille d'un confessionnal. Ses narines sont pincées et les coins de sa bouche tombent un peu, bien que ce soient des commissures de peau lisse¹².

— Qu'y a-t-il ? interrogé-je.

Elle met trois secondes à me répondre.

— Ils ont vu quelque chose non loin d'ici, dans la forêt.

J'ai le battant qui fait le triple saut périlleux en arrière.

— Quoi ?

— Justement, ils ont mal distingué à cause des arbres. Il leur a semblé apercevoir des hommes... Une formation importante.

Le gnace à l'imper impec baragouine encore.

— Qu'est-ce qu'il dit ?

Elsa me traduit docilement.

12. Et après ? Si ça me fait plaisir ! Voulez-vous bien remonter à votre lecture et ne pas faire cette gu... !

— Il pense que les policiers français avaient des complices dans la région. Il veut interroger les deux du bas, peut-être savent-ils quelque chose...

J'en ai un court-jus dans la moelle pépinière (Béru dixit).

Je ne vais pas laisser torturer mes deux pauvres pommes tout de même ! Je louche vers la mitraillette, mais, comble d'infortune, le pilote qui aime les jouets de luxe est en train de s'amuser avec. Lui, c'est le genre d'intellectuel qui a besoin d'aller au fond des problèmes. Il vient de démonter l'engin en deux coups de gruyère râpé. C'est de plus un technicien. À l'efficacité de ses gestes on devine qu'il démonterait aussi bien – et aussi vite – un V2 ou un char lourd.

Le zig en imper pose son imper, ce qui va m'obliger à le qualifier autrement jusqu'à ce que, du moins, il le remette. Il porte par en dessous un complet de tweed moucheté, dans les tons beiges.

D'un pas germanique, il prend le chemin de la cavouze, escorté du pilote. Elsa suit ses deux beaux Teutons.

— Venez ! me fait-elle en me cramponnant le bras.

Force m'est de leur filer le dur à tous les trois.

Nous longeons ce couloir qui n'est pas sans évoquer la Salpêtrière. Nous atteignons la porte de la « cellule ». Horreur ! Elle n'est pas fermée et il n'y a personne dans la cave. Un incident technique s'est produit, qui a freiné le retour à la terre des deux réputés astronautes. Ils sont restés placés sur leur orbite, les pauvres biquets ?

Illico le type-au-complet-de-tweed-moucheté-dans-les-tons-beiges-qui-portait-naguère-un-imperméable-blanc vocifère, ce qui en allemand, prend des dimensions tudesques.

Il sécrète deux litres de bile d'un seul coup et me les vaporise sous le nez.

Il m'a chopé par le colbak et me remue durement tandis que le pilote passe derrière moi et me fait une manche-retournée vietnamienne.

— Mais qu'est-ce qui leur arrive ! clamé-je.

Elsa, sourcils durement froncés, me lâche à bout portant :

— Vous les avez délivrés !

— Moi ! tonné-je. Elle est raide celle-là – et la fille sait que je ne mens pas –, je ne vous ai pratiquement pas quittée ! Ma chérie, vous êtes bien la dernière à pouvoir m'accuser !

Elle est troublée. Elle récapitule les doux instants que nous venons de vivre...

— Pendant que j'étais dans la salle de bains...

— Pendant que vous étiez dans la salle de bains, ma douce amie, je vous attendais devant la porte pour vous prendre à nouveau dans mes bras. La preuve que j'étais derrière la porte ? Vous chantiez ! Et vous chantiez ceci...

Je fredonne approximativement la chanson. Ce détail semble la convaincre. Depuis un quart de minute, l'homme a. c. d. t. m. d. l. t. b. q. p. n. u. i. b.¹³ lance des « *Was* » exaspérés. Elsa traduit. Mais en édulcorant. Elle doit se porter garante car le pilote me lâche et l'homme... enfin celui qui a un complet comme vous savez, après avoir arboré un imperméable immaculé, cesse de me lézarder les tympans.

C'est d'une voix calmée comme la mer de la mère Butterfly qu'il parle à sa compagne.

— Comment ont-ils pu s'évader ? demande-telle.

J'ai l'inspiration géniale du demi-siècle.

— Ma douce amante, nous sommes bien obligés de reconnaître que notre attention s'est relâchée pendant un certain temps. Les autres ont dû en profiter pour revenir en douce... Là, oui, nous sommes coupables !

Ce pluriel ne lui paraît pas singulier et elle fait son mea culpa après m'avoir réclamé phonétiquement le contraire. Le pilote, lui, semble se désintéresser de la question et sort dans le couloir. L'homme moucheté examine les ferrures et hoche la tête mal convaincu. Elsa, avec sa psychologie féminine, blablate pour meubler. Elle n'a pas la conscience tranquille à partir d'au-dessus de la ceinture, cette douceur. Elle se dit que la bagatelle pendant les heures de service, c'est pas recommandé.

13. Gain de temps appréciable puisque cela signifie : l'homme... au complet de tweed moucheté dans les tons beiges qui portait naguère un imperméable blanc.

Moi, j'attends. L'atmosphère est plus lourde que les blagues d'un ancien combattant de 14-18 après un banquet. La carburation se fait mal. Je donnerais un gant de velours contre une main de fer pour me trouver à la terrasse du Marignan.

L'homme tweedé se relève, indécis. À cet instant, un appel retentit en provenance du couloir. C'est le pilote qui ameute la garde.

Il désigne une traînée sanglante sur le sol, devant la porte du réduit. Il tient une petite torche électrique à la main et éclaire la traînée pourpre. Émoi dans la volière. Elsa me demande si j'ai la clé de la nécropole. Je réponds que non. Ça n'est pas fait pour consterner le pilote. Avec son gabarit bulldozer géant, il se fout des portes fermées comme de sa première cicatrice. Un tout petit élan de rien du tout ! Un coup d'épaule ! Mais quel coup ! Et la lourde fait bonsoir-m'sieurs-dames en nous traitant de gonds.

Le faisceau de la lampe danse sur les trois cadavres étalés. Puis trois regards se tournent vers moi. J'essaie de faire bonne frite en m'efforçant de penser à l'histoire de l'homme qui a vu l'homme qui a vu l'os, mais il est difficile de sourire lorsqu'on a douze mille fourmis rouges dans son slip et une poignée de clous de tapissier dans ses godasses. Je me dis que la situation s'est gâtée au point qu'on a envie de l'emmener chez le dentiste pour la faire arracher. Le pilote me vole dans les plumes. Je prends une tarte en pleines gencives. Les gingivites les plus récalcitrantes ne résisteraient pas devant une telle thérapeutique.

Je pars en arrière, ma tête heurte une pierre en saillie (c'est le jour des saillies décidément). Je vois dégringoler une somptueuse pluie d'étoiles, parmi lesquelles celle du berger.

Et puis je m'enferme dans ma chambre noire pour y développer ces rudes épreuves.

CHAPITRE X

Il y a des cas où un seau d'eau froide est le bienvenu.

Celui qu'une main généreuse me propulse dans l'étalage me fait l'effet d'une douce caresse. Je rouvre les yeux. Le pilote m'avait endormi, c'est lui – bonne âme – qui me réveille.

Il a une tronche en forme de bunker. C'est du crâne solide, avec cervelle en os massif et tout.

Je constate alors que je me trouve ligoté dans un fauteuil du salon. Et c'est pas du chiqué. J'ai l'impression de faire partie intégrante du siège. Elsa fume délicatement une cigarette turque à goût égyptien. Elle a le regard coagulé. Elle se penche sur moi.

— Alors, monsieur le commissaire San-Antonio, fait-elle, vous avez bien failli nous posséder !

— En ce qui te concerne, chérie, j'ai l'impression qu'il y a eu du mal de fait dans ce domaine, ricané-je.

Elle me balance dans les fosses nasales une bouffée d'herbe à Nicot.

— Vous feriez mieux de fumer un flacon de chez Carven, conseillé-je, ça sentirait meilleur que votre papier d'Arménie.

Ça la file dans une rogne glacée. Elle ôte sa cigarette de ses lèvres et m'appuie délicatement le bout incandescent sur la joue. J'ai beau être un poulet, quand je me consume ça renifle le cochon brûlé. Je domine ma douleur.

— On me l'a déjà fait, assuré-je. Mais ça ne me gêne plus car j'ai été ignifugé.

— Nous avons appelé Paris pour avoir une description de vous, reprend-elle.

— Et vous avez appris que j'étais moi ? Ça ne m'étonne pas. On s'aperçoit au premier coup d'œil que vous avez le cerveau aussi fragile que le popotin.

Elle me gifle.

— C'est l'heure de votre culture physique, Beauté ? Vous vous comportez drôlement avec un bonhomme qui, il n'y a pas une heure, vous faisait appeler madame votre mère en allemand !

L'homme beige radine. Il tient une petite trousse noire à la main.

— Vous allez parler, maintenant ! m'affirme Elsa.

— Mais je ne demande que cela, ma choute.

— Vous allez tout nous raconter !

— En commençant par Adam ou bien est-ce qu'on saute les premiers millénaires ?

— Dans un instant vous ne ferez plus le malin.

L'homme naguère imperméabilisé de blanc ouvre la trousse. Il déballe une seringue, ajuste son aiguille, choisit une ampoule dans une boîte d'acier qui en est garnie.

— Werner va vous injecter dans le sang un certain produit de son invention, me dit-elle. Vos souffrances seront tellement intolérables que vous nous supplierez de vous achever !

— C'est intéressant, fais-je. Est-ce qu'il a fait breveter sa découverte, votre Werner ?

Cela dit, mes douces chevrettes, je ne suis pas tellement fiérot. Moi, les gnons, les papouilles avec des tenailles, les caresses à la lampe à souder, je les supporte parce que j'ai un tempérament qui sort des aciéries de Longue-Vie, mais les choses inoculées je suis contre, surtout quand c'est moi qui sers de cow-boy, comme dirait le Gros. À propos, que sont-ils devenus, mes Laurel et Hardy ? Pourquoi ne sont-ils pas revenus ? Sont-ils tombés sur des matuches ? Ah ! franchement, les gars, ça grince dans l'arbre à cames !

Werner scie une extrémité de sa perfide ampoule. Puis il fait passer son contenu à l'intérieur de la seringue. Elsa rumine. Elle a deux façons de se faire reluire, la goulue : les messieurs qui ont leur carte de membre actif et les émotions fortes. Heureux d'avoir été en mesure de lui procurer l'un et l'autre.

Elle arrache la manche de ma chemise afin de dénuder mon bras. Une chose est à signaler qui en dit long comme Bordeaux-Paris sur la mentalité de ces bonnes gens : ils me piquent sans

sommatation. Il n'est même pas question d'ultimatum (de Savoie). Leur méthode c'est pas la méthode classique : « Parle ou on te... » Non. Eux commencent par agir. Dans le fond c'est plus efficace. Je serre les dents très fort. Mon San-A., ce qui t'arrive tu l'as bien cherché. Je me remémore la chanson *Ah ! il fallait pas, il fallait pas qu'il y aille !*

La seringue s'approche de mon bras. Werner s'apprête à m'embrocher. Il cherche la veine. Qui voit ses veines voit ses peines, me répète fréquemment ma Félicie. M'est avis qu'elle est dans le vrai.

San-Antonio, le superman pour noces et banquets, est aussi faraud qu'un microbe dans une fabrique de pénicilline. Il songe à sa mère, à la France, à son métier, à toutes les dames qu'il a honorées de sa confiance... Vous m'objecterez, puisqu'il pense c'est qu'il est, car vous avez des lettres (au moins les trois qui composent votre qualificatif le plus sûr). D'accord : il est ! Seulement il est pour peu de temps. Ô douleur ! Orage ! Ô dés ! Est-ce poire ? N'ai-je donc tant vécu que pour cet instant affreux ? Est-ce donc là que s'achève la belle histoire san-antoniesque (ou sans-antoniaise, au choix, je ne suis pas sectaire) ?

Non ! Les miracles ne sont pas faits pour les chiens. Au moment où Wemer a découvert ma veine préférée (une bleue pervenche) un brou tout ce qu'il y a de haha retentit au-dehors.

Une sorte d'espèce de détonation étonnante, suivie d'un crépitement.

Le pilote mugit et se précipite au-dehors. Un coup de feu retentit. L'homme rentre en vitesse en se tenant le bras gauche. Du sang sort de sa manche. C'est le branle-bas de combat. Je me détronche comme je peux – et je peux peu – ce qui me permet néanmoins d'apercevoir au mitan de l'esplanade un immense brasier. C'est l'hélicoptère qui flambe. Ah ! le beau feu que voilà ! Attila est passé par-là ! À moins que ce ne soit Bérurier ou Pinaud ? Ceux qui se chauffent à l'anthracite ont tort : l'hélicoptère c'est tellement mieux !

Drôle d'effervescence dans le salon. Ces messieurs ont bondi sur leur arsenal et se mettent dans les embrasures. La poudre à

atténuer la durée humaine entre en jeu. Ça fait boum du dehors, et ça fait boum du dedans !

Il s'agit d'un siège, mes loutes ! Prévenez votre gynécologue ! Je me gaffe qu'il ne s'agit pas d'une intervention de mes joyeux compères de Windsor. Ils n'étaient pas armés. Or ça pète ferme dehors. À l'oreille, je détecte quatre points de tir. Les vitres de la vieille demeure se mettent à faire des petits.

Werner crie soudain un truc efficace à son copain le pilote. Ce dernier court à un placard, il prend trois chargeurs de mitraillette qu'il glisse dans les poches de sa combinaison et il disparaît, la seringue sous le bras. Je pige qu'il s'agit d'une manœuvre savante. Il doit y avoir une issue discrète à cette forteresse. Mon petit camarade va essayer de prendre les assaillants à revers. Elsa fait le coup de feu elle itou. Une vraie Vachequirit digne de la Warner-Brosse. Elle est d'un calme olympique.

Pan-pan !

Pan-pan !

Comme *Dialogue des Carmélites* ça se pose là. Je n'ai qu'une trouille : c'est de morfler une bastos qui aurait paumé sa route et qui prendrait soudain ma carcasse immobile pour une voie de garage.

Y en a une que je ne connaissais ni des lèvres ni de la pomme d'Adam et qui vient de me passer sous le nez, justement ! Et pis en v'là une seconde en vadrouille à deux millimètres virgule deux de mon temporal, une troisième à un centimètre de mon artère iliaque primitive, une quatrième à un millième de millimètre de mon grand palmaire, une quatrième à zéro, zéro, zéro, un de mon apophyse coracoïde et une cinquième enfin (qui n'est pas de Beethoven) à un mètre de mon lobe. Quel vilain temps ! Si je pouvais seulement changer de trottoir !

Mais le zig qui m'a ficelé a dû être commis charcutier à Lyon pour savoir aussi bien saucissonner ses contemporains. J'ai beau peser sur mes miens à m'en faire exploser le carter, ils ne relâchent pas leur étreinte d'un centimètre.

Le zim-boum se poursuit. Heureusement qu'il n'y a pas de voisins immédiats car ils ameuteraient la garde. Ça vase un bon moment, de façon sporadique. Puis il se produit une petite

accalmie, et, tout à coup, c'est Waterloo, multiplié par Trafalgar, multiplié par Verdun, multiplié par Monte-Cassino et divisé par six. Je pige que c'est mon petit ami le pilote qui venge son appareil mort au champ d'honneur. Il y va à la mitrailleuse et à la grenade. Un corps d'armée à lui tout seul. Ça dure trois minutes à peine. Le temps de se faire cuire un œuf, et puis ça stoppe. L'homme qui eut le privilège de porter naguère un imperméable blanc par-dessus son complet de tweed moucheté dans les tons beiges (ne pas confondre avec les thons belges) sort précipitamment en hurlant des choses bien senties. La chère Elsa jette le pétard sur la table et s'approche de moi en faisant valser le sien.

— La tentative de vos complices a échoué, monsieur le commissaire ! fait-elle, goguenarde.

Elle me gifle à toute volée et à deux reprises. Puis elle se baisse davantage et me mord la bouche.

— Pour Noël, je vous offrirai trois douzaines d'électrochocs dans une belle chambre capitonnée, lui dis-je, car j'ai l'impression que ça ne tourne pas rond dans votre petite tête, ma chérie. On doit y être sadique de mère en fille dans votre famille, ou alors vous avez une jolie araignée dans votre non moins jolie tête !

J'ai droit en retour à une nouvelle série de beignes. Elle interrompt sa distribution car un surprenant cortège fait son entrée. Je cite, dans l'ordre des apparitions : un gros et grand type chauve, dont le crâne pointu pourrait servir d'enseigne à un fabricant de dragées. Bérurier, Pinaud, et le pilote de feu l'hélicoptère en feu.

Il y a des coups de surprise dans la vie. Celui-ci en est un, et des plus rudes ! J'écarquille mes objectifs à m'en faire tomber les gobilles des alvéoles. Qu'est-ce à dire, madame la comtesse ? Des grenouilles dans le potage !

— Salut, Gros ! lancé-je gaillardement, vous êtes allés à la pêche avec le Débris ?

— Parle-moi z'en pas ! rouscaille le Mahousse, tu me recauseras de ce pays de c... ! À peine qu'on a z'été dans la forêt avec le clamsé qu'une bande de jolis brius nous sautent sur le dossard et nous font prisonniers !

Il m'en dirait sûrement plus long, mais monseigneur le pilote qui n'aime pas les bavards lui file un coup de crosse dans la salle à manger. Le Gros se tait pour cracher sa porcelaine.

En aura-t-il pris des pains dans la frime, le pauvre chéri, au cours de sa valeureuse carrière ! Pas étonnant qu'il n'ait pas le physique d'Alain Delon après toutes ces mandales, tous ces gnons, toutes ces beignes !

Elsa et ses deux compères se concertent sans cesser de nous braquer avec un ensemble touchant. Leur conférence est courte. Cinq minutes plus tard, nous nous retrouvons à la cave, enchaînés comme des chiens méchants. Tant de mal pour en arriver là, c'est vraiment pas payant.

Pinuchet, de sa voix bêlante, résume admirablement le sentiment de chacun :

— J'en ai plein les galoches !

Béru crache une molaire d'occasion qui vient de se dessertir in extremis et explose, la bouche libre comme une ligne de chemin de fer un jour de grève totale de la SNCF :

— Si tu aurais pas eu l'idée saute-grenue de nous faire coltiner ce macchabe, on en serait pas là, San-A. ! Pour un commissaire, tu me la copieras ! Quand je pense qu'on m'oblige à passer des examens pour avoir le droit de faire des couenneries dans ton genre, merci bien. Franchement, quand on te voit à l'œuvre, on a envie de se l'apprendre, la loi de Courvoisier sur les corps plongés dans les liquides et le principe d'Archi Moor ! Si tu serais venu nous apporter des pétoires, on s'emparait de la maison. On attendait le retour de l'hélicoptère, on naturalisait les occupants, et on intimidait au pilote l'ordre de nous conduire à Issy-les-Moulineaux sans escale !

— Écrase, veux-tu ! riposté-je.

Moralement, je lui donne raison et je me vote une distribution de coups de pompes dans le valseur. En leur faisant coltiner le cadavre en forêt, je voulais accréditer auprès des arrivants ma version de la fuite de San-Antonio ! Ça me permettait de gagner leur confiance et d'en apprendre plus long sur cette affaire.

Mais le Gravos est dans le vrai lorsqu'il affirme que j'ai cassé le coup.

Je m'intéresse au grand gros chauve. Il paraît maussade. Je donnerais bien l'antenne de la tour Eiffel pour savoir qui il est et quel rôle il est venu jouer dans l'affaire. Pourquoi se tenait-il embusqué dans les environs avec des complices ? Pourquoi a-t-il mis le feu à l'hélicoptère ? Pourquoi a-t-il fait le siège de la propriété ? Comme ça ne coûte rien de le lui demander... je le lui demande.

Il parle français. Mal, mais suffisamment pour se faire comprendre.

— Qui êtes-vous ? demandé-je.

En d'autres lieux et en d'autres circonstances, ce monsieur se ferait un devoir de la boucler – ou de me la faire boucler – mais lorsqu'on est enchaîné aux côtés d'un type on se sent solidaire de ce type.

— Samuel Duchnock, me dit-il.

Je fais une petite plongée dans mon fichier. Ce nom me dit quelque chose. Samuel Duchnok... J'y suis ! Il s'agit d'un agent international travaillant pour le compte du réseau Arthuro, spécialisé dans l'achat et la vente de documents en tout genre.

— C'est ce fumelard qui nous a cabossés dans la forêt, trépigne Bérurier. On a à peine eu le temps de comprendre. Ils nous sont sauté dessus et nous ont refilé un terrible coup de gourmi sur la capsule ! Ah ! les tantes ! J'ai cru que le troisième étage de ma fusée se détachait !

Il incline sa bonne chère hure et me montre une aubergine de taille normale, plantée sur le sommet de sa tronche.

— Admire le panorama, San-A. !

Cher Béru ! Il a déjà oublié sa rancœur.

— Que faisiez-vous dans la forêt ? je demande à Sammy Duchnock.

— Nous nous apprêtions à investir la maison.

— Pour quoi faire ?

Il me virgule un petit sourire à base de dix-huit carats vu que ses dominos ne sont plus d'origine à lui non plus.

— Vous êtes bien curieux, commissaire !

— Au point où nous en sommes, vous pouvez parler...

— Je sais.

— La curiosité est la seule chose que je puis assouvir, pour peu que vous y mettiez du vôtre !

Il sourit encore. C'est une âme forte. Un fataliste surtout. Il a perdu et il est tranquille. Ça fait partie de son job et c'était compris dans le tarif des consommations.

— Je voulais récupérer l'autre partie des documents, fait-il.

— Racontez...

Il hausse les épaules.

— Vous raconter quoi ? Que savez-vous ?

— Racontez-moi tout, même ce que je sais. Ça me fera plaisir de l'entendre de votre bouche.

— L'affaire Simmon, vous êtes au courant ?

— Il s'est suicidé à l'Hôtel du Danube et du Calvados.

— Oui. Mais après y avoir dissimulé des documentations qu'il avait subtilisés à mon organisation.

— Quels documents ?

— Ceux-ci concernent un désherbant.

Béru se file en renaud.

— Le v'là qui se fout de not' pipe, San-A. !

— Tais-toi ! intimé-je.

Et, me tournant de nouveau vers mon interlocuteur :

— Continuez...

— Il s'agit d'une découverte d'un savant italien. Vous lancez dix kilos de ce produit sur la Beauce et pendant quatre ans il n'y pousse plus le moindre brin d'herbe. Aucun végétal ne peut résister : pas un arbre, pas une plante !

— Ça doit être commode pour les jardins, rêvasse Pinaud. Si je pouvais en avoir un peu pour le mien...

Sammy Duchnock éclate de rire.

— Si vous en mettiez une seule pincée, votre jardin ressemblerait au crassier d'une mine. Vous vous rendez compte de la signification d'une telle découverte ? Dans le cas d'un conflit, le pays qui posséderait ce produit pourrait réduire son adversaire à la famine en un clin d'œil. Plus de blé ! Plus de fruits ni de légumes ! Plus de pâturages ! Le bétail meurt en quelques jours. C'est cela la vraie terre brûlée ! Des centaines de milliers d'hectares de terrain transformés en lave.

J'ai la gorge qui se noue.

- Vous dites que Simmon s’était approprié la formule ?
- Oui. Pour le compte des gens d’ici. Il devait la leur remettre à Paris. J’étais sur ses traces. Je devais récupérer les documents coûte que coûte, mais je suis arrivé trop tard.
- Il s’était suicidé ?
- Oui. Sur le moment j’ai cru qu’on l’avait assassiné. Mais quand j’ai su qu’il s’agissait vraiment d’un suicide je me suis mis à réfléchir et j’ai étudié le cas d’un peu plus près.
- Alors ?
- J’ai découvert que le réseau de Simmon n’était pas entré en possession de la formule.
- Qu’était-elle devenue ? demandé-je, bien que j’aie ma petite idée à ce propos.
- Mystère ! Nous sommes entrés en rapport avec Fouassa, le propriétaire de l’hôtel. Nous lui avons dit que si un pli arrivait au nom de Simmon...
- Pourquoi dites-vous « nous » ?
- Duchnock sourit.
- Parce que Elsa Werbotten a agi de même.
- Et comment a réagi Fouassa ?
- En parfait honnête homme qui ne veut pas se mouiller...
- Et ensuite ?
- À quelque temps de là, l’amie de l’hôtelier...
- Mme Renard ?
- C’est cela. Mme Renard, donc, m’a contacté. Elle avait la possibilité de mettre la main sur ce que je cherchais, me dit-elle. Mais cela coûtait très cher.
- Combien ?
- Dix millions.
- C’était donné.
- Naturellement. Le réseau Arthuro a payé sans discuter...
- Et ?
- Et il n’a eu droit qu’à la moitié de la formule. Celle-ci était imprimée en code sur quatre pages de format in-8 couronne. Cette dame ne nous a fourni qu’une feuille, soit deux pages. Elle a prétendu que le reste lui serait livré plus tard.
- Vous n’avez pas essayé de... brusquer les choses ?

— Non, car nous savions que le réseau de Simmon était sur le coup. Nous préférions attendre...

— Que s'est-il passé ?

— La dame Renard a vendu l'autre moitié de la formule, soit les deux autres pages, à Elsa.

— Elle avait les dents longues. Joli coup double !

— Calcul de minable, gronde Duchnock. Nous lui aurions aussi bien payé la formule vingt ou trente millions si elle avait osé les demander ! Mais les minus sont les minus...

Je souris.

— Si bien que vous détenez une moitié de la formule et le réseau d'Elsa l'autre moitié ?

— Exactement.

— Et c'est pour récupérer l'autre moitié qu'ils ont kidnappé le père Fouassa ?

— Ça me paraît évident.

— À moi z'aussi ! affirme Bérurier qui a suivi attentivement les explications du prisonnier...

Pinuchet qui n'a rien dit depuis un moment nous doit une magistrale manifestation vocale. Comme il n'est pas en mesure de nous chanter le grand air de *Paillasse*, il se contente de balbutier :

— Voilà donc l'origine de ces fameux millions que Fouassa prétendait recevoir par la poste !

— Voilà, fais-je. Et je crois comprendre les manigances du vieux gredin...

— Quelles sont-ce ? s'informe Bérurier, le délicat lettré.

— Elles sont-ce les suivantes. Fouassa a tout dirigé, tout manigancé, mais il ne voulait pas se mouiller. Lorsque les uns et les autres lui ont fait des propositions, il les a envoyés rebondir tout en notant leur adresse. Puis il s'est mis à chercher la formule et il l'a trouvée !

— Je me demande où qu'elle était ! grogne Bérurier. J'ai fouillé la chambre de fonte en comble et j'ai vu ballepeau.

— Toujours est-il qu'il l'a trouvée, lui, inspecteur principal Bérurier ! Honte à vous !

— Si j'aurai pas ces sacrés bracelets aux chevilles et z'aux poignets tu verrais un peu ta douleur ! brame le suralimenté.

Je poursuis, imperturbable :

— Il a fait opérer les tractations par sa souris. Seulement, le moment est venu où les deux réseaux insatisfaits ont montré les dents. Il a compris que ça se gâtait. La situation se détériorerait de plus en plus. Il n'échapperait pas à la vindicte de ceux qu'il avait roulés. Alors un plan machiavélique a germé dans son esprit. Puisque la mère Renard avait commencé de porter le bada, elle le porterait jusqu'au bout. Lui n'était qu'un pauvre petit rentier asthmatique, dépassé par les événements.

Je me tais pour ordonner mes idées.

— Très intéressant, fait Duchnock, à mon tour de vous inviter à poursuivre.

— Fouassa, obtempéré-je, devait tenir compte de trois facteurs : votre réseau, celui de notre petite camarade Elsa... et la police. Il a commencé par aller trouver un ancien inspecteur retraité qui dirigeait une agence de police privée, et il a prétendu recevoir des millions par la poste, de façon très anonyme. Cette ruse permettait d'établir son innocence, car déjà il avait décidé de tuer sa compagne. Jamais assassinat ne fut plus minutieusement prémédité. En effet, qui donc irait soupçonner un monsieur venu se plaindre qu'on lui envoie de l'argent ! Psychologiquement c'était très fort. Il ne lui restait plus qu'à planquer son fric et à attendre le bon moment pour bousiller la vioque. Nous lui avons fourni ce bon moment par notre visite tardive. Le vol allait constituer le mobile idéal du meurtre pour la police. De plus, chacun des deux réseaux allait penser que c'était l'autre qui avait abattu la vieille intrigante. De première, non ?

— Formidable ! murmure Pinaud. Qui m'aurait dit ça ! Un homme qui semblait si...

— Ce sont les eaux dormantes qui ronflent le plus, fait Bérus qui sait interpréter les vieux proverbes.

Nous faisons un moment pensée à part.

— Quelque chose a fait que la bande d'Elsa n'a pas tellement coupé dans la combine, dis-je. Je me demande ce que c'est...

Je n'ai pas le loisir de me le demander longtemps car la porte s'ouvre. Le pilote et Werner entrent, escortés d'Elsa. Ils se jettent sur Duchnock et le fouillent de fondement en comble.

— Mais non, je ne l'ai pas ! sourit ce dernier.
— Où est-il ?
— C'est Arthuro qui l'avait.
— Nous venons de fouiller son cadavre, déclare Elsa, et nous n'avons rien découvert.

Sammy secoue sa belle dragée rose, un peu cabossée.

— Sans doute l'avait-il mise en lieu sûr.
— Sûrement pas. Il la lui fallait pour vérifier qu'elle concordait bien avec la deuxième partie qu'il escomptait trouver ici...

— Je ne suis pas en mesure de vous renseigner, fait Duchnock.

— Il le faudra bien, cependant, riposte Elsa, avec un petit rire qui donnerait des frissons à un cobra adulte.

Elle dit je ne sais pas quoi à ses bonshommes qui eux savent quoi. Et voilà qu'on nous remonte tous en haut, mais après nous avoir enchaînés les uns aux autres et nous avoir lié les mains dans le dos. Notre défilé rappelle cruellement le départ des collégiens pour Cayenne. Néanmoins je préfère remonter. J'ai horreur de moisir dans la cale du barlu. À la lumière du jour la vie se fait plus engageante.

Ces messieurs au salon !

Werner a repris ses outils d'avant l'attaque du château : seringue, ampoule, etc.

Seulement, cette fois, c'est de Duchnock qu'il s'approche. Elsa dénude le bras de l'agent secret, ainsi qu'elle le fit pour moi. L'aiguille s'enfonce dans la viande de notre camarade de captivité. Il y a un grand silence. Tout le monde regarde Duchnock. L'attitude du gars force l'admiration. En voilà un qui sait subir les mauvais instants. Il est un peu pâlichon ; mais son maintien reste ferme, Et puis, brusquement, au bout d'une vingtaine de secondes, une rupture se fait en lui. Ses yeux s'agrandissent, sa bouche s'entrouve et un cri affreux jaillit de sa poitrine. Jamais la douleur humaine n'a eu une telle voix pour s'exprimer. Le hurlement reprend. Tout son être tremble. Il est agité de soubresauts abominables. Ses traits se convulsent, ses yeux se révulsent.

— Du feu ! hurle-t-il. C'est du feu ! Arrêtez ! Arrêtez !

La sueur coule sur son front. Il vieillit à toute allure. On dirait qu'on assiste à un digest de la vie d'un homme. Il se recroqueville. Ses rides se creusent profondément. Il fond. Il se rétrécit. Il blanchit. C'est effroyable à voir.

— Non ! Non ! supplie-t-il.

Et le cri vient...

— Achevez-moi !

C'est une supplication démentielle. La plus terrible que j'aie jamais entendue.

— Par pitié ! Achevez-moi ! Achevez-moi !

— Finissez-le, bon Dieu ! lancé-je, exaspéré !

— Cloquez-lui une olive dans le chignon, tas d'œufs pourris ! renchérit son Enflure.

Pinaud s'y met aussi :

— Gredins ! Voyous ! Criminels ! Sans-cœur !

Fräulein Elsa semble s'amuser comme une petite folle.

— Parlez ! enjoint-elle. Parlez et vos souffrances prendront fin.

— Oui, oui, tout ce que vous voudrez ! Tout ! Mais vite, arrêtez !

— Où sont les documents ?

— C'est Arthuro qui les avait !

— Seulement il ne les a plus. Que sont-ils devenus ?

— Je ne sais pas. JE NE SAIS PAS !

Comment douter de sa sincérité en un pareil instant ? IL NE SAIT PAS !

— Il les aura cachés dans le bois avant de donner l'assaut à la maison, suggéré-je.

Elsa hoche la tête.

Puis elle traduit ma réflexion aux deux autres. Ces derniers sortent tandis que Duchnock continue de se tordre dans ses liens et de supplier qu'on achève de prendre sa misérable vie.

Ses souffrances ne font qu'augmenter. Cela dure un bon quart d'heure. C'est insoutenable. Je donnerais ce qui me reste à vivre pour que cela cesse. Et puis Dieu a enfin pitié de lui. L'espion se tait brusquement et sa tête s'abat sur sa poitrine. Son cœur vient de flancher.

— Vous y passerez tous aussi, promet Elsa. Dès que le patron sera arrivé ! Je vous le promets.

*
* *

— Dites, demande Bérurier. Les hélicoptères, vous faites l'élevage ou quoi ?

Voici plus d'une heure que nous moisissons au salon devant le cadavre maintenant violacé de Duchnock. Le pilote et Werner ne sont pas encore de retour. Elsa fume cigarette sur cigarette en arpentant nerveusement la pièce. Elle éteint ses mégots sur nos visages et nous ressemblons à des emballages de pâtes Lustucru (aux œufs frais).

Un formidable ronron retentit depuis un moment, qui ne fait que croître et embellir. Et un deuxième hélicoptère se pose à une centaine de mètres de la carcasse calcinée du premier.

Trois hommes en débarquent. Leurs silhouettes s'avancent vers nous. Ils ont une formation en triangle comme les cigognes.

En tête marche un type mince, vêtu d'un complet noir et coiffé d'un chapeau à bord roulé. On dirait un notaire. Il a les cheveux blancs et porte des lunettes à montures d'or.

Il est suivi de deux autres gars élégamment vêtus eux aussi. L'un est coiffé d'un taupé vert, l'autre d'un chapeau de paille noire à ruban à damier, très amerlock. L'un et l'autre portent des lunettes noires d'agents secrets.

Le trio pénètre dans la pièce. Il se fait trois dixièmes de seconde d'un silence de cathédrale, after lequel le type aux tifs blancs se met à jaspiner. C'est Zaza qui lui donne la réplique.

Au milieu du blabla je perçois un soupir. C'est Pinaud qui vient de s'évanouir. Terrassé par les émotions, le pauvre biquet !

Béru s'en aperçoit et se fout à chialer.

— Notre Pinuche qu'est groggy ! lamente-t-il. Tu vois pas qu'il a cassé sa pipe ? Il a jamais eu l'horloge très solide. Son système vaseux-basculaire débloquent, à ce qu'il m'a z'eu confié.

Il se tait, puis reparle. C'est pour dire « Nom de Dieu ». Et il reste le clapoir béant. Je suis la direction dudit regard, ce qui drive le mien jusqu'à l'un des compagnons du big boss. Il s'agit

de celui qui porte un chapeau de paille noire. À mon tour je manque défaillir. Et quand je vous aurai dit qui c'est, ce naveton, je suis certain que votre aorte fera le grand écart.

Je vous laisserais bien deviner, mais dans douze siècles on serait encore là. Je vous le bonnis ? Vous y tenez ? Vous insistez ? Dans ce cas, j'y vais.

Mais auparavant je vais changer de chapitre, histoire de m'aérer un chouïa les méninges.

Qui m'aime me suive, comme disait un type que je connaissais.

Il se déplaçait toujours seul.

CHAPITRE XI

Le compagnon du grand patron. L'homme au chapeau de paille noire à damier, c'est Hector !

Vous avez bien lu, bien compris ? Avec vos yeux de taupes et vos cervelles de mollusques ? J'ai bien écrit en toutes lettres : Hector. Mon cousin. L'ex-fonctionnaire devenu policier privé grâce à l'agence accueillante de Pinuche. Rien de surprenant à ce que notre brave Baderne se soit évanoui en le reconnaissant. Je cache ma surprise de mon mieux. D'ailleurs, présentement, personne ne s'occupe de moi. Nos geôliers discutent à toute vibure. C'est à se demander s'ils arrivent à se comprendre ! Hector, quant à lui, s'approche de moi, innocemment. Il soulève ses lunettes noires et me distille un chouette clin d'yeux. Toujours innocemment, il passe derrière mon siège. Je sens une légère vibration dans mes liens, et puis ils se détendent comme par miracle et je récupère la liberté de mes mouvements.

— Bouge pas, Toto ! me souffle Hector.

Il s'occupe de Bérurier avec la même discrétion. Y a de l'émoi dans le réseau. Il en a sec, le grand boss, d'avoir dépensé tant d'argent et sacrifié ses hommes et son hélicoptère pour faire tintin sur la ligne d'arrivée. D'après ce que je crois piger, il enguirlande Werner et le pilote, lesquels n'ont pas su dénicher la deuxième moitié de la formule. Puisque le patron de l'autre réseau, Arthuro, l'avait en sa possession, elle n'a pas pu se volatiliser...

Sur une table basse, au fond de la pièce, sont déposés trois revolvers et la mitraillette dont le pilote se servit pour prendre à revers les assaillants. Je vois le brave et bel Hector (il est fringué sur mesure et en soie sauvage) se diriger dans cette direction.

Il nous adresse un petit signe, à Béro et à moi. Et puis il agit. Des deux mains il empoigne les lance-prunes et nous les jette.

Je biche le mien au vol. Bérur rate le sien, mais s'empresse de le ramasser. Stupeur des autres qui nous voient brusquement debout et armés. Ils n'ont pas le temps de réagir. Hector est en train de leur jouer *Descends-moi debout j'ai le vertige* sur son yukulele. L'homme qui eut naguère un imperméable immaculé a bien fait de ne pas le remettre car il aurait été taché. Il culbute, foudroyé. Le pilote a défouraillé et s'apprête à tirer sur Hector, mais San-Antonio a obtenu trois médailles d'or au concours international de tir de l'Étang-la-Ville. Il morfle une praline dans le bol et cesse de plaisanter.

— Les mains en l'air ! je hurle. Vite ! Vite ! les gars, ça urge...

Elsa lève ses bras. Son boss idem. Y a que l'autre truffe, celui au chapeau de feutre taupé qui ne doit pas entraver le français. Ça cause sa perte. Comme quoi la culture française est la first of the world. Il se prend, dédicacé par Bérurier, une demi-douzaine de bouts de plomb dans la boîte à ragoût.

Il crie « Jawohl » et court retenir sa place chez saint Pierre, car du train où vont les choses il risque bien de ne pas y en avoir pour tout le monde.

Maintenant on y voit un peu plus clair. Aidé du Gros, je ligote Elsa et le vieux kroumir sur les sièges que nous occupions.

— C'est ce qui s'appelle une renversée à grand spectacle, fais-je en essuyant la sueur de mon noble visage. Vas-tu m'expliquer, Hector, comment il se fait que...

Il explique, un altier sourire aux lèvres. C'est devenu un vrai julot, Totor, depuis qu'il est matuche amateur. L'arbitre des élégants, le gros tombeur de gerces, et le gars le plus courageux du monde et de ses environs.

— Fastoche, dit-il en sortant une cigarette de sa poche. Je radine de ma dernière enquête, et l'on m'apprend que tu as disparu ainsi que Pinaud et Bérurier. La femme de celui-ci m'explique qu'elle a viré son gros lard avec une valise de fringues. J'enquête. J'apprends que vous étiez tous plus ou moins sur l'affaire Fouassa et je me rends chez le retraité. J'y trouve les portes grandes ouvertes, la maison vide, et un saint-bernard hurlant à la mort dans le jardin. Je fouille la demeure bien à fond, mais je ne vois aucun de vous. Par contre, je découvre la valochette du Gros. Je la fais sentir à Médor en lui

disant : « Cherche ! Cherche ! » Dérouté par l'odeur, il me conduit pour commencer aux ouatères, mais il se remet de sa bévue et le voilà parti en direction de la rue... Je le suis. Il parcourt cent mètres et stoppe devant un pavillon en meulière.

« Je m'apprête à sonner, mais auparavant, vieille habitude qui m'est restée de l'époque où j'étais fonctionnaire, je prête l'oreille.

« J'entends M. Chibaldouk...

Il désigne le boss.

« Parlant allemand avec cet autre...

Il montre le mort au chapeau taupé.

« ... Et puis le téléphone sonne. C'est M. Chibaldouk qui répond en français. Il résulte de sa conversation que « tout le monde a été embarqué en Allemagne ». Quand on n'a pas, comme c'est mon cas, du râpé à la place du cerveau, on traduit tout le monde par : San-Antonio, Pinaud, Béro, Fouassa, non ?

— Yes, cousin, t'es un crack, poursuis...

Chibaldouk s'agite. Il fulmine, il écume, il éructe, il glapit, il grince comme une girouette rouillée. Cousin Hector s'approche de lui.

— Je t'ai un peu fabriqué, hein, mon neveu ? lui dit-il en lui tordant aimablement le nez entre le pouce et l'index.

Un vrai farceur, le Totor !

— En écoutant la communication, j'ai appris que tu attendais un spécialiste du déchiffrement que tu voulais emmener avec toi en Allemagne. Le gars devait arriver d'une minute à l'autre, et c'était un certain Kébelhognard qui te l'envoyait. Alors sais-tu ce que j'ai fait, hé ? Peau-de-derrière-atteint-d'érésipèle ? J'ai guetté l'arrivée du type en question, un certain Morzana, selon ce que j'avais compris.

« Il est débarqué d'un taxi. Pendant qu'il carrait sa course je lui ai demandé s'il était soi-même, il a répondu qu'oui, alors je lui ai bonni que c'était moi qui l'attendais et que nous avions affaire dans la maison d'en face. Je l'ai drivé en loucedé dans la turne de Fouassa...

Éclat de rire d'Hector auquel se joint le bel organe béruréen.

— Il y est encore ! Je l'ai estourbi et ligoté dans la buanderie. Ensuite j'ai sucré ses fafs et je me suis fait passer pour cézigue.

« Voilà comment j'ai pu vous récupérer, mes agneaux.

Il passe deux doigts nonchalants entre son col et son cou.

— Sans me vanter, je crois être intervenu à point nommé, non ?

Pinaud qui rouvre les yeux demande timidement qu'on le libère. Il veut s'assurer qu'il n'est pas mort et que tout ça est bien réel !

— Qu'est-ce qu'on va fiche, maintenant ? demande le Gros. Je casserais bien une graine, pas vous ?

— On récupère les plans que monsieur doit avoir sur lui, dis-je en désignant Chibaldouk...

Le boss regimbe, jure qu'il n'a pas sa moitié de formule, etc.

Mais moi je sais qu'il l'a. Si Arthuro s'était muni de la sienne pour être en mesure d'établir une concordance avec les deux feuillets, Chibaldouk qui n'a pas de la mousse de savon ni de la paille d'emballage dans le crâne a certainement pris la même précaution. Dans cette affaire, tout a été réalisé au papier carbone...

Je fouille le monsieur et, dans la doublure de son portefeuille je déniche une feuille de bouquin pliée en quatre. Elle est effrangée d'un côté. On a dû la séparer de son autre partie avec un coupe-papier qui tranchait mal. Ce qui est imprimé là-dessus ne me dit rien. Le déchiffrement est le boulot de nos services spécialisés.

— Maintenant, dis-je, on va essayer de rallier Berlin-Ouest.

— Mais y a plus de pilote ! bredouille Pinuche.

Je pâlis. L'objection est d'importance. Les deux gars qui pilotaient les appareils gisent à nos pieds, en fort piteux état.

— Écoutez, les gars, dit Hector, vous savez comme je suis passionné pour la mécanique ? J'ai regardé tout le long du parcours comment opérait notre petit copain et je suis en mesure de le piloter à mon tour, sans me vanter.

« La seule chose qui me gêne, c'est le point.

— T'inquiète pas, coupé-je, j'ai été navigateur dans l'armée. En route ! Je commence à avoir le mal du pays !

— Et eux ? demande Bêru en désignant Elsa et Chibaldouk.

— On les laisse sur place. Je n'ai pas l'habitude de bousiller des gens prisonniers.

— Après ce que cette fille a fait ! s'indigne le Gros.

— Justement, elle aura le temps de méditer ! D'ici que des gens viennent les pêcher dans ce coin perdu, il lui aura sûrement poussé des champignons sous les pattes, pas vrai, mon ange ?

Je me baisse et je l'embrasse. Elle est liquéfiée, Elsa. Elle n'a même plus la force de protester.

— Jolie nana, apprécie Hector, si on avait le temps, je me la ferais volontiers...

— La vertu d'une prisonnière, c'est aussi sacré que sa vie ! m'indigné-je. Filons !

*

* *

Y a du tangage dans l'entrepont et par instants on a l'impression que le carburateur va divorcer d'avec la boîte à vitesses, mais je dois reconnaître que, néanmoins, Hector s'en tire convenablement.

— On dirait qu'il a manœuvré un plafonnier toute sa vie ! admire Bérurier...

— On dit palonnier ! rectifié-je.

— On dit comme on sait ! proteste l'Énorme en se renfrognant.

Pour cacher son mépris, il saisit un hebdomadaire français réputé qui traîne dans la carlingue du zoziau. Hector explique que le journal est à lui, il l'a acheté avant de partir. Béru se met à le potasser. Tout à coup il se met à vociférer. On lui demande ce dont à propos de quoi, et il nous désigne une petite annonce à la rubrique mariage. Je lis tout haut :

Dame ayant passé la trentaine en cours divorce mais détestant la solitude, envisagerait remariage avec garçon de vingt-cinq ans au plus, bonne situation si possible. Écrire Berthe Poilfout au journal.

— Et alors ? m'étonné-je, en quoi cela peut-il te faire mugir ?

— Mais il s'agit de Berthe, ma femme ! rugit le Superbe en faisant sauter quatre boutons à son pantalon. Son nom de jeune fille c'est Poilfout ! Ah ! la v..., elle perd pas de temps ! Elle a déjà instruit une insistance en divorce et elle se cherche un pigeon ! Et puis pardon : elle se mouche pas du coude, la morue : vingt-cinq berges ! Il lui faut de l'agneau de lait à madame ! Le jour où que j'ai trimbalé ce tas de saindoux z'à la mairie j'aurais mieux fait de me faire pape.

— Du calme ! intimé-je. L'appareil est déjà trop chargé. S'il doit, en plus, trimbaler ta colère, on va se retrouver au tapis !

CHAPITRE XII

Messieurs, voici l'un des plus beaux coups de filet des annales policières. Neutraliser deux réseaux aussi nuisibles que le réseau Arthuro et le réseau Chibaldouk, c'est de la belle besogne. Pinaud, j'ai le plaisir de vous annoncer que vous êtes réintégré dans les cadres pour une durée illimitée.

Est-il besoin de vous préciser que nous sommes dans le burlingue du Vieux et que c'est lui qui tartine ?

Le Débris éclate en sanglots en apprenant la bonne nouvelle ? Réintégré ! Lui ! Une année de remords et de regrets s'anéantit.

Il était né flic, Pinuche. Il faut qu'il meure flic. La retraite, c'est bon pour les généraux. Hector qui participe à l'entretien pousse une sale mine.

— Charmant, fait-il, si je comprends bien, l'agence va me rester sur les bras ?

— Elle sera entre bonnes mains ! affirme Pinuche. Et puis je vous aiderai après mes heures de service.

— Comment se fait-il que Bérurier ne soit pas avec vous ? s'inquiète le Vioque. Puisqu'il fut à la peine, j'aimerais qu'il fût à l'honneur.

— Il est en plein divorce, patron !

Le Dabe sourcille.

— Lui !

— Sa baleine repart à zéro ! C'est la vie. Il a été trop patient, il fallait que ça casse un jour...

— Le brave garçon, espérons qu'il n'aura pas trop de mal à surmonter ces heures pénibles.

Il tripatouille la demi-formule étalée devant lui sur le sous-main.

— Dommage que vous n'ayez pu mettre la main sur la seconde partie, soupire le patron j'ai horreur des feuilletons qui ne finissent pas, enfin, le fait de posséder cette moitié nous prouve que la formule est inutilisable, et c'est bien là l'essentiel. Messieurs...

Il se lève, les mains tendues. On lui presse une dizaine de doigts et on s'évacue au troquet d'en face, avec le vague espoir d'y dénicher Bérurier. Mais Béro n'y est pas.

— T'en pousse une bouille, grommelle Hector, on dirait pas que tu viens d'avoir droit aux congratulations de ton vieux chprountz !

— Je n'aime pas les enquêtes qui se terminent avec plein de points d'interrogation, cousin. Tu le sais : j'ai le goût du bien fini.

— Où trouves-tu des points d'interrogation ? se rebiffe Totor.

— Primo, où se trouve l'autre demi-formule ?

— Ah ! ça, j'avoue...

— Bon, maintenant j'aimerais bien savoir d'autres choses encore : l'endroit où Simmon avait planqué sa formule ; pourquoi il s'est suicidé, où le père Fouassa a rangé son fric (malgré des investigations poussées on n'a rien trouvé) et enfin pourquoi le réseau Chibaldouk l'a-t-il estimé coupable après la mort de dame Renard...

— Ça fait quatre points d'interrogation, sourit Hector. Je peux déjà en dissiper deux.

— Quoi !

— Les gens du réseau Chibaldouk connaissaient la culpabilité de Fouassa parce qu'ils le surveillaient depuis leur pavillon situé de l'autre côté de la rue. Ils l'ont vu assassiner sa gouvernante, cousin de mes deux !

— Tu es certain !

— C'est Chibaldouk lui-même qui me l'a révélé au cours du voyage...

— Je vois. Restent donc plus que trois points d'interrogation.

— Minute, poulet !

Il sort et à travers les vitres du troquet, je le vois aller à sa Lancia Zagato stoppée de devant la lourde. Il y prend un carton et revient. Il dénoue la ficelle, écarte les rabats du carton...

— Vise un peu, joli cœur !

Je regarde. C'est bourré de billets de cinquante mille balles. Une vraie orgie !

— Les millions du père Fouassa ! balbutié-je.

— Yes, baby. Je les ai dénichés à la cave au moment où j'ai planqué le type qui allait chez Chibaldouk. Ils étaient dans un vieux garde-manger, accroché au plaftard ; marrant, non ?

— Pourquoi ne les as-tu pas rendus ?

Il rabat précipitamment les éléments formant couvercle.

— Rendus à qui, dis, Toto ? C'est du fric occulte, ça provient de réseaux qui eux-mêmes sont détruits.

— Hector ! tonné-je.

— La ferme ! riposte le bel Hector. Ce fric appartient à l'Agence Pinaud. Maintenant, si tu as envie d'une part de gâteau, en qualité de parent je te la refuserai pas !

— Je suis un policier en exercice, et ta proposition pourrait te coûter cher, tout cousin que tu es, hélas !

— C'est bon, on partagera donc avec Pinaud.

— C'est pas possible, lamente Pinaud, moi aussi je suis redevenu poulet !

— En ce cas je sucre le paquet, je mijote justement de troquer la Lancia contre une Maserati... Je ne suis pas payé par l'État, moi, messieurs, et dans cette affaire je n'ai pas perçu de règlement. Le hasard m'en envoie un et vous voudriez que je le refuse ! Ah ! non...

Je me dis qu'après tout son point de vue se défend. Mal, mais il se défend.

— Donnes-en au moins une partie aux œuvres de la police, soupiré-je.

Hector hoche la tête.

— Entendu. Je verserai tout à l'heure la part que j'estimais devoir te revenir...

On se commande des consos princières pour fêter notre retour et la réintégration de Pinaud. Une ombre au tableau, gigantesque : l'absence du Gros.

— Vous n'avez pas aperçu Béro ? je demande à ma loufiate du bar.

— Non, monsieur le commissaire.

— Qu'est-ce que tu lui veux, à Béro ? s'exclame une voix que je reconnaîtrais entre deux.

Et Bérurier paraît. Il est rasé, il est relingé de neuf et, vous me croirez si vous « voudrez », mais il sent bon.

Un sourire large comme une portion de courge fend sa façade.

— Le divorce semble te réussir, admiré-je.

— On divorce plus ! Tout est arrangé !

— Hein ?

— Figure-toi que j'ai répondu à l'annonce de Berthe. J'ai fait recopier la lettre par mon bistrot pour pas qu'elle reconnaisse mes fautes d'orthographe, et comme photo j'ai mis dans l'enveloppe celle d'un champion d'athlétisme en maillot. Si que tu l'avais vue se pointer, la Gravoisse, au rancard que j'y ai collé. Un pot de géranium en guise de bitos et une toilette que même la reine Juliéna n'a pas la même ! Mistifrisée ! Elle portait sa gaine grand siècle, ses Vitos d'apparat et des escarpins à talon aiguille que là-dessus t'aurais l'air d'un berger landais. Moi, je m'étais embusqué derrière la sixième de *France-Soir*. Je la vois qui se met z'à renoucher autour d'elle pour dégauchir son beau ténébreux. La Gravoisse, qu'est-ce vous voulez, le matou c'est son vice. Chez d'autres c'est la boisson, chez d'autres encore c'est la lecture, le café fort ou le cinoche.

« Ma Berthe a du tempérament. C'est une personne que la tringle ça l'a toujours fascinée, quoi ! Brèfle, quand elle a z'eu passé en revue chaque consommateur, la voilà qui se rabat vers moi. J'abaisse mon baveux. Oh ! la pauvre biquette ! Elle se pâmait façon jeune fille qui rencontre un syndic au coin d'une forêt. Elle a été z'obligée de s'asseoir. J'y ai commandé une Verveine liqueur pour la remettre. « Berthe, que je lui fais, c'est moi que j'ai répondu à l'annonce. Je m'escuse de t'avoir refilé un faux frisson, mais moralement je suis beau comme le mec que j'ai cloqué la bouille dans ma lettre bidon. L'amour, c'est pas à l'étalage que tu le trouves, mais dans les rayons du magasin. Si tu voudrais on reprend la vie communale. »

Deux énormes larmes ruissellent sur le visage tuméfié de Béro.

— Et elle a dit oui, conclut-il. Ce rembour, les gars, vous ne pouvez pas savoir ce que ça a été !

— Ils se recollèrent, furent très heureux et eurent beaucoup d'enfants, conclus-je. Sacré Jonas ! À toi aussi, ta baleine tient lieu de studio tout confort.

Pinaud pleure. Il embrasse son coéquipier.

— Moi aussi j'ai une nouvelle à t'annoncer, bredouille le Chétif. Je suis réintégré !

Démonstrations tapageuses de Béru, qui, du coup, offre sa bouteille de Juliéna, Hector est de plus en plus morose malgré ses millions.

— L'homme vit sur une sensiblerie éculée, déclare-t-il, et il court à sa perte !

Mais ce présage n'assombrit point la joie des deux compères.

— Faut pas que je m'attarde, s'avise soudain le Mastar, j'ai rancard avec mon dentiste pour me faire repaver l'impasse.

Il ouvre son clapoir et nous montre quelques dents branlantes.

— J'ai laissé pas mal de dominos dans cette aventure. Je les ferai mettre sur ma note de frais, comme d'habitude, pas vrai, m'sieur le commissaire de mon...

Il sort un petit paquet de sa poche, le déplie, et nous montre fièrement deux molaires, trois canines et une incisive.

— C'est mon matériel de camping que j'ai eu la bonne idée de récupérer au fur et à mesure. Tu te rends compte du déchet que mon râtelier a produit ?

Et de faire la nomenclature :

— Deux polaires, trois gamines et une décisive ! c'est beaucoup pour une seule salle à manger, non ? Remarquez, je vais me faire réviser le damier complètement. Je veux plus de décisives, j'ai remarqué qu'elles ne servaient pas z'à grand-chose. Rien que des gamines et des polaires, ça me suffit...

Il parle, parle, et moi San-A., l'homme qui remplace Astra, au lieu de l'écouter et de me fendre le pébroque, je louche sur l'emballage de ses ratiches. Il s'agit d'un petit feuillet imprimé qui me dit quelque chose. Je m'en saisis, je le défroisse et j'émetts le plus joli rugissement qui soit jamais sorti des cordes vocales d'un lion normalement constitué.

- Où as-tu pris ça, Béro ?
- Dans la forêt, en Bochie !
- Hein ?

— Pendant que ça brillait ! On était attachés à des arbres, avec des chaînes, Pinuche et moi. Je glaviotais mes tabourets à tout va et je me caillais le raisin en me disant que c'était dommage de paumer de belles porcelaines commak. Près de moi y avait une serviette de cuir. Je l'ai ouverte et j'y ai pris un morceau de papelard pour remiser mes crocs. Et puis... Hé ! Où que tu vas avec mon papelard !

Je me retourne avant de passer la lourde pour bondir chez le Vioque.

— Hé, Hector ! Il ne reste plus qu'un seul point d'interrogation au portemanteau, fais-je avant de m'éclipser.

*
* *

Huit jours ont passé.

J'ai rendez-vous avec une jolie petite minette dont les yeux bleus sont d'un vert extraordinaire. Elle bosse du côté de la gare de l'Est, dans la chaussure, je crois. C'est de la belle enfant, avec des troupes aéroportées sur le devant et un moteur flottant à l'arrière.

Elle n'a pas vingt ans, un sourire que Gibbs paierait une fortune et un de ces airs fripons qui vont droit au cœur de l'homme avant de se répartir dans des régions plus secrètes.

Elle boit un apéro, puis regarde sa montre et m'annonce que c'est la fête à sa maman et qu'elle n'a qu'une heure à me consacrer. Je lui demande si elle veut bien me la consacrer dans un hôtel. Le temps ne nous talonnerait pas, elle ferait sûrement des manières. Mais quand ça urge, les nanas savent remiser leurs mômeries. Histoire de faire un pèlerinage aux sources, je la pilote jusqu'à l'Hôtel du Danube et de Calvados Réunis. J'achète le droit d'user d'une chambre et la dame de la caisse appuie sur une sonnette afin de nous faire prendre en charge par le larbin de service.

Qui n'est autre que le gars Firmin.

— Tiens, monsieur le...

Je lui fais les big eyes et il met le cran de sûreté à son appareil à débloquer. Sans piper (ça n'est pas à lui à le faire) il nous conduit dans une piaule tapissée de cretonne à petites fleurs champêtres. La turne est propre. Le bidet brille dans le corral. Mais l'œil infailible de Firmin repère un paquet de Gitanes oublié sur la tablette du lavabo. Il s'en saisit prestement et l'enfouit dans sa poche.

— Voilà, monsieur-dame, dit-il, d'un ton d'en avoir deux.

C'est tout juste s'il ne nous souhaite pas bonne bourre.

Et il se retire.

Un je-ne-sais-quoi de bizarre vient de me chiffonner le subconscient. Je ne regarde pas la gosse qui déjà procède au décarpillage. Sa robe peut se fendre comme la cosse d'un haricot, son soutien-roberts voltiger sur un dossier, son slip voler sur la table, ses jarretelles claquer sur ses cuisses fermes et ses bas sans couture choir sur ses pieds mignons, je n'y prends pas garde.

— Eh bien ! vous ne vous mettez pas à votre aise ? s'étonne la gamine qui a dû lire le guide de la parfaite petite coucheuse.

— Excusez-moi, trésor, j'ai oublié de graisser la patte du garçon, commencez sans moi, je reviens.

Et je cavale dans le couloir à la poursuite du gars Firmin.

Je le trouve dans une piaule voisine. Il vient d'y allumer une cigarette et il rêve en regardant zonzonner son aspirateur.

— Dites, commissaire, on a beau être poulaga on n'en est pas moins homme, ricane-t-il. Félicitations, c'est un gentil morceau. Quand vous n'en voudrez plus, la jetez pas, elle peut encore servir...

Je stoppe ses saillies.

— Écoutez, Firmin, vous avez fait un geste à l'instant qui me laisse rêveur...

— Ah oui ?

— Vous avez raflé un paquet de cigarettes sur la tablette du lavabo.

— Oh ! il n'en restait plus que deux.

— Je m'en fous, ça n'est pas cela qui m'intéresse... Je voulais vous demander de rappeler vos souvenirs. Avez-vous pris

quelque chose dans la chambre de Simmon entre le moment où il a quitté sa chambre et le moment où il y est revenu ?

Le larbin réfléchit.

— Même s'il s'agissait d'une chose que vous jugez extrêmement insignifiante, dites-le-moi !

— Tiens, fait-il, en effet, je m'en rappelais plus. Je lui ai piqué un bouquin policier.

— Racontez...

— Il était sur sa table de chevet. J'ai pas cru qu'il allait revenir si tôt. Dans la journée je fais des pauses...

Il ne fait même que cela, le cher homme !

— ... Alors je lui ai emprunté ce bouquin.

— Ensuite ?

— Attendez, oui ça y est. Il s'agissait d'un roman d'espionnage de Paul Kenny, c'était passionnant : une histoire de crocodile qui avait mangé un cannibale qui avait mangé un explorateur qui avait mangé un document secret... J'en étais à la page 48, vous voyez si ma mémoire fonctionne. Au paragraphe 2, là où le type de l'interpol ouvre l'estomac du crocodile. C'est alors que cette vieille morue de mère Renard m'est tombée sur le paletot. Elle m'a confisqué le bouquin en criant bien haut que c'était un scandale !

— Et après ?

— Quand Simmon est revenu, il est ressorti de sa chambre et m'a demandé si j'avais aperçu le livre qui était sur sa table de chevet.

— Merci, mon Dieu, fais-je. Et qu'avez-vous répondu ?

— Que non. Je pouvais pas avouer puisque je n'avais plus le livre. Si j'étais allé le réclamer à la vieille peau, j'aurais dû lui expliquer que je l'avais pris à un client et elle en aurait profité pour me donner mon sac !

— Qu'a dit Simmon ?

— Rien. Il a refermé la porte.

Il savait se maîtriser. En fait, sans le savoir, Firmin venait de le tuer. L'espion savait que la perte du document provoquerait la sienne. Il a cru qu'on le lui avait volé et il a préféré en finir avec la vie pour éviter d'être torturé...

— Ça paraît vous contrister ? remarque Firmin.

— Non, au contraire.

La vieille a lu le bouquin, ou bien Fouassa... Arrivés à un certain endroit ils sont tombés sur le fameux feuillet où était imprimée la formule. Le texte leur a été incompréhensible, mais lorsque les gars des deux réseaux sont intervenus, leurs méninges se sont mises en action. Ils ont compris...

Je m'élance dans l'escalier. C'est la voix de Firmin qui me hèle :

— Vous partez, monsieur le commissaire ?

— Oui.

— Mais... et la personne de la chambre 16 ?

— Dites-lui qu'elle peut aller se rhabiller, j'ai autre chose à foutre !

*

* *

C'est ce goût de la perfection qui fait votre force et qui vous donne votre classe, cher San-Antonio. Vous avez su défricher complètement cette affaire, résoudre tous ses aspects les plus mystérieux...

Il parle en me secouant énergiquement la main.

— Bravo, bravo ! Et encore bravo ! Pendant que j'y pense, vous remercieriez votre cousin pour le don qu'il a fait aux œuvres de la police.

— Il a versé combien ? m'enquiers-je.

— Douze cents francs...

— Nouveaux ?

— Non, anciens, mais c'est le geste qui compte, conclut le Vieux, chacun fait selon ses moyens !

FIN